

IDEBERT EXBRAYAT



Dessin Henri Lindegaard

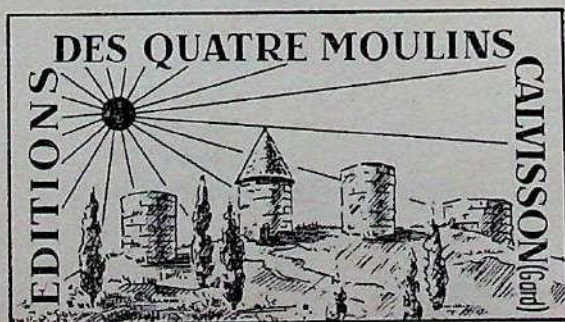
L'ACTUALITÉ des BÉATITUDES

LES ARBRES DE VIE

IDEBERT EXBRAYAT

L'ACTUALITÉ DES BÉATITUDES

LES ARBRES DE VIE



DU MEME AUTEUR :

Brochures :

On m'a dit, *épuisé.*

Témoignage sur Varsovie, *épuisé.*

Témoignage sur l'Allemagne de l'Est, *épuisé.*

Devant le Tribunal, *épuisé.*

Livres :

Voyant la Foule, *épuisé.*

Pièces et Chœurs d'Évangélisation, *épuisé.*

Et la Colombe se posa (pièce en 5 actes), *épuisé.*

Notre Père ou La Prière Révolutionnaire (7^e mille), Labor et
[Fides.

L'Actualité des Béatitudes :

Première partie : Les Géants de la Foi.

Deuxième Partie : Les Arbres de Vie.

*
**

INTRODUCTION

*Je dédie ces pages,
Aux nombreux amis
Qui, en ce dernier Noël,
Ayant lu mon petit livre :
LES GEANTS DE LA FOI,
M'ont encouragé
A faire paraître la suite,
Sans tarder.*

*Je répète qu'il s'agit moins d'un commentaire des Béatitudes,
Que d'une actualisation de l'Esprit des Béatitudes.*

*Comme le précédent, ce livre relate mes expériences,
Faites au cours de ces dernières années,
Dans une cinquantaine de missions,
Organisées dans le cadre de nos Eglises Réformées,
Sous l'égide de la Société Centrale d'Evangelisation.*

*La plupart de ces missions,
Ont eu lieu en milieu rural,
Et dans le Midi de la France.
D'où un accent particulier,
Des senteurs de garrigues,
Sous un ciel de rêve.*

*Des images familières,
où
Le Figuier,
L'Olivier,
La Vigne,
L'Amandier,
Redeviennent Vivantes Paraboles.*

I. EXBRAYAT,
pasteur, CV 108, Montpellier.

TABLE DES MATIÈRES

V. - « HEUREUX LES MISERICORDIEUX... »	
Droite ou gauche ?	5
L'Arbre de mort	8
Une Histoire de brigands	10
Le Paradis	13
L'Enfer	15
La Miséricorde	18
Le Foyer	20
Le Village	23
L'Eglise	25
VI. - « HEUREUX CEUX QUI ONT LE CŒUR PUR... »	
Les Arbres de vie	31
Le Figuier	32
Les Jeunes tricheurs	33
Les Vieux tricheurs	38
L'Adultère	42
L'Enfant du péché	43
Cinéma et Littérature	44
Bonne chance	48
La Joie	51
Les Forts	54
VII. - « HEUREUX CEUX QUI PROCURENT LA PAIX... »	
L'Olivier	57
Le Pressoir à huile	59
Le Silence de Dieu	62
L'Homme de Dieu	64
Le Bon Samaritain	68
Le Torrent	73
L'Huile de joie	77
Tiens ta lampe allumée	80
VIII. - « HEUREUX CEUX QUI SONT PERSECUTES... »	
La Vigne	83
L'antisémitisme	85
La Mission de l'Eglise	90
Le Cep	94
Le Persécuteur persécuté	96
Les Adversaires	99
Les Hérétiques	101
La Branche d'amandier	104
Le Signe des Temps	108

CINQUIÈME BÉATITUDE

*« HEUREUX LES MISERICORDIEUX
CAR ILS OBTIENDRONT MISERICORDE. »*

Matthieu 5/7.

DROITE OU GAUCHE ?

Dans la Bible, la gauche est toujours le mauvais côté, celui des réprouvés.

« Il dira à ceux qui seront à sa gauche, retirez-vous de moi, maudits. » Matthieu 25/41.

Cette constatation n'a rien à faire avec une option politique, vous le comprenez aisément.

Elle signifie qu'il y a des heures importantes dans la vie où il faut savoir choisir. Un exemple ! Nous connaissons Abraham, le Patriarche. Nous avons parlé de lui dans « Les Géants de la Foi ». Il nous a même entraînés sur des chemins imprévus... Or, le voici dans une situation difficile à démêler. Ses bergers et ceux de Lot son neveu se querellent auprès des abreuvoirs, les troupeaux étant devenus trop importants pour les sources. L'oncle conciliant, miséricordieux, ne veut pas de cette petite guerre permanente. Très généreux, il dit à son neveu :

« Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre moi et toi, ni entre mes bergers et tes bergers, car nous sommes frères. Tout le pays n'est-il pas devant toi ? Sépare-toi donc de moi ; si tu vas à gauche, j'irai à droite ; si tu vas à droite, j'irai à gauche. » Genèse 13/1-13.

Lot, le gros malin, va naturellement choisir la plaine, entièrement arrosée par le Jourdain, un jardin. La facilité, la prospérité et le plaisir... Car là-bas, à gauche, tout au bout, il y a Sodome, la ville tentatrice.

Il laisse à l'oncle la montagne abrupte, aride, pénible, ennuyeuse. Il a cru tout gagner, il perdra tout !

Cette aventure se renouvelle. J'ai vu des familles qui choisissaient l'argent. Elles semblaient réussir. Elles se sont effondrées lamentablement. Avec le temps, la chance devient la mauvaise part.

Cela est vrai pour les peuples. L'Afrique en témoigne éloquemment. Les Européens, qui avaient pris la plaine, le luxe et la richesse, doivent fuir, soudain épouvantés. Car les trésors de terre sont toujours convoités.

Lot fit une première expérience douloureuse. La vallée envahie par des roitelets avides. « Les vainqueurs enlevèrent toutes les richesses de Sodome et de Gomorrhe et toutes leurs provisions. Ils enlevèrent aussi, avec ses biens, Lot, qui demeurait à Sodome, et ils s'en allèrent. » Genèse 14/12.

Lot et les siens furent délivrés par Abraham, magnifique courage et de désintéressement.

Mais la leçon ne valut pas un fromage, sans doute. Le neveu revint dans la ville dépravée. Il avait pris goût aux sauteries, aux surprise-parties, aux surboums ! La danse sur le volcan, ou plutôt sur l'or noir, sur le pétrole, car le sol était imprégné de bitume. Soudain le feu éclata. Une nuit d'épouvante ! Lot partit dans une course échevelée. Il avait cru tout gagner. Il perdait tout : ses biens, ses richesses. Les mains vides, sans rien, « triste infortune de fortune ».

Au moins, il sauvait sa famille ? Pas du tout ! Sa femme regrette le passé. Elle se retourne un instant, un seul. La fumée l'atteint, la suffoque ; le soufre l'enveloppe, la pétrifie. Elle se fige debout comme une statue de sel, une momie desséchée, une stalagmite jaunie, un monument funéraire sans épitaphe, un doigt dressé sur la plaine couverte de lave : le jugement vient de passer !

Dans sa grotte, il reste au citadin Lot, redevenu homme de cavernes, une consolation. Il a encore ses deux filles ! Hélas, sont deux prostituées... La Bible le dit en termes si crus qu'on rougit (Genèse 19/30-38). Ce n'est pas pour rien qu'elles ont vécu à Sodome. Les roses ne s'épanouissent pas sur du fumier.

Et qu'y a-t-il au départ de tout ce malheur ? Un fait très simple : Lot était « un personnage de cortège ». Il faisait partie de la suite d'Abraham. Tant que l'oncle fut avec lui, tout se passa bien. Il n'avait qu'à suivre.

Abraham avait entendu Dieu et lui avait obéi. Lot n'avait rien entendu. Il était à la remorque. « Or, il est toujours grave, dans la vie spirituelle, de marcher avec la foi des autres. Tôt ou tard on se trouve dans une impasse, sinon en pleine catastrophe ¹. »



Chacun de nous doit se poser la question : Suis-je un personnage de cortège ?

Pensez à une noce. Il y a les fiancés. Lui et elle sont là, dans le temple, devant Dieu, conscients de la solennité du moment. Ils vont avoir à dire un « oui » qui engage définitivement. Tandis que le cortège ! Les dames, jeunes et moins jeunes, espèrent que chacun remarquera leur toilette et leur mignon chapeau, les messieurs songent au menu, à boire un bon coup et ne pas rater un plat grâce à une stratégie habile. Quant à l'Événement qui se passe là, devant leurs yeux...

L'Eglise est faite de trop de chrétiens de ce genre, qui suivent de loin, sans avoir jamais consenti à prendre la foi au sérieux, sans avoir jamais dit au Christ un « oui » personnel.

La preuve ? Beaucoup de nos protestants ont une certaine religion ou moralité tant qu'ils restent dans nos villages.

**« La foi, il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise, immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge. »**

(Lamartine).

Et, effectivement, on se rappelle que la grand-mère lisait la grosse Bible, que la mère priait. On tient à ces souvenirs ! Le temple est à deux pas. On en franchit le seuil dans les grandes occasions. Puis, tout le monde vous connaît. Cela oblige à maintenir certaines traditions, à honorer votre nom, ne serait-ce que par peur du qu'en-dira-t-on qui, souvent, tient lieu de colonne vertébrale morale !

Mais, choisissez le chemin de Lot, c'est-à-dire, coupez avec cette vie simple, avec ce sol où vous avez vos racines, avec cette armature communautaire, allez vers la facilité de la ville et son inconnu : une fois sur deux, nos protestants se perdent ! Ils n'ont plus de religion, ne se signalent pas au pasteur, ne font pas baptiser leurs enfants. Leur moralité périclité dans la mesure où leur petite foi d'emprunt tombe comme les feuilles d'automne, balayées par le vent de la vitesse, du plaisir, de la folie.

C'est vrai aussi pour les catholiques. Des prêtres en témoignent dans des livres douloureux.

Tout ce glissement donne Sodome ! Une civilisation qui s'écroule dans la violence, l'égoïsme, l'impureté.

Voulons-nous que ça change, afin que le monde subsiste, que la justice et la miséricorde triomphent ? Alors, allons à la croix de Jésus-Christ, à l'arbre de mort qui, par un miracle de l'amour de Dieu, peut devenir pour les croyants l'arbre de vie (Genèse 2/9, Apocalypse 22/2).

Qui était ce Simon ? Un homme de couleur sans doute, un noir, un berbère ? De toute façon, un Nord-Af, de Cyrène, en Lybie. Paysan et teinté de peau, on l'obligea à porter la croix. Mépris et racisme !

Que se passa-t-il en chemin ? Quel échange de regard et d'âme y eut-il entre le condamné et lui ? Restait-il au calvaire pour soutenir cet ami d'un moment d'infortune ? Toujours est-il que cette brève rencontre fut suffisante pour qu'il devint chrétien, ainsi que toute sa famille, sa femme et ses deux fils, Rufus et Alexandre (Romains 16/13). Remarquons que le père porte un nom juif, ses fils des noms grec et latin, préfiguration des trois civilisations au bénéfice de la croix.

*
**

Certains penseront qu'il est suffisant de porter nos propres croix, sans prendre celles des autres, surtout celle de Jésus, ce bois d'infamie !

- Ma bonne m'a quittée. Quelle croix !
- J'ai raté mon examen. Quelle croix !
- Ma belle-mère va venir. Quelle croix.

« Avec une fabuleuse inconscience, avec une frivolité qui touche à la profanation, on joue à la croix, pour ainsi dire, comme d'autres jouent à la mandoline romantique, pour accompagner leurs soupirs et leurs murmures ⁸. »

N'en a-t-on pas fait un bijou dont les femmes parent leur coquetterie !

Qu'elle se dresse sur nos sanctuaires et sur nos tombes, c'est sa place. Mais n'abusons pas du symbole chrétien. Si nous en approfondissons le sens, nous frémirions.

Sur la croix, un seul mot peut être inscrit : péché.

La croix a été dressée par le péché des hommes. Si, encore aujourd'hui, l'humanité souffre et est crucifiée, c'est à cause de notre péché collectif. Finalement, sur la terre, chacun porte une lourde croix, celle de son péché personnel, qui apporte le trouble dans son cœur, dans son foyer, dans son lieu de travail, empêchant l'harmonie et la joie.

Sous la croix du péché, non du sien, mais de celui des hommes, Jésus a plié. Sous la croix de notre péché, à certaines heures, nous plions aussi.

Le péché a conduit Jésus au Calvaire. Il y conduit aussi tous les hommes, qu'ils le veuillent ou non. Le calvaire, lieu de condamnation, lieu d'expiation, lieu de mort. C'est vers ce lieu que Jésus veut nous amener. Il ne l'a pas caché.

**« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à
même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive »**

Matthieu 16/24

Ainsi, tous les hommes, chargés de leur croix de pécheurs, viennent se rendre à Golgotha et choisir de quel côté ils veulent être. A droite ou à gauche de Jésus ? Car, au centre, c'est sa place.

UNE HISTOIRE DE BRIGANDS.

Je sais bien que c'est nous mettre au rang des brigands ! Mais je crois que, devant la Croix du Seigneur, le saint et le juste, cesse de se faire des illusions sur la valeur morale de l'homme et la bonté de son cœur.

Sur une terre rougie par des guerres effroyables, où se sont perpétrés, ces dernières décades, d'inqualifiables forfaits, où se fait chaque jour et partout de petites et de grandes saletés, où les plus intelligents emploient leur science à exploiter et à préparer la mort, le temps des fanfaronnades est passé.

J'espère qu'on ne trouverait plus un Jean-Jacques Rousseau, évitant à la première page de ses tristes *Confessions* : « Que la trop petite du jugement dernier sonne quand elle le voudra, je viendrai ce livre à la main, me présenter devant le Souverain Juge. Je dirai : Rassemble devant moi l'innombrable foule de mes semblables, que chacun d'eux découvre son cœur à son tour, avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme-là ! »

Si de tels hommes existent encore, qu'on les enferme dans des asiles d'aliénés. Ils sont dangereux ! Et plus ces hommes ont de hautes fonctions, plus ils sont dangereux. « Aveugles conduisant d'autres aveugles, et les faisant tomber dans une fosse », dit Jésus (Matthieu 15/14).

Aveugles, ils empêchent d'opérer le cancer du péché qui est au cœur de l'homme et qui le conduit à la mort.

*
**

Le ricanement de l'orgueil ! Il n'y en a pas de pire. La preuve est le brigand de gauche.

« L'un des malfaiteurs crucifiés l'injurait, disant : — Ne savaient-ils pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et sauve-nous. »

Luc 23/39

Pour lui, être sauvé, c'est être décloué, c'est recommencer sa vie comme avant !

Lorsque nous sommes malades, gravement, nous acceptons volontiers une visite du pasteur et même une « petite prière ». Comme s'il y avait de grandes et de petites prières ! Et les pasteurs, moi aussi, se prêtent à ce jeu de la petite prière pour la guérison ! Alors qu'il faudrait d'abord poser la question capitale : « Mon frère, si Dieu te guérit, que vas-tu faire de ta vie ? »

Que vaut la guérison physique d'un ivrogne, s'il doit continuer à se saouler et à terroriser sa famille ?

Que vaut la guérison physique d'un adultère, s'il doit continuer à jeter le malheur dans un autre foyer ?

Que vaut la guérison physique d'un mauvais patron, s'il doit continuer à faire régner l'injustice ?

Que vaut notre guérison physique, à nous tous, pécheurs, si nous devons continuer sur nos mêmes chemins ?

Prier pour un miracle physique, sans un miracle spirituel, c'est travailler pour Satan.

Jésus l'a clairement montré. Tous les miracles qu'il faisait concernaient la guérison totale, l'homme tout entier. C'est la seule médecine vraiment valable.

L'apôtre Jacques demande que la prière de la foi, pour les malades, soit liée à la confession des péchés, à la repentance, à une vie nouvelle (Jacques 5/16).

*
**

Jésus a répondu à tous les appels « au secours », sauf au brigand de gauche. Il n'a pas voulu remettre en circulation cet homme-là, ce danger public.

On est effaré de constater que ce brigand garde sa morgue jusqu'au dernier moment. A-t-il des raisons valables ? S'il se compare aux autres hommes, il ne se trouve guère plus mauvais qu'eux. Le gouverneur qui l'a condamné est un criminel notoire. Les magistrats sont de fieffés coquins, ils ont relâché Barabbas. Où est la justice ? Il court les routes alors qu'il avait fait les quatre cents coups !

La foule est là, tous des imbéciles méprisables. Et Jésus, son voisin, est vraiment minable. Il ne sauve pas la face, il ne ricane pas, il se tait. Pire, il a ouvert la bouche pour dire : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Un lâche, à vous faire cracher de dégoût !!!

J'ai eu le triste privilège, en des temps tourmentés, d'assister trois condamnés à mort, qu'on allait fusiller. Ils ont eu jusqu'au bout le blasphème aux lèvres.

Dans mon ministère, j'ai constaté que beaucoup de gens meurent comme ils ont vécu, les incrédules dans l'incrédulité, les endurcis dans l'endurcissement.

*
**

Aussi, l'attitude du brigand de droite est à retenir. C'est le m
cle de la foi, de l'illumination.

Qu'a-t-il vu ?

A côté de lui, au centre, il n'y a qu'un homme nu, maquillé
coups, tuméfié, lamentable. Comment découvrir derrière cet a
nisant, couvert de crachats, le fils de Dieu ?

Je voudrais que ce brigand nous prête ses yeux pour regar
la croix du Sauveur. C'est possible ! La science fait des ch
extraordinaires, par exemple la greffe des yeux. Or, la banque
yeux est alimentée en partie par les condamnés à mort. Ils lègu
ce qu'ils ont de plus précieux, montrant ainsi que, même chez
criminels, il peut y avoir des élans magnifiques de générosité.

« Pour nous, c'est justice. »

Le brigand de droite reconnaît que c'est son péché qui l'a con
là. Il n'accuse pas les juges d'avoir été trop sévères. Il ne cher
pas de circonstances atténuantes dans son éducation, l'entraînem
de mauvais camarades, la dureté de la vie, l'état de la société
s'accuse. Il plaide coupable.

Je trouve cela formidable. J'ai été aumônier de prison centr
J'ai vu rarement un homme ou une femme se déclarer mauv
Moody, après une telle visite, s'écriait : « Que de braves gens !

Il est bien difficile de donner, même à des criminels, la con
tion du péché. Comment y arriver avec nous, qui n'avons « ni t
ni volé, ni rien fait de mal » !!!

A cause de cette incurable indigence à voir ce que nous valo
Dieu a permis que son Fils soit mis au rang des malfaiteurs et
l'un d'eux dise :

« Celui-ci n'a rien fait de mal. »

Alors, pourquoi est-il là ?

Il a été crucifié, non à cause de son péché, mais à cause du ti
Il a pris ta place.

Ne crois-tu pas que c'est l'heure de la repentance ? Si tu
consens, ce sera aussi l'heure de l'illumination. Dans ce compagr
meurtri, le brigand salue le Seigneur qui régnera.

Honte à nous, qui avons entendu parler du tombeau vide et
la résurrection, de la première Pentecôte et de l'Eglise Primitiv
qui avons vu la Croix de Jésus portée victorieusement jusqu'a
extrémités de la terre et son règne établi dans des milliers de cœu
et qui restons gens de petite foi, donnant au compte-goutte no
confiance, notre amour, notre fidélité au Seigneur vivant.

LE PARADIS.

Jésus a refusé de répondre à Pilate, à Hérode, au brigand endurci, mais il a répondu au pécheur repentant :

« Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. »

Luc 23/43.

Cette parole scandalise les bien-pensants, les sages de ce monde, les chrétiens de bonne souche, les forçats de la Loi.

C'est à vous dégoûter du Royaume de Dieu, si on doit y rencontrer des gens de cet acabit !

C'est à vous dégoûter de faire son salut, si Jésus l'offre gratuitement aux resquilleurs !

Cette phrase est tellement difficile à avaler, à digérer, qu'elle se fût perdue, sans le médecin grec Luc, qui nous l'a rapportée. En effet, Matthieu, Marc et Jean, des Israélites, n'en soufflent mot. Peut-être n'osèrent-ils la consigner dans leurs Evangiles tellement elle était contraire à la mentalité juive du Salut par la Loi, par les œuvres. La répéter aujourd'hui, c'est s'engager sur un terrain mouvant. Pourtant, la Bonne nouvelle, c'est cela : un salut gratuit. Il n'y a qu'à accepter, à prendre.

« Aujourd'hui : quelle promptitude.

Avec moi : quelle compagnie.

Dans le paradis : quel séjour »,

s'exclamait Bossuet.

Par cette phrase, l'évêque de Meaux, sans s'en douter, apportait de l'eau au moulin protestant. Car, si le brigand a été reçu directement au paradis, que devient le purgatoire ? Si quelqu'un avait besoin d'y aller, c'est bien cet homme, qui n'a pas une minute sur terre pour expier, pour réparer ses crimes.

Le catholicisme a senti que cette parole de Jésus ruinait son affirmation de l'existence d'un purgatoire. Aussi, dans certaines versions catholiques de la Bible, la fameuse virgule ne se trouve pas à la même place que dans les versions protestantes.

On sait que la langue du Nouveau Testament, le grec, ne comporte pas de ponctuation. Ainsi, de la place d'une virgule, dépend toute la conception du salut. On peut dire que c'est sur une virgule que s'est jouée la séparation entre le catholicisme et le protestantisme au XVI^e siècle. Nos Bibles traduisent :

« Je te le dis en vérité, (virgule)

aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

Tandis que l'Abbé Crampon traduit :

« Je te le dis en vérité aujourd'hui, (virgule)

tu seras avec moi dans le paradis. »

Plus tard ! lorsque tu auras accompli au purgatoire ton te
d'expiation nécessaire, indispensable... et payant, grâce aux me
en ta faveur.

Cette virgule, judicieusement placée pour les besoins de la ca
a permis à tel prêtre d'écrire récemment un livre de 452 pages
le purgatoire, comme s'il y était allé, avec des détails savoureux
affligeants ⁴.

*
**

Je ne veux faire de la peine à personne. Je ne veux pas en
dans une polémique. Mais je dis que c'est navrant, car, dans l'E
gile, on ne trouve pas la moindre allusion à ce lieu intermédiaire
au contraire ! (Marc 3/28-29, Luc 16/26).

Nier le purgatoire me paraît indispensable pour sauvegarder
valeur du sacrifice de notre Seigneur. On ne voit pas pourquoi
aurait accepté la Croix, si l'homme peut se sauver par un a
moyen, et surtout par de l'argent.

J'ai connu un abbé dans la Résistance. Il est maintenant a
prêtre d'une petite ville de l'Ouest. Je lui ai fait une visite ami
Il m'a raconté comment il essaie de revaloriser l'Evangile dans
paroisse : disparition des différentes classes aux enterrements,
ture en français de l'Evangile, etc. Il me racontait le fait suiv
« Je fus appelé dans une famille en deuil. J'entrais dans la char
mortuaire. Sur le lit reposait un homme déjà âgé, les mains
sées. J'eus un pressentiment et je me dis : " Ils ont fait le cou
Je demandai à rester seul. J'ouvris les mains du mort. Dedan
y avait de l'argent ! Ainsi nos gens, au cas où nous dirions mal
messes en faveur de leurs défunts, prennent leurs précautions.
notre faute ! Nous leur avons laissé croire trop longtemps qu'
de l'argent tout s'achète, même le salut. Nous aurons beaucoup
mal à les désintoxiquer, à leur faire retrouver le pur Evangile.

*
**

Le Salut par la foi, par la repentance *in extremis*, le curé d
y croyait. Alors qu'il recevait dans sa petite église campagn
des pénitents, il vit s'approcher une femme qu'on devinait b
sous ses voiles de deuil ! Elle lui confia sa détresse. Quelques an
auparavant son mari, dans un accès de désespoir, avait mis f
ses jours en se noyant. En bonne catholique, elle ne pouvait cr
que Dieu pardonnât jamais à celui qu'elle avait aimé, qu'elle ai
encore par-delà la tombe, et l'idée de ce salut impossible la p
suivait sans cesse.

Le curé écouta sa pitoyable histoire et, quand elle eut fini, tournant vers elle son beau regard plein de lumière : « Hé, Madame, entre le pont et l'eau, il a eu le temps de se repentir ! »⁵.

*
**

Un brigand, le premier dans le paradis ! Quelle ironie pour les braves gens qui pensent avoir des mérites, des droits sur Dieu. Ils se laissent devancer par ceux qui, ayant reconnu leur misère, savent que le salut ne peut venir que d'un geste miséricordieux du Seigneur. Le pardon obtenu à la Croix. L'arbre de mort qui, par la repentance, devient l'arbre de vie.

*
**

Le paradis ! Il est déjà sur cette terre lorsqu'on possède le Christ. Sinon on est en enfer. Voici comment le grand écrivain catholique Paul Claudel relate sa conversion : « Après que je fûs rentré chez moi par les rues pluvieuses, qui me semblaient maintenant si étranges, j'avais pris une Bible protestante, qu'une amie allemande avait donnée autrefois à ma sœur Camille, et, pour la première fois, j'avais entendu l'accent de cette voix si douce et si inflexible, qui n'a cessé de retentir dans mon cœur. Ah ! je n'avais pas besoin qu'on m'expliquât ce qu'était l'enfer. J'y avais fait ma saison. Ces quelques heures m'avaient suffi pour me montrer que l'enfer est partout où n'est pas Jésus-Christ⁶. »

L'ENFER.

Y a-t-il un lieu de tourments où les méchants seront punis ? Jésus en parle (Matthieu 25/46, Jean 5/29).

Faut-il prendre ces paroles dans un sens littéral, ou bien comme des paraboles d'avertissement ? Je ne sais ! Là aussi, toute spéculation est dangereuse. C'est le secret de Dieu. Jésus a été d'une extrême discrétion en ce qui concerne l'au-delà. Ce qui est clair, c'est que le Dieu, qui s'est manifesté en Jésus-Christ, n'a rien d'un tortionnaire. Il est le Dieu du pardon gratuit, de la miséricorde, qui s'afflige que les hommes aient transformé la terre en enfer.

*
**

Le mot enfer vient du latin « inferna », qui signifie lieux inférieurs, de l'hébreu « cheol », ou du grec « hades », qu'on traduit : séjour des morts.

Dire avec le Symbole des Apôtres que Jésus, après sa crucifixion

et son ensevelissement, est descendu aux enfers, c'est croire, à l'Apôtre Pierre, qu'il est allé, par-delà le voile, exercer en faveur des défunts son activité rédemptrice (1 Pierre 3/18-22). Ainsi le mot enfers n'est pas destiné à nous faire peur par l'évocation de tortures effroyables, il est destiné à nous redire l'amour de Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés. Pour cela, Il envoie son Fils Unique, le bon Berger, qui, non content de poursuivre ses brebis perdues sur tous les sentiers de la terre, va jusqu'aux lieux inférieurs, jusqu'au bout du gouffre de la mort, pour ravier à celle-ci sa proie.

**

Surtout, n'en concluons pas que tout finit par s'arranger, que nous ne saisissons pas le salut sur terre, serait-ce au dernier moment, comme le brigand de droite, nous aurons une autre occasion dans l'au-delà ! L'Evangile met en garde contre ce calcul déniaque. C'est le péché contre le Saint-Esprit « qui ne sera jamais pardonné, ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir », Matthieu 12/31-32, Hébreux 6/4-6. Car c'est crucifier encore une fois le Fils de Dieu en son corps, qui est l'humanité souffrante. Chaque fois que nous faisons du mal à notre prochain, c'est sur le Seigneur que nous portons la main. Il est toujours en agonie dans l'enfer de la terre. Cet enfer existe, nous le savons ! Noël, autant que le Vendredi-Saint, c'est la descente aux enfers. Dante n'avait rien à inventer, il n'avait qu'à regarder l'état de notre pauvre monde, aussi bien que l'attitude des hommes envers le Fils de Dieu.

« L'Evangile nous raconte comment, en tout temps, Dieu traite les hommes et comment les hommes Le maltraitent ¹. »

**

C'est au milieu de cette boue du péché, lorsque se déchaîne la haine la plus féroce, qu'a retenti la parole la plus incompréhensible :

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font »
Luc 23/34

Qui oserait soutenir que les hommes ne savent ce qu'ils font lorsqu'ils s'attaquent au seul juste que la terre ait porté, le condamnent après un procès où tout le monde a trempé ignoblement ?

Jésus avait-il toute sa lucidité lorsqu'il prononça cette première parole de la Croix ?

La souffrance ne le faisait-elle pas divaguer ?

Une dame non protestante, sentant la mort venir, me fit proposer de mettre de présider son ensevelissement, car elle trouvait notre

gion « plus près de l'Evangile ». Lorsqu'elle décéda, j'apportais au cimetière le message de la Résurrection. Dans le village, des gens dirent : « Avait-elle toute sa lucidité lorsqu'elle demanda le pasteur ? »

Quand le président Herriot, libre-penseur notoire, fut enseveli religieusement, après un revirement de dernière heure, des athées affirmèrent : « Il n'avait pas toute sa lucidité ! »

Allons, bigots sectaires et sectaires athées, qui ignorez ce qu'est l'illumination de la foi et la miséricorde de Dieu, demandez au Christ : « Avais-tu ta lucidité lorsque tu pardonnas à tes bourreaux ? »

Si vous refusez cet acte de pur amour, ce pardon immérité, cette miséricorde insondable, tirez la conclusion logique de votre attitude et reconnaissez que les hommes sont des monstres, qui ont tué un innocent et continuent à transformer la terre en enfer, en charnier.

Il est inadmissible que l'homme soit fier de lui et de ses réussites, qu'il se dise intelligent ! Qu'il se regarde enfin, le minable, qu'il regarde la terre, ce qu'il en a fait... Et qu'il courbe la tête.

Il faut en finir avec cet orgueil inepte, qui empêche tout renouveau, tout changement, toute espérance.

*
**

A la Croix, l'homme, tout homme — toi et moi — a donné sa mesure, c'est celle d'un criminel capable d'exécuter un innocent après l'avoir torturé.

La torture ! On pense à l'Allemagne nazie ! Mais ce régime n'a pas eu le monopole de l'horreur. Des abominations semblables se sont commises et se commettent jusque sur notre sol. J'en ai parlé récemment au cours d'un grand culte, devant plus de mille personnes. Sortant du temple, des amis affolés m'ont dit : « Tu ne savais donc pas qu'au premier rang il y avait M. le Préfet ? » J'ai répondu : « Non ! Mais tant mieux ! Il faut qu'en haut-lieu on sache que nous n'accepterons jamais que l'homme soit pareillement avili, notre patrie pareillement piétinée. »

Le drame de l'heure, c'est qu'on ose trouver des excuses lorsqu'on fait de tels actes abominables. On prétend que ce sont les ennemis qui ont commencé !...

Quand les hommes ont torturé le Fils de Dieu, car ils l'ont torturé toute une nuit, qui avait commencé ? Où trouver une excuse ?

Les hommes, tous les hommes, sont mauvais, perdus.

Qu'ils cessent de jouer la comédie de la bonne conscience, de jeter la pierre de la culpabilité en disant : « L'enfer, c'est les autres. »

L'enfer, c'est moi ! Il est là dans mon cœur. Et cet enfer, nplié par trois milliards d'individus, égoïstes et méchants, fait terre infernale.

LA MISERICORDE.

Pour briser ce cercle de mensonge, de violence et de mort, venu, le miséricordieux, avec son amour, sa douceur, sa croix pardon accordé en pleine lucidité.

Irons-nous à gauche, avec le brigand endurci qui n'a o désir, vivre pour continuer à faire le mal et apporter le malh

Irons-nous à droite, avec le brigand repentant, pour adm notre faute, la déposer au pied du Calvaire et entrer au Para

Car le paradis commence à exister sur cette terre lorsque devenons, à l'exemple de notre Seigneur, des miséricordieux doux, des assoiffés de justice, des artisans de paix, apportant « captifs la liberté »⁶.

*
**

Il faut que les chrétiens fassent des œuvres de miséricorde, pour être sauvés, sinon la croix serait vaine, mais pour mo qu'ils sont sauvés, que leur foi est véritable, qu'ils aiment leur gneur et veulent l'honorer ; que la foi engendre les bonnes œ et est capable de changer la face des choses.

Déjà, dans l'Ancien Testament, nous trouvons cette parole nante :

« On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien,
Et ce que l'Eternel demande de toi :
C'est que tu pratiques la justice,
Que tu aimes la miséricorde
Et que tu marches humblement avec ton Dieu. »

Michée 6,

Pendant l'Occupation, j'allais voir un vieux couple de fugiés, perdus à 60 km. de Rodez, en pleine montagne. A d'origine, je les supposais protestants. Leur accueil fut plutôt L'homme me dit : « Nous ne pratiquons pas ! J'estime qu'il est tile d'être rattaché à une Eglise et d'avoir recours à un pasteur me suis fait une religion personnelle, basée sur un verset Bible. Je ne sais plus où il se trouve... » Et il me récita le texte de Michée.

Je lui répondis que cette religion, qu'il disait « personnelle fondement biblique donné à sa vie morale, ne lui étaient pas tout seuls. Ils étaient le fruit d'une éducation religieuse da

jeunesse... Il dut reconnaître que, pendant de nombreuses années, il avait fréquenté l'Ecole du dimanche, le catéchisme, le culte.

Nous devînmes bons amis. Je le visitais régulièrement. Lorsqu'il mourut, je m'inspirais du passage de Michée pour prêcher la bonne nouvelle devant un auditoire catholique très réceptif.

Ainsi, beaucoup de chrétiens agissent envers l'Eglise comme des enfants ingrats vis-à-vis de leur mère, oubliant les soins qu'elle leur a prodigués dans leur enfance ; le lait, dont elle les a nourris ; l'amour dont elle les a entourés.

*
**

Si mourir pose toujours un problème, même aux incrédules, vivre en pose un plus grand, à tous.

Pratiquer la justice ! Aimer la miséricorde !

Est-ce possible ? D'ailleurs, les deux choses ne sont-elles pas incompatibles ?

Elles le sont ! La justice exclut la miséricorde, la miséricorde bafoue la justice..., à moins que Dieu n'intervienne pour les unir, les souder, les faire concourir ensemble à notre bien.

La preuve, c'est la Croix de Jésus ! La justice et la miséricorde de Dieu se sont rencontrées, ont pris valeur et signification. Là, Dieu s'est montré terrible pour le péché et miséricordieux pour le pécheur.

C'est pourquoi nous sommes invités à marcher humblement avec ce Dieu, à nous laisser inspirer et diriger par Lui.

*
**

La vie chrétienne est plus que l'acceptation d'un credo, la soumission à une morale, c'est l'harmonisation apportée par le Saint-Esprit dans des devoirs parfois contradictoires.

Devant des cas précis, nous pouvons nous demander : Est-ce l'heure de la justice ou est-ce l'heure de la miséricorde ?

Ce problème se pose dramatiquement aux jurés d'un tribunal concernant le sort d'un inculpé, aux grands ayant le destin de l'humanité entre leurs mains, mais aussi à nous en ce qui intéresse l'avenir de notre famille, de notre entourage.

Or, grâce à Jésus, à sa croix, l'heure de la justice et l'heure de l'amour sonnent ensemble, la quatrième et la cinquième Béatitudes se rejoignent, couple indissoluble qui marche vers la Vie, précédé par la première Béatitude et suivi par le cortège des autres. Car elles forment un tout.

LE FOYER.

La miséricorde venant dans notre maison pour éclairer pères et enfants, belles-mères et belles-filles, maris et femmes ! Entrant dans nos demeures, pourrait dire douloureusement : « pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ils ont tout fait pour être heureux et ils sont en train de tout gâcher.

Le Foyer ! Sentons-nous ce qu'un tel mot comporte de chaleur et de lumière ? C'est une grande cheminée où brûlent de grandes branches. Les belles flammes bleues, rouges, oranges, dansent et s'amuse. Elles sont contentes d'éclairer des visages, aux yeux brillants d'amour.

Hélas, il n'y a plus guère de telles flammes dans l'âtre, ni de tels sentiments dans les cœurs, ni de tels reflets dans les yeux. Nos familles s'en vont ! Et du même coup l'humanité ! Car la famille est la cellule vivante, nourricière de tout l'organisme social. Quand elle s'effondre, tout s'effondre.

Nos maisons, sans miséricorde, sans pardon, ce sont des prisons dont on a barricadé les portes et les fenêtres, des caves, des caves. Il ne faut pas s'étonner que nos jeunes s'en échappent. Ils ne peuvent plus vivre dans cette atmosphère lourde d'incompréhension et de mécontentement.

« Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle. » *Ephésiens 5/25.*

Nous avons entendu cette parole le jour de notre mariage et elle nous a émus. Mais elle ne nous a pas convaincus de la nécessité d'aimer « comme » le Christ. Nous avons pensé que notre amour humain suffirait à assurer la permanence de notre bonheur. Nous avons présumé de nos forces. Elles se sont vite épuisées. Car l'amour est plus que deux regards qui se rencontrent, deux cœurs qui se joignent à l'unisson, deux corps qui s'enlacent. Il est une conquête chaque jour sur deux éducations différentes, deux volontés qui s'affrontent, deux égoïsmes qui s'opposent. Il est surtout un amour réciproque et répété, jusqu'à 70 fois 7 fois, dit Jésus (Matthieu 18/22).

Or, l'homme et la femme sont incapables de pardonner, au-delà de leur nature et de leurs possibilités. Pardonner, c'est donner par-dessus. Alors que donner est déjà impossible.

« Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

Actes 20/35

Cette parole évangélique est la clef de tout, même dans les rapports sexuels. Chercher le bonheur de l'autre ! Mais chacun cherche son propre intérêt, son propre plaisir. Ainsi, à cause de l'égoïsme, on passe à côté de la joie, de la réussite. C'est le divorce.

« Pareils à ces rochers qu'un cataclysme fend
 Et qui, jadis unis, entendent maintenant,
 Battre à leur pied le flot sombre qui les sépare,
 Ils restent à jamais marqués d'une blessure,
 Et ni chaleur, ni gel, ni grêle, ni tonnerre
 N'effaceront jamais, malgré tout leur effort,
 De leur flanc douloureux, la cicatrice amère. » (Coleridge).

Il est bon que le poète anglais nous mette en garde contre la porte de sortie facile que constitue le divorce, c'est une fausse sortie... On n'en sort pas !

L'homme — ou la femme — a beau fabriquer le conjoint de ses rêves et croire le trouver, il ira de déception en déception, laissant des ruines le long de sa route, aussi longtemps qu'il n'aura pas voulu tremper son pauvre amour dans l'Amour de Dieu, comme on trempe l'acier pour le rendre fort.

« Maris, aimez vos femmes comme Christ a aimé l'Eglise. »
Ephésiens 5/25.

L'Eglise qui bénit notre mariage est un miracle de l'amour de Christ qui l'a fait naître et maintenue à travers les persécutions ; Il lui a fait parcourir 19 siècles afin de secourir les hommes, partager leur peines et leurs joies, les aider à vivre en s'aimant, à marcher vers le Royaume. Cette parole ne peut avoir un sens que pour ceux qui savent ce qu'est l'Eglise, corps de Christ, où chaque chrétien, membre de ce corps, devient capable des gestes de miséricorde que fit Jésus sur notre terre.

Dès lors, le Seigneur nous apprend un deuxième « comme » :

« Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » *Matthieu 6/12.*

Ce pardon, reçu à la Croix, il faut se décider à le donner, chaque jour, la prière dominicale nous y engage.

Au cours de mon ministère itinérant, j'ai découvert combien de drames conjugaux se cachent derrière des façades où l'on sauve encore les apparences de paix. J'ai vu aussi combien la prédication de la Croix peut accomplir des miracles de réconciliation, même quand tout paraît perdu. Je pense à un jeune couple qui vient de se remarier à cause de Jésus-Christ, après sept ans de divorce !

Même ceux qui n'ont pas consommé la rupture visiblement ont à revoir leur situation en se mettant à droite de la Croix, du côté de ceux qui veulent sortir de l'enfer. « Réépouser notre mari ou notre femme, réengendrer nos enfants, réassumer nos tâches professionnelles et familiales : C'est là l'essentiel de notre vie religieuse. ⁷ »

Dans nos foyers, faire l'économie du Christ, de Sa présence, de

Sa croix, de Son pardon qui engendrent notre miséricorde
courir au désastre entre maris et femmes, plus encore entre
mères et belles-filles !

*
**

Je ne veux ni faire de la provocation, ni mettre le feu au
dres. Mais un mot n'est pas de trop sur ce sujet délicat.

Dans le mariage, il ne faut pas rater le rodage, comme pour
autos. C'est le début qui compte ! Dieu dit :

**« L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera
à sa femme, et ils deviendront une seule chair. »**

Genèse 2/24, Matthieu 19/5

Quittera ! le mot est dit, à la première page de la Bible et
à dessein par Jésus.

Je sais qu'il y a des contingences financières qui empêchent
beaucoup de jeunes ménages d'acquiescer cette indépendance
de logement. Mais qu'il y ait au moins une cloison. L'intimité
nécessaire. L'adaptation de l'un à l'autre nécessite beaucoup
soins, de ménagements, sinon c'est le dé-ménagement.

La Bible le dit carrément : Au début, les belles-mères sont
trop ! Les beaux-pères aussi, quoique généralement plus pacifiques.
Certes, il y a d'heureuses exceptions. Mais rarement les parents
comprennent que leur enfant ne leur appartient plus comme
avant. Le couple est une réalité nouvelle, voulue de Dieu, qui se
construit. Toute ingérence extérieure est néfaste.

Je souligne donc la nécessité d'être séparés, jeunes et... vieilles.
trop vu de catastrophes pour ne pas en parler. La Bible m'y
aide. Dieu s'occupe de tous nos problèmes, y compris ceux qui
sont importants. Ils conditionnent notre humble bonheur de
ces jours.

C'est trop bête d'abîmer nos existences en petites mesquineries
qui finissent par dégénérer en grandes bagarres.

*
**

Belles-mères ! Ne croyez pas que je veux vous tourner le
cule, dire que vous avez tous les torts ! Quand ça va mal, le
sont rarement d'un seul côté. Mais Dieu a parlé, il faut
« L'homme quittera son père et sa mère. » Consentez
volontiers ce sacrifice. Jouez le jeu. Vous serez émerveillées de
constater qu'avec le temps, après la période d'embrassement et d'adap-
tation, vos enfants vous sont rendus. Je dis bien vos enfants.
Le couple éprouvera le besoin de retrouver les vieux parents au
il doit tant. Il y aura place pour des visites et peut-être plus.

une place définitive au jeune foyer, lorsque les forces déclineront. Car, il est une autre parole de Dieu, donnée dans le Décalogue, et qu'on n'a pas le droit de passer sous silence :

« Honore ton père et ta mère. » Exode 20/12.

Quitter ses parents, en vue du mariage et de l'unité du couple, ne signifie pas, les abandonner, comme c'est trop souvent le cas, les ignorer, les mépriser, les laisser crever de misère ou d'ennui dans la solitude, ou à l'hôpital. En ce domaine, il y a des scandales que Dieu fustige de son indignation et de sa colère.

D'ailleurs, il y a des belles-mères fort sympathiques. La Bible en cite une : Noémie — et j'en connais. Il ne faut pas faire d'elles les boucs (ou chèvres) émissaires qu'on charge de tous les péchés. Adam et Eve ratèrent leur mariage. Pourtant, il n'y avait ni beau-père, ni belle-mère !

C'est dire que pour sauver nos foyers, il faut Jésus-Christ et sa croix qui nous redit : **« Pardonnez-vous réciproquement. »**



N'oublions pas la sagesse des Proverbes :

**« Une réponse douce apaise la fureur
Mais une parole dure excite la colère. » Proverbes 15/1.**

Que Dieu veille sur nos lèvres et sur nos cœurs.

Un pasteur suisse se promenait un jour avec sa femme et belle-maman, ce qui est toujours charmant ! Il s'arrêtèrent devant une librairie où était exposé un livre des groupes d'Oxford, qui eût un certain succès il y a 15 ans. Son titre était : *For sinners only...* Pour pécheurs seulement ! La vieille dame dit : **« Ce livre n'est pas pour moi. »**

J'espère que, belles-mères et belles-filles, beaux-pères et gendres, à certaines heures, savent reconnaître leurs fautes. Nous sommes tous pécheurs ! Et même si nous avons raison, parce que nous sommes chrétiens, nous avons à faire toujours le premier pas sur le chemin de la réconciliation, de la miséricorde.

Comment voulez-vous que la paix vienne entre les nations si nous ne la faisons pas dans nos familles, dans nos villages ?

LE VILLAGE.

A la ville, souvent on s'ignore, même entre voisins de palier. C'est le péché d'indifférence. On ne désire pas se connaître ! Je dirai : Au village, on se connaît trop. C'est le péché de médisance. Que de rancunes tenaces pour une parole en l'air ! Viennent s'y

ajouter des questions d'intérêt, d'héritage... On se fâche pour un lopin de terre, parfois entre frères. Tout est prétexte à divisions, alors que la solidarité et l'entraide sont indispensables. Aussi les villages ont besoin de vrais chrétiens. « Heureux les miséricordieux. Heureux ceux qui savent pardonner. Ce qui revient à être heureux ceux qui savent avoir des initiatives. Car il n'y a rien de plus révolutionnaire que quelqu'un qui, dans un conflit, tout à coup pardonne... Faites du neuf, inventez comme votre Père Céleste... » 7 »

Je terminais une mission en parlant de la Croix où s'est manifestée la miséricorde la plus inconcevable et je disais à mon auditoire : « Votre pasteur m'a signalé que votre petit village est rongé par les rancunes, de haines, de divisions, même entre parents. Satan est devenu le maître de la place. Mais ce soir le Seigneur veut transformer, amorcer une réaction en chaîne pour le bien, la réconciliation. Oh ! si quelqu'un voulait être le premier maillon de la chaîne. Quelqu'un qui, ayant compris le pardon de Dieu offert par la Croix, se lèverait et dirait : " J'ai compris. Moi aussi je pardonne ". »

Soudain une femme se leva et cria en pleurant : « J'ai compris, je pardonne. »

Je vis mon auditoire bouleversé.

Après la réunion, le pasteur m'expliqua l'émotion de tous.

Quinze ans plus tôt, le fils unique de cette institutrice avait été fusillé, étant de la Résistance. Elle venait de pardonner ses responsables, qu'elle connaissait et croisait dans la rue ! Après quinze années de sourde haine — bien compréhensible — tomba le premier pied de la Croix pour devenir Semence de miséricorde, de réconciliation, d'espérance.

Dieu aussi a pardonné... et il s'agissait de Son Fils Unique.

*
**

Si un tel souffle passait sur nos villages et balayait nos justes et injustes colères, les nations elles-mêmes retrouveraient le chemin pour résoudre leurs conflits. Je n'ai pas perdu mon enthousiasme d'il y a vingt-cinq ans, lorsque, membre du groupe d'Oxford, je chantais :

« D'un nouveau monde,
Qui sur Dieu se fonde, ...
Partout nous bâtissons
Des routes et des ponts... »

Pour cette tâche, il faut plus que de la bonne volonté, plus que le réarmement moral, il faut le Christ des Béatitudes, la miséricorde qui prend naissance à la Croix et qui est portée par le fleuve de l'Eglise.

L'EGLISE.

Finalement, c'est elle qui est responsable des destinées de l'Evangile sur la terre. Non seulement parce que le Christ l'en a chargée, mais parce que les hommes jugent l'Evangile, son sérieux, sa puissance, à travers elle.

Quel scandale, quand l'Eglise est divisée ! Comment pourrait-elle véhiculer le pardon, la miséricorde à travers les familles et les nations, si elle est incapable de les maintenir en son sein ?

Dans la langue du Nouveau Testament, le mot Eglise veut dire « assemblée ». Née à la Pentecôte, l'Eglise Primitive a accompli le miracle, en moins d'un demi-siècle, d'essaimer, sur tout l'Empire romain, des communautés chrétiennes, qui manifestaient la cohésion d'un même corps, « la Sainte Eglise Universelle », et rapprochaient les hommes de toutes races et de toutes nations.

« Le besoin d'unité était si puissant que des liens se nouaient entre les pays les plus éloignés. L'Esprit du Christ se révélait comme le génie même de l'universalité, comme le grand ouvrier de l'unité humaine reconstituée. » »

Depuis, il semble que les chrétiens n'aient rien négligé pour procurer aux hommes de solides raisons de douter de la divinité du Christ et de Son Evangile. L'Eglise catholique — ce dernier mot voulant dire universel — n'existe plus. Il n'y a que des sectes ! « Lorsqu'il est question de sectes, on pense volontiers aux groupements ecclésiastiques les moins nombreux. En réalité, la secte est l'ouvrage de l'esprit sectaire. Toute Eglise qui ne sait pas réagir contre les détestables suggestions de l'esprit d'orgueil et de haine, toute Eglise qui hait et qui méprise est une secte » », a écrit Tommy Fallot.

L'Eglise romaine n'échappe pas à ce jugement, bien qu'elle se prétende le seul enfant légitime de l'Eglise primitive et se targue de son unité, hélas ! plus apparente que réelle.

*
**

Les soldats ne commirent pas le geste sacrilège de déchirer en lambeaux la robe du Christ, les chrétiens l'ont commis. Continuons-nous ?

Voulons-nous, au contraire, rassembler ces lambeaux épars ?

Tâche redoutable, mais urgente, d'abord dans le Protestantisme.

Dieu le veut et son Fils aussi, qui a prié :

« Qu'ils soient un. » *Jean 17/20.*

J'ajouterai avec une amère malice : Nous ne pouvons plus payer le luxe de tailler plusieurs costumes dans le même tissu est trop étriqué. Le Protestantisme français est numériquement faible, que maintenir ou créer de nouvelles divisions est cri-

*
**

Billy Graham n'a consenti à parler à Paris qu'à la condition qu'il y ait une Entente Evangélique, c'est-à-dire que tous les protestants se mettent ensemble pour prier, chanter, témoigner. Une grande victoire a été remportée avec de riches bénédictions.

Il y a six ans, j'ai fait une mission de Réveil dans ma paroisse. J'ai obtenu que huit dénominations de la ville voisine m'appellent à leur concours. Pendant une semaine, Réformés, Evangélistes, Méthodistes, Salutistes, Libristes, Pentecôtistes, Hinchistes, pendant, ont vécu avec stupéfaction et émerveillement la joie de la fraternité et du témoignage. Même les incrédules ont été impressionnés et plusieurs sont venus aux réunions. Le temple a été à craquer. Il y a eu des conversions, des miracles. Le plus grand étant cette unité, dans l'amour du Seigneur et des perdus. Chacune de nos dénominations est porteuse d'une richesse particulière. Il est bon de mettre en commun de temps en temps, en attendant le jour, que je souhaite proche, de la totale réconciliation dans l'Unité.

*
**

Il faut rechercher l'Unité, même avec nos frères catholiques. Certes, c'est plus difficile. Car pour l'Eglise romaine l'Unité est trop souvent la capitulation sans condition, ce que le Cardinal Verdier définissait : « Il n'y a pas d'union des Eglises. Il n'y a que la réunion à l'Eglise. »

Mais il n'y a pas de barrière infranchissable pour les missionnaires. Je pense avec reconnaissance au Père Couturier, maintenant disparu, qui, chaque année, m'écrivait à l'occasion de la saison de prière pour l'Unité chrétienne.

Il m'envoyait une abondante documentation, que je lisais avec intérêt et attendrissement et recueillement.

Attendrissement ! Car il est vrai que nous aussi souffrons de l'Eglise du Christ déchirée, donnant au monde narquois, goguenard, désespéré, le spectacle de ses divisions, parfois de ses persécutions.

Recueillement ! Parce que le problème de l'Unité ne se résout que dans la charité et la vérité qui sont en Christ, révélées dans Sa Parole, transmises par Son Esprit.

Je ne suis ni un théologien, pour dégager les chemins dogmatiques qui conduiront vers le même sommet, ni un responsable du Conseil œcuménique, pour mener le dialogue nécessaire entre les Autorités.

Je suis un simple évangéliste qui, au niveau du peuple et à cause de lui, veut que l'Eglise paie d'exemple et soit messagère de miséricorde, pour être prise au sérieux.

**

Vous connaissez la gravure humoristique qui représente deux ânes attachés à la même corde, se tournant le dos, chacun flairant un tas de foin qui se trouve à quelque distance.

Premier temps ! Chacun tire de son côté, rue, tempête, mais en vain. Le tas de foin reste inaccessible à cause de la corde qui l'empêche d'atteindre l'objet convoité.

Deuxième temps ! Les deux ânes, oreilles basses, reviennent l'un vers l'autre et acceptent d'engager la conversation et de voir ensemble comment résoudre le problème.

Troisième temps ! Un accord intervient. Ils vont ensemble manger le premier tas et ensuite le deuxième.

Comme tout devient simple lorsqu'on consent à parler et à s'entendre !

Je n'oserais dire que les Eglises catholique et protestante sont deux ânesses. Bien que parfois la bêtise et l'aveuglement l'aient emporté sur le bon sens et la miséricorde.

Je n'oserais dire qu'elles doivent s'entendre pour manger d'abord au râtelier occidental, et si possible un jour au râtelier oriental. Hélas, il y a parfois de tels calculs !

La sagesse aujourd'hui, pour toutes les Eglises chrétiennes — y compris orthodoxe — c'est de constater qu'elles sont attachées par une même corde, leur commune vocation d'être sur terre les témoins de Jésus-Christ, qui a dit :

« La moisson est grande et il y a peu d'ouvriers. Demandez au maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » Matthieu 9/38.

Ah ! si chaque Eglise savait reconnaître que la moisson est trop grande pour ses seules forces !

Ouvrière parmi des ouvrières, chaque église — au lieu de tirer à contresens, de jeter l'anathème, d'être sectaire et même persécutrice — deviendrait servante pour le grand-œuvre de Dieu, dans un esprit d'émulation spirituelle.

C'est après cette unité, dans l'amour et le témoignage, que soupirons, avec notre Seigneur :

« A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples : vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Jean 13

*
**

En terre de mission, ce témoignage est indispensable, plus partout ailleurs.

Dans le film *Il est minuit, Docteur Schweitzer*, il est un entremetteur entre le Père missionnaire et le Pasteur-médecin, au sud de l'Afrique.

SCHWEITZER. — Dans mon village de Gunsbach, il n'y a qu'une seule église, elle sert aux catholiques comme aux protestants.

LE PÈRE CHARLES. — Chacun de nous est allé au bout de son chemin. Au départ, nous nous tournions le dos.

Image significative ! C'est en allant au secours des frères les plus malheureux que l'on se retrouve face à face, au service du même Maître.

*
**

Surtout, dans nos villages, nous devons nous redécouvrir en Christ, appelés à nous aimer... Je terminais une mission en consolidant le culte dans un temple, qui est aussi l'église. Le même temple couvrant les deux communautés... Au siècle dernier, Napoléon redonna aux protestants le droit d'exister légalement. Il leur permit de reconstruire le temple détruit pendant les persécutions ! La municipalité, voulant économiser les deniers publics, coupa l'église catholique en deux. Ainsi vont les choses depuis cent cinquante ans. Actuellement, les offices ont lieu à la même heure ! Je venais faire chanter le Psaume 42 :

« Comme un cerf altéré brame. »

J'entendis en écho le même chant, de l'autre côté de la cloison. Y avait-il coïncidence ou geste fraternel ? Je fis une visite à un curé. Il me dit qu'il avait voulu ainsi se solidariser avec notre mission. Il avait même recommandé à ses paroissiens d'y assister. Il me demanda sa durée et conclut : « En huit jours, vous êtes convertir vos gens ! Moi, je vais leur coller une mission de quatre jours, et je doute que ce soit suffisant. »

Ainsi, il y avait dans ce village un pasteur découragé par les protestants, puisqu'il m'avait fait venir pour un réveil, et un curé découragé par ses catholiques.

Nous en sommes là un peu partout.

Les catholiques et les protestants sont encore nombreux. Mais les chrétiens sont rares. C'est pourquoi nos étiquettes comptent peu, mais ce qu'il y a dans le flacon, dans le cœur.

Il faut se convertir, se donner à Jésus, naître de nouveau, devenir chrétien, miséricordieux.

*
**

Cela s'apprend au pied de la Croix, en se mettant du bon côté, à droite, avec le regard de la foi, l'élan de la repentance et de la consécration.

« O mon peuple que j'aime,
Pourquoi, pourquoi m'as-tu fait tant de mal ?
Mais tu me reviendras, parce que je t'aime trop,
Et que, sur ton visage, il reste un long baiser.
Mais tu me reviendras, et ta vie sera neuve
Car j'ai tout pardonné, tout donné sur la Croix.
Mais tu me reviendras, car je me lèverai
Et j'irai te chercher au-delà de la peur,
Et tu redeviendras mon peuple que j'aimais. ¹⁰ »

SIXIÈME BÉATITUDE

« HEUREUX CEUX QUI ONT LE CŒUR PUR,
CAR ILS VERRONT DIEU. » Matthieu 5/8.

LES ARBRES DE VIE.

Je suis natif de la Vaunage, qu'on appelle parfois la petite Canaan. Aux abords de Nîmes, cette cuvette, enserrée dans ses collines rocailleuses et ses garrigues odorantes, ressemble à un coin de Palestine. La vigne, l'olivier, le figuier, l'amandier, y trouvent un terrain de prédilection. Aussi les paraboles bibliques deviennent toutes proches, plus facilement compréhensibles. En particulier, celle de Juges 9/8-15.

« Les arbres partirent pour aller oindre un roi et le mettre à leur tête. Ils dirent à l'olivier : Règne sur nous. Mais l'olivier leur répondit : Renoncerais-je à mon huile qui m'assure les hommages de Dieu et des hommes pour aller planer sur les arbres ?

Et les arbres dirent au figuier : Viens, toi, règne sur nous. Mais le figuier leur répondit : Renoncerais-je à ma douceur et à mon excellent fruit pour aller planer sur les arbres ?

Et les arbres dirent à la vigne : Viens, toi, règne sur nous. Mais la vigne leur répondit : Renoncerais-je à mon vin qui réjouit les hommes pour aller planer sur les arbres ?

Alors, tous dirent au buisson d'épines : Toi, viens, règne sur nous. Et le buisson d'épines répondit : Si c'est de bonne foi que vous voulez m'oindre pour roi, venez, réfugiez-vous sous mon ombrage, sinon un feu sortira du buisson d'épines et dévorera les cèdres du Liban... »

La moralité de cette histoire est simple. Il y a trop de pantouflards, de gens qui ne pensent qu'à leur tranquillité, à leur petit bonheur, et se dérobent à leurs responsabilités. Finalement, c'est le buisson d'épines qui prend le pouvoir en Israël, Abimélek l'assassin, qui entraînera le peuple dans la guerre et le malheur.

Dieu a besoin de témoins ! Jésus nous dit :

« Vous êtes le sel de la terre... Vous êtes la lumière du monde. » *Matthieu 5/13.*

Ses disciples n'ont pas le droit de se désintéresser des affaires de ce monde. Que serait-il arrivé si Dieu, jugeant notre humanité trop pervertie, avait refusé de s'occuper d'elle ? Jamais l'un des anges n'aurait annoncé la bonne nouvelle de Noël.

Chrétiens ! ne soyons pas indignes du Maître que nous devons servir. Si Dieu s'est embarqué sur notre galère et a voulu d'y jouer son va-tout, nous serions mal inspirés de le laisser mener la danse, au nom de je ne sais quels scrupules de conscience, quelles répugnances d'âmes sensibles, quelle paresse ou dégoût.

LE FIGUIER.

Dans le trio des grands arbres bibliques, le figuier occupe la deuxième place, avant la vigne. Cela nous étonne. Les mérites du figuier sont si peu de cas de son « excellent fruit ». Nous laissons pousser des tonnes de figues. Ce qui prouve que nous ne sommes pas très religieux. Nous n'aurions pas idée d'en planter dans nos vignes, car son feuillage hermétique, rien ne pousse. Mais, en Palestine, en Algérie, la figue, c'est la nourriture du pauvre. C'est pourquoi Jésus nous apostrophe par une nouvelle parabole.

« Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Chaque année, il allait pour y chercher du fruit et il n'en trouva point. Alors, il dit au vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et je n'en trouve point. Coupe-le ! Pourquoi qu'il occupe-t-il la terre inutilement ? » *Luc 13/6-7.*

La vigne, c'est l'Eglise ; le figuier, c'est le chrétien. Une relation directe nous est posée : Occupons-nous la terre utilement.

Car, nous aussi, nous occupons la terre ! Nous sommes bien installés, avec champs et maisons, de l'apparence du confort. On nous voit !

Alors, est-ce que vraiment notre vie est utile à Dieu et à l'humanité ? Quels fruits portons-nous ? Dieu nous demande de nous rendre utiles à la terre. Qu'avons-nous à répondre ? Trouvons-nous encore des excuses à notre stérilité ?

Allons-nous dire que Dieu est trop exigeant ; que dans ce monde moderne on ne peut être des saints ?

Avoir des feuilles, de la piété, des habitudes religieuses, un certain attachement à l'Eglise, n'est déjà pas si mal !

D'ailleurs, pourquoi Dieu demande-t-il des fruits, quand ce n'est pas la saison ? (Marc 11/13). Pourquoi le Seigneur est-il pareillement injuste et maudit-il ce pauvre figuier ? Ces questions m'ont été posées par des âmes sincères, faisant écho à une réflexion de l'apôtre Pierre (Marc 11/21).

Trouverai-je une réponse ingénieuse ?

Les Méridionaux savent que certains figuiers de qualité donnent des fruits deux fois par an ; au printemps : les figues-fleurs ; à l'automne : les figues dites tardives.

Mais nous refusons de chercher une explication échappatoire, de nous abriter comme Adam, après sa faute, derrière une feuille de figuier.

Il importe de savoir que le Seigneur est fatigué de nous, de nos belles apparences cachant notre pauvreté morale et spirituelle. Il est en droit d'attendre de bons fruits, en tout temps.

Il y a ici, non seulement une condamnation de l'hypocrisie (belles feuilles), mais aussi une condamnation de la stérilité (manque de fruits). Vinet a écrit :

« Du stérile figuier que sécha ta parole,
Un feuillage opulent décorait les rameaux ;
Qu'importe : il fut maudit ! Ainsi, vide et frivole,
Le culte du méchant consumera ses os. »

Ainsi, par le truchement d'un arbre, nous arrivons au centre de notre sujet, la Sixième Béatitude :

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

Il faut cesser de jouer à cache-cache avec Dieu, d'être de jeunes et de vieux tricheurs.

JEUNES TRICHEURS.

J'ai le privilège d'avoir dans mes réunions beaucoup de jeunes. Je m'en réjouis, car d'eux dépendent l'avenir de l'Eglise et l'avenir du monde.

Il faut leur demander carrément : Occuperez-vous la terre inutilement, comme quantité de « croûlants », ou serez-vous des témoins du Christ ?

*
**

Adam et Eve avaient le cœur pur ; du coup, ils voyaient Dieu. Pourquoi écoutèrent-ils le malin et se laissèrent-ils entraîner à la désobéissance ?

Nous le savons trop bien, car nous faisons comme eux. La voix

de Satan, qui est le chemin de la facilité, du plaisir, de l'égoïsme, nous plaît davantage que la voix de Dieu, qui est le chemin du devoir, du combat, de l'amour du prochain.

Comme les deux premiers spécimens de la race humaine que nous devenons impurs, nous devenons hypocrites, nous jouons la comédie avec nous-mêmes, avec Dieu, avec les autres. Nous cachons notre nudité, notre misère, nos fautes, notre péché, sous un tronc d'arbre, une feuille de figuier, des excuses, des sottises, des accusations.

La vie n'est faite, pour beaucoup, que de ces faux-fuyas.

*
**

Heureux ceux qui ont le cœur pur ! La pureté ! problème de jeunesse, numéro un... comme plus tard l'argent et le confort sont le problème des « ramollis ». *Et Dieu créa la femme.* C'est le titre d'un film. Et pourquoi Dieu a-t-il créé la femme, si nous en avons besoin pour le scénario et la vedette ?

Pour faire de la provocation ! Elle existe pour exciter l'imagination. A ce jeu, notre Brigitte a su s'attribuer une réputation internationale. Des millions de jeunes filles l'ont prise pour modèle. On dirait qu'on l'a tirée à la machine à polycopier : coiffure, posture, yeux, démarche, etc. Nous la retrouvons dans nos villages, dans nos églises. C'est navrant !

Jeunes filles, Dieu vous a faites belles naturellement, mesurez-vous, restez vous-mêmes, avec la personnalité, le caractère, qu'Il a mis en chacune de vous, ce quelque chose d'original, d'unique.

Si, déboussolées par le cinéma et la littérature du cœur (des millions d'exemplaires par semaine, vendus en France), vous voulez monter au firmament des étoiles (stars) et singer l'une d'elles, n'êtes plus que des lueurs falotes, un pâle reflet qui, chaque jour, doit chercher de nouveaux truquages pour attirer les regards, vous rendant ridicules.

Vous vous perdez vous-mêmes, car la dépersonnalisation est une perte irréparable..., et vous perdez les autres !

Croyez-vous nécessaire de vous transformer en miroir aux autres, de provoquer les garçons, de les allumer. Inutile de vouloir leur parler. Ils s'allument tout seuls ! Ils sont bâtis de telle sorte qu'ils s'enflamment au moindre contact... Et l'incendie va plus loin que vous n'auriez pensé !

Parfois, on appelle cela le coup de foudre. C'est vrai, c'est la foudre. Ou plutôt il vous f... par terre. Il vous laisse sur place, reu, pauvre pantin désarticulé, vie gâchée.

*
**

Car, à la provocation féminine, le sexe masculin répond généralement par l'exploitation cynique. Sous couvert du mot magique « je t'aime », l'homme tente sa chance, car il ne voit qu'une occasion à saisir, un plaisir à prendre, un fruit à cueillir.

Conter fleurette !... Fleurette vivait, il y a trois siècles, dans le beau pays de Navarre. Elle avait 16 ans. Elle connut un jeune homme qui s'appelait Henri. Elle lui fit confiance, croyant que cet amour durerait toute une vie. Il ne dura qu'une nuit. Car Henri était volage. Fleurette valait bien un mensonge pour un moment de plaisir ! Plus tard, il devint roi de France : Paris valait bien une messe ! La nuit finie, il oublia Fleurette. Mais elle avait pris au sérieux leur serment. De désespoir, elle en mourut. Sur une place de Nérac, on voit une statue en marbre. C'est Fleurette, petite fleur coupée et aussitôt fanée. Le Flirt ! On peut le résumer en deux mots :

Provocation... Exploitation !

Il faut bien que jeunesse se passe ! On m'a servi ce slogan quand j'avais votre âge. Et ainsi on gâche sa vie, ce qui est déjà grave. Mais on gâche celle des autres, ce qui est inacceptable. Dieu ne nous met pas sur terre pour ce genre de travail. L'homme et la femme ont été créés pour une symphonie se manifestant dans l'amour conjugal, où entre en jeu l'être tout entier, corps, âme et esprit, non une cacophonie où l'instinct sexuel se déchaîne animallement, alors que l'âme est absente et l'esprit perverti.



Je faisais une réunion de jeunes. Je les sentais très ébranlés, comme c'est toujours le cas lorsqu'on leur montre ce que Satan fait de leur vie et ce que Dieu voudrait en faire. On éveille une immense nostalgie dans leur cœur encore neuf, capable de réflexes sains et d'élanx généreux. Ils comprennent qu'il faudrait s'arracher à la boue, au fleuve de boue dans lequel ils sont déjà emportés. Mais comment en sortir alors qu'autour d'eux les gens trouvent plaisir à barboter dans la fange et même à s'en glorifier ?

Je disais : « Si l'un d'entre vous, cet après-midi, voulait se décider pour Christ, ayant besoin de Son pardon et de Sa pureté, je suis sûr que d'autres feraient le pas. Ainsi se constituerait dans ce village une équipe de témoins. Qui aura le courage de dire : Moi ! »

Une jeune fille se leva. Tous la regardèrent avec stupéfaction. Deux mois plus tôt elle avait eu un gosse... sans père ! Eh oui, trahie par un homme, qui avait prononcé des mots d'amour et l'avait abandonnée, lui laissant tout le poids de l'aventure. Elle se tournait vers le Christ, « le pur », qui n'a bafoué personne, qui a relevé Marie-

Madeline, qui vient au secours, aujourd'hui encore, des dentées ». Et elles sont nombreuses !

*
**

Enfant sans père ! Quand il s'agit de la naissance du Christ, beaucoup font la fine bouche. Est-ce croyable qu'il ait eu un enfant sans l'intervention de Joseph ? Comme n'était pas capable de faire naître Son Fils comme il Lui

Mais, lorsqu'il s'agit de la naissance de dizaines de millions d'enfants sans père, chaque année, en France, personne ne s'interroge. On trouve cela naturel (enfants naturels), alors que se pose le problème de l'exploitation la plus honteuse, de la trahison la plus odieuse, de la lâcheté masculine la plus totale. Un enfant porte les conséquences tragiques d'un forfait dont il n'est absolument responsable. La fille-mère portera une flétrissure indélébile, conduira souvent jusque sur le trottoir et dans le ruisseau.

Elle avait 20 ans ! Lui était de « bonne famille », comme on dit. Quand il vit que cette « passade » allait le transformer en fille-mère, il s'esquiva.

Lorsqu'une jeune fille a perdu sa pureté, un pas de plus vers la déchéance est facile à faire ! 1942... Les Allemands commencent l'occupation que le Français avait commencée ! Vint le jour de la libération..., on la promena toute nue dans les rues de Paris. Pensez donc, elle avait collaboré ! Ce fut miracle que j'aie vu qu'on ne la fusillât pas.

Pendant des mois, je l'ai vue en prison. Libérée, elle est revenue pour Paris.

Dix ans plus tard, alors que je venais de présider un conseil dans un temple de la capitale, une jeune femme vint me trouver devant la Table Sainte. Elle venait me remercier. Elle élevait dignement son fils. Elle essayait de croire au Christ qui offrait une nouvelle. Mais c'était dur. Elle avait dû changer plusieurs fois de place, ses patrons lui proposant toujours la même... collaboration.

Elles sont des milliers sur les trottoirs de Paris, de Marseille, que nuit, en files interminables, bétail humain, esclaves modernes.

Des vicieuses ? Non, des victimes, beaucoup sorties de maisons closes. On leur a conté fleurette, on s'est joué d'elles, et, de déshonneur en chute, elles sont arrivées là, dans ce métier qui n'existe que grâce au gang des souteneurs, la complaisance des pouvoirs publics, la complicité de braves gens et l'infâme porcelet qui sommeille dans l'homme.

« C'est du dedans, c'est du cœur des hommes, que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les impudicités ».

Marc 7/1

Jésus dit où est le mal et où est le remède :

Naître de nouveau, s'unir à Lui, le pur.

Vous me direz qu'il est trop exigeant :

« Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis adultère avec elle dans son cœur. »

Matthieu 5/27-30.

Il a raison ! La moindre complaisance ouvre une brèche dans le barrage, qui finit par craquer sur toute sa longueur.

*
**

Quelqu'un a dit : « On ne peut empêcher le premier regard, mais c'est le second qui est un péché. » Il faut veiller, il faut prier. Il faut découvrir ce qu'est le véritable amour. Alors, on est ébloui, on ne peut se complaire dans le mal, ni accepter des ersatz.

Le véritable amour ! C'est l'opposé du plaisir, qui est recherche égoïste et toujours ratée. Les noceurs en donnent la preuve, ce sont des blasés, des sceptiques, de perpétuels insatisfaits, à l'affût de nouvelles aventures, et toujours déçus. La vie tumultueuse des stars, leurs divorces successifs, confirment que le grand amour, qu'elles incarnent à l'écran, n'est qu'une vaine chimère, un rêve qu'elles poursuivent sans jamais l'atteindre, dans la réalité quotidienne. L'impureté n'est pas payante !

*
**

Le véritable amour a été défini, une fois pour toutes, par Jésus :

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » *Luc 10/27.*

Tu aimeras assez pour te respecter, pour savoir que ton corps est un sanctuaire, l'habitation de Dieu (1 Corinthiens 6/13-20).

Tu n'as pas le droit de souiller ton corps. Mais sache aussi respecter le corps et l'âme des autres. La qualité première du véritable amour, c'est le respect.

César, par la voix inoubliable de Raimu, fait la leçon de morale à Marius. Il lui raconte comment Zoé, « petite très jolie, toute brave », est finalement devenue une prostituée.

MARIUS. — Il l'a abandonnée ?

CÉSAR. — Oui, alors Zoé..., qu'est-ce que tu veux, quand un homme les a trompées, ça les dégoûte de notre nature, elles ne peuvent plus aimer personne, ça fait qu'elles deviennent des filles des rues... Et puis, quand elles ont commencé, elles n'ont plus rien à perdre ! Marius, l'honneur, c'est comme les allumettes : ça ne sert qu'une fois.

MARIUS. — Pourquoi me racontes-tu ça ?

CÉSAR. — C'est pour te dire que Fanny, il ne faut pas t'en
Tu comprends ?¹.

Alors, on ne peut faire l'amour que dans le mariage ?

L'Evangile répond : Oui ! C'est le seul lieu où l'homme
femme sont appelés à assumer les conséquences de cet amour.
C'est tellement vrai que l'U.R.S.S. est revenue au soutien de la
famille, de l'union légale, après avoir tenté de l'amour libre
sur tous les plans.

*
**

Certes, les fiançailles peuvent être utiles pour se préparer à l'union qui engage toute la vie. Il faut se connaître ! Mais il ne faut pas l'occasion d'en prendre à l'aise. J'ai vu tellement de couples, après s'être exploités mutuellement, en bonne conscience, ne faut pas faire traîner ce temps d'attente, toujours pénible, l'amour réclame l'union totale. C'est normal. La Bible, qui ne connaît que l'union charnelle, emploie le mot « connaître », parle de l'union charnelle. « Eve connut Eve et elle enfanta. » Genèse 4/1.

La Bible dit vrai. Avant, on ne se connaît pas. Après s'être connu, il faut beaucoup de temps. L'unité est le fruit d'un long labeur. Elle exige autre chose qu'un accouplement, comme les animaux. C'est un art, un long apprentissage pour que les corps chantent en même temps la Gloire de Dieu, une gloire merveilleuse et renouvelée.

C'est pourquoi on ne peut se connaître à la sauvette, à la brève rencontre. Boum, surboum, flirt et tout le bazar égal de l'amour et malheur !

Mais personne ne parle aux jeunes de ces choses vitales, on ne parle pas les parents.

LES VIEUX TRICHEURS.

Jeunes ! Nous vous faisons naître dans un monde inégal, dans la violence et de luxure.

Quand vous avez 20 ans, jeunes gens, vous êtes bêtes, vous ne savez apprendre à tuer et faire la guerre.

Mais il y a d'autres moyens que la mitraille pour éduquer l'âme ou un corps : Bon pour les filles ! Avant 16 ans, les films de cinéma vont faire votre éducation et vous montrer qu'il n'y a rien que vous entriez dans la jungle sexuelle.

Bien souvent, la famille ne s'est montrée d'aucune utilité, elle ne vous donner un brin d'éducation dans le domaine le plus important, elle ne vous donne une étincelle de lumière pour éclairer votre chemin.

Enfants, on vous dit que vous êtes nés dans un chou !

mence par un mensonge. Du coup, vous perdez toute confiance en vos parents.

Viennent la puberté et les élans généreux du sang. Vous essayez de dompter ce corps qui vous inquiète... Vous finissez par croire, dans une lutte solitaire, qu'on est toujours vaincu, que les instincts sont plus forts que la volonté, que la conscience, que l'idéal de pureté.

Vous capitulez et vous devenez cyniques. Dès lors, vous essayez d'entraîner les autres dans la chute. Ce qui était source de souffrance au départ, devient source de fierté. Vous vous mettez au coin de la place pour raconter vos succès. Les vrais... et ceux qu'on invente pour épater les copains...

*
**

Dans tout cela, que font les familles, quel rôle jouent-elles ? Voici quelques extraits d'une lettre que m'a envoyée une jeune institutrice. D'origine non protestante, de formation communiste, elle fut saisie par l'Evangile, lors d'une tournée de notre équipe d'évangélisation, il y a quelques années :

« A une cinquantaine de kilomètres du poste d'évangélisation le plus proche, comme seule arme la Bible, que personne encore ne m'a expliquée, je reconnais que c'est une grâce, sans instruction religieuse, sans communion réelle avec d'autres membres de l'Eglise, de tenir le coup, un peu.

Je dis bien : un peu, car parfois, en observant cette classe que j'aime, il m'arrive de douter : enfants de ménages désunis, ils ne se comptent pas, le père de celle-ci a de subits accès de folie, le père de celui-là s'endort avec la voisine, ici les enfants boivent du vin à volonté et se saoulent, là on maltraite les grands-parents. Ce n'est qu'un climat de haine. Comment peut-on sentir alors la présence de Dieu ? Dans ce climat de haine, vivent les quatre cinquièmes des élèves de ma classe. Marquée par cette mésentente moi-même, j'ai peur, j'appréhende l'avenir... »

*
**

On parle beaucoup de jeunes tricheurs. Mais je veux parler aussi des vieux tricheurs, car ils sont largement responsables de tant de malheurs. Et ils vivent dans une parfaite quiétude.

Carryl Chessman, au cours de sa dernière nuit, dans « le couloir de la mort », avant de passer à la chambre à gaz, a écrit son testament moral. Il parle de son enfance trouble. Il compare le jeune délinquant à « une bouilloire remplie d'eau sous laquelle un feu a été allumé. Nous laissons le feu brûler et la pression s'accroît jusqu'au moment inévitable où il y a une explosion. Nous appelons

ces explosions psychiques des crimes et, lorsqu'elles s'en par un homicide, nous tenons nos chambres à gaz toutes

Comme si c'était le seul moyen de remédier à la violence qui déferle sur le monde : accomplir un nouveau crime

En France, plus de 50.000 enfants passent chaque année nos tribunaux. Je relève des chiffres donnés par la Préfecture de la Seine : 45 % appartiennent à des familles désunies, 50 % au cinéma plus de deux fois par semaine, 53 % avouent pour seule lecture que les illustrés, 80 % n'ont aucune activité sportive. Tous ont été élevés dans l'indifférence religieuse

Accablez ces jeunes si vous en avez le courage. Moi, je remonterai à la source, savoir qui alimente le feu qui est sous la cendre.

J'ai visité en prison deux garçons de 15 ans. Un soir ils allaient danser. L'excitation, la fumée, l'alcool !

Ils entraînaient une fillette de 7 ans, lui firent de nombreuses manières. Elle cria. Ils prirent peur et... lui fracassèrent la tête à coups de pierre, jetèrent le petit corps dans un buisson, puis ils allèrent tranquillement revinrent danser... Des êtres frustes, peut-être, de la campagne. Des ignorants aussi ! Ni l'instituteur, ni le curé, ni les parents ne leur avaient parlé du problème sexuel. Livrés à leurs ténégas !

Car les jeunes, en ce domaine essentiel, ne savent que ce qu'ils apprennent par l'ancienne ou la nouvelle vague des films ou de la littérature faisandée et des mauvais exemples.

Qui sent qu'il y a là une responsabilité collective immense ? Qui prend au sérieux le cinéaste courageux qui veut démontrer que « nous sommes tous des assassins » ? Où naît la marée d'indignation qui forcerait les Autorités à sévir contre les trafiquants de jeunesse ? Où sont les familles normales et les parents qui assument le devoir délicat de former des consciences ?

*
**

Dans une pareille atmosphère, je m'étonne de trouver tant de jeunes qui soupirent après un idéal et luttent dans la vie.

Après une réunion, un garçon m'a dit : « J'ai une petite amie. Mais ce soir j'ai compris où cela mène. Trop jeunes, nous ne pouvons pas penser au mariage. Je veux rester propre. Mais qui va m'aider par ses conseils ? » J'ai répondu : « Ton père ! » Mais, hélas, trop souvent le dernier auquel on voudrait s'adresser.

Quelqu'un a dit : « Si vous voyez dans la rue deux hommes qui marchent côte à côte et ne se disent rien, vous pouvez en être sûr : c'est le père et le fils. »

Mutisme des parents ! Et, quand ça tourne mal, certains se justifient dans leur bonne conscience, s'indignent et rejettent.

Une jeune fille m'a dit : « Je suis déjà une... accidentée ! Ma mère l'a appris. Cela a été terrible. Mais maintenant j'ai découvert Jésus-Christ. Je sais qu'Il m'a donné une vie nouvelle. Maman ne veut pas le croire. Elle me répète : " Tu es une mauvaise fille. Tu ne peux changer. " Pourtant, elle va au temple ! »

*
**

La maréchale Booth a écrit : « Les hommes font preuve de beaucoup plus de sagesse en dressant leurs chevaux qu'en élevant leurs fils, et il en résulte qu'ils sont en général mieux servis par les uns que par les autres. »

On a beaucoup parlé des ballets roses parisiens, dans lesquels furent compromis quelques vieux croquants notoires. On s'étonne des lenteurs et de la clémence de la magistrature en pareils cas. « Suivant que vous serez... »

Un petit village du Midi, de 200 habitants, a connu ce genre de distraction ! Un vieux rentier occupait ses loisirs en réunissant chez lui des gamines de 12 ans. Cela a duré des mois... sans que les parents se doutent de quelque chose ! Voilà le scandale : la barrière de silence et d'hypocrisie qui existe entre parents et enfants, et du coup entre enfants et parents.

*
**

C'est que ces derniers offrent le spectacle de la tricherie... même dans le domaine religieux. A la rigueur, le petit ou la petite fera son instruction religieuse, puisque c'est encore un des rites familiaux. Mais à la condition que ça ne dure pas trop. Pensez donc, il est presque d'âge à se marier !

Vient le jour de la Première communion. Le jeune s'approche de la Table Sainte, souvent très sincèrement et avec émotion... Et les parents restent tranquillement assis sur leur banc, montrant par cette attitude le peu d'importance qu'ils attachent à cet engagement.

Faut-il s'étonner que la première communion soit la dernière, que le « oui » se transforme en « non » ?

Les pasteurs sont fatigués de ces supercheries ! Parents, si vous ne voulez pas de l'Evangile, pour vous d'abord, dites-le carrément, coupez les ponts avec l'Eglise, devenez païens. Au moins l'honneur de Dieu sera sauf.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur ! »

La pureté, c'est, en premier lieu, la transparence, la loyauté, l'honnêteté. Voulons-nous retrouver ce chemin, nous y engager ? Alors il y aura une espérance pour les jeunes. C'est l'heure de la repentance. Il n'est jamais trop tard. L'exemple de David nous montre un cas désespéré que Dieu va essayer de redresser.

L'ADULTERE.

David fut le plus grand roi d'Israël. Sa figure nous est sympathique. Nous lisons ses psaumes avec ravissement. Son archet de poète fait vibrer les cordes religieuses de nos âmes. L'histoire du pasteur berger a enthousiasmé notre jeunesse.

« David n'avait rien que sa fronde
Pour lutter contre le géant. »

Cet adolescent, dans un élan de foi, sauve son peuple. Que de traits magnanimes, de générosité, d'humilité. Malgré sa popularité, il ne consent pas à prendre de force le trône de l'indigne Saül. Lorsqu'il en a l'occasion, il ne se venge pas de ce roi vindicatif, qui le poursuit de sa haine et veut le tuer.

David est un grand serviteur de Dieu !

Et tout à coup, sur ce beau tableau, une tache sombre, sordide. Il prend la femme d'un de ses capitaines et le fait assassiner.

Adultère et meurtre ! C'est beaucoup à la fois.

L'auteur du livre des Proverbes dit :

« Celui qui est maître de son cœur vaut mieux
Que celui qui prend des villes. » *Proverbes 16/32.*

David a vaincu tous ses ennemis... et a été vaincu par un regard de convoitise, un soir qu'il prenait le frais sur la terrasse de son palais (2 Samuel 11/1-27).

Où es-tu, petit David, qui, avec ton caillou blanc, abattas Goliath ? Maintenant, toi, le roi puissant, tu n'es qu'un esclave ligoté par la sensualité, jouet de tes passions, dans l'engrenage infernal qui te mènera jusqu'au meurtre odieux, cynique, crapuleux. Tu as pris la femme de ton prochain ! Ce que le septième commandement du Décalogue condamne en cinq mots qui tombent secs comme le couperet de la guillotine :

« Tu ne commettras point d'adultère. » *Exode 20/14.*

Un dimanche matin, entendant ce commandement, un jeune homme fut soudain saisi par la gravité de son péché. Il abandonna sa vie mauvaise. Il est devenu pasteur.

Le doigt accusateur de Dieu se tend vers nous, à l'occasion du culte, d'une mission ou telle autre occasion, quand la Parole de Dieu retentit. Mais c'est devant la Croix du Calvaire que nous comprenons l'ampleur de notre crime :

« Délivre-moi du sang versé », s'écrie David. *Psaume 51/16.*

Il y a plus que le sang d'Urie. Il y a le sang de Christ, qui donne notre culpabilité. Nous avons crucifié Dieu, donné un coup de lance

dans son flanc, mis des clous dans ses mains et des épines sur son front.

Notre péché n'est pas simplement crucifiement de Dieu. Il est du même coup crucifiement de l'humanité, il entraîne des conséquences redoutables pour les autres.

David, par un regard de convoitise, a consommé la mort d'un homme, la déchéance d'une femme, mais aussi l'agonie d'un enfant.

L'ENFANT DU PECHE.

La relation de la mort de l'enfant que porte Bath Schéba laisse une impression de grand malaise (2 Samuel 12/15-25). Pourquoi l'innocent paie-t-il pour le coupable ? David repentant va bénéficier de la miséricorde de Dieu, tandis que l'enfant de l'adultère va périr.

C'est injuste, penseront beaucoup ! J'avoue que certains passages de l'Ancien Testament sont difficiles à comprendre. Il leur faut l'éclairage du Nouveau Testament, où Jésus accueille les petits enfants pour les bénir (Marc 10/13-16). Saint Paul n'hésitait pas à écrire : « Vos enfants sont saints. » (1 Corinthiens 7/14. Dieu n'est pas un bourreau d'enfants. Le massacre des innocents, leur mort prématurée, ne sont jamais imputables au Dieu de Jésus-Christ. Au contraire, Il les défend, veut leur vie et leur joie sur cette terre.

Mais le péché est un torrent dévastateur qui, dans sa descente vertigineuse, emporte tout dans ses flots boueux, les innocents comme les coupables, les petits comme les grands. C'est ce que signifie le deuxième commandement du Décalogue :

« Je suis un Dieu jaloux qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent et qui fais miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » Exode 20/6.

Sous une forme abrupte se trouve exprimée la loi de l'hérédité. Les savants sont d'accord pour dire que, dès leur conception, les enfants portent la bénédiction ou la malédiction transmise par les parents. C'est dire combien l'acte créateur est important et sacré.

**

Mais combien s'en préoccupent ?

Dans les asiles, j'ai vu tant de petits êtres anormaux, visages sans expression, corps démantelés, parfois véritables monstres. Les enfants du péché ! Direct ou lointain dans l'ascendance. Innocentes victimes de vices bien catalogués : alcoolisme, maladies vénériennes, mariages consanguins, adultère !

Dans les maternités secrètes viennent au jour de petits malheureux, qui ne connaîtront jamais leur père, parti sans laisser d'adresse ni leur mère, celle-ci disparaissant également avec une légèreté d'enfant en dit long sur le niveau moral de l'humanité, qui prétend se passer de Dieu. L'homme est un goujat, la femme ne vaut guère mieux, ayant tué en elle l'instinct maternel, sa plus belle parure. Les bêtes n'agissent pas ainsi.

On dit parfois du mal de l'Assistance publique. J'avoue que tout n'y est pas parfait. Du moins, elle existe pour recueillir ces petits égarés.

Il n'y a pas si longtemps, on les laissait mourir, tant les préjugés des bien-pensants étaient tenaces et les préventions solides.

Dans le beau film *Monsieur Vincent*, on voit l'apôtre du XVIII^e siècle plaider la cause d'un de ces petits abandonnés, auprès des dames patronesses et des Sœurs de charité. Toutes se dérobent à son appel. Elles ne veulent pas toucher cet « enfant du péché ». C'est alors que saint Vincent de Paul a une parole qui résume tout l'Evangile : Un seul a été l'enfant du péché, Jésus-Christ !

En effet, le Seigneur a porté sur le bois du Calvaire tous les péchés des hommes, il s'est fait « malédiction pour nous » afin que nous soyons bénis de Dieu, lui qui fait miséricorde jusqu'à mille générations.

L'humble curé a ouvert des orphelinats pour les enfants perdus. Aujourd'hui, l'adoption, acte de foi et d'amour, fait mieux encore, elle donne aux abandonnés une famille.

Mais, hélas ! pour un de récupéré, combien de perdus !

Innocentes victimes, tous les pupilles des nations, des millions en 1945. En Hongrie, en Italie, on les a vu errer par bandes, comme des loups affamés.

Coupables, mais victimes quand même, tant de jeunes délinquants, blousons noirs et mauvaises filles, qui hantent nos villes et troublent la quiétude des braves gens. Je n'excuse guère les fils de papa, Bill et compagnie, qui auraient pu garder le bon chemin, ayant eu une famille dite normale. Je pense davantage à ceux qui n'ont pas eu de parents ou sont issus de ménages désunis. Je suis étreint par une grande pitié et plaide les circonstances atténuantes.

Gardons notre indignation pour les braves gens que nous sommes, qui ne faisons rien, ou si peu, pour endiguer la vague de pourriture qui déferle sur nos jeunes, surtout par le cinéma et la littérature.

CINEMA ET LITTERATURE.

Nous avons laissé Satan s'emparer du cinéma, comme de beaucoup d'autres inventions géniales, qui auraient pu servir à l'élévation des hommes, et qui servent à leur avilissement.

Apparu au début du siècle, « il est la synthèse vivante et puissante de tous les moyens d'expression, longuement forgés par l'humanité : gestes, écriture, image, parole, musique ² ». Maintenant : couleur !

Ce moyen d'expression extraordinaire dispose en France de dizaines de milliers de salles spécialisées. Plusieurs millions de spectateurs, dont un tiers d'enfants, chaque semaine.

Là, plus qu'ailleurs, ils acquièrent une conception de la vie. Là, ils apprennent leur catéchisme, et quel catéchisme ! Daniel Parker donne, de 400 films passés en France en une année, l'analyse suivante : 310 meurtres, 104 vols à main armée, 74 délits de chantage, 43 incendies volontaires, 656 cas de filouterie, 182 de faux-témoignages, 165 vols, 54 détournements de mineurs, 192 adultères féminins, 213 adultères masculins, soit au total 1.993 crimes ou délits.

Les choses ont empiré depuis cette statistique. Il n'y a pas un film sur dix acceptable pour un public familial.

C'est pourtant à cette école de vice, de corruption, de démoralisation, qu'est formée notre jeunesse !

**« Le cœur de l'homme vierge est un vase profond,
Et quand la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond. »**

Les parents qui envoient — ou laissent aller — leurs enfants régulièrement au cinéma, voir n'importe quel film, sont grandement coupables. (Et la télévision, hélas ! est entrée dans nos foyers !). De plus, il en résulte une fatigue qui abîme leurs yeux, ébranle leur système nerveux, les amène, pour peu qu'ils soient mal équilibrés ou prédisposés par une hérédité, à commettre le premier vol, voire un crime. Les juges des tribunaux d'enfants en témoignent.

Que dire des adolescents qui, arrivés à l'époque de primordiale importance où ils ont à faire un choix difficile, duquel dépendra toute leur vie, apprennent uniquement des solutions de facilité : l'argent se gagne aux courses ou au casino, la vie oisive a pour cadre la Côte d'Azur ou les stations de neige, les scènes pornographiques sont poussées jusqu'à nous créer une réputation mondiale. Dans le trio habituel, mari, femme et amant, c'est toujours ce dernier qui a le beau rôle. Enfin, le coup de revolver vient clarifier les situations difficiles.

Ecole de vice et de meurtre !

*
**

Timidement, l'opinion publique commence à s'émouvoir. Les producteurs de films et les directeurs de salles finiront-ils par compren-

dre qu'il y a des limites dans l'abject, qu'on ne saurait dépasser impunément ?

Nous ne condamnons pas le cinéma. Il peut être un bon outil servant à la formation de l'homme. Il peut permettre d'intensifier la lutte contre les fléaux sociaux, rendre l'ivrogne ridicule, le bistrot odieux, le taudis haïssable. Il peut devenir un puissant moyen de connaissance des peuples et de rapprochement international. Il peut jouer un rôle magnifique sur le plan moral et spirituel. Il y a quinze ans que je me sers d'un appareil parlant pour mes tournées d'évangélisation.

L'Eglise a été trop lente à utiliser et à inspirer le bon cinéma, trop timide pour combattre le mauvais.

Sur ce terrain pratique, le Catholicisme et le Protestantisme pourraient unir leurs efforts pour exiger de l'Etat une censure plus sévère. L'U.R.S.S., en dépit de sa philosophie athée, a su hisser le cinéma soviétique à un niveau moral sans doute inégalé. Nous devrions être honteux, nous qui affirmons être les tenants de la civilisation chrétienne et du monde libre !

Que vaut la liberté lorsqu'elle est devenue licence et moyen d'avilir !

Beaucoup de pasteurs sont fatigués d'essayer de sauver, dans un combat inégal, une jeunesse victime de l'impureté et des vices qui distillent le cinéma et autres fléaux, entretenus par l'intérêt des uns et la lâcheté des autres. Nous voulons démasquer les responsables, remonter aux sources impures. Jeter l'anathème ! Faire de la prévention plutôt que du relèvement, toujours aléatoire.

*
**

Nous sommes capables d'indignation lorsque nous le voulons. Mais quelle preuve ?

Le film *La Symphonie pastorale* ! Il a suscité dans notre Protestantisme, il y a une douzaine d'années, un beau remue-ménage. Dans certains endroits sa projection fut interdite. Pensez donc, il racontait l'histoire d'un pasteur scandaleux ! quand il s'agit d'un curé ! Mais un pasteur marié !

Pourtant, je garde un bon souvenir de ce film, techniquement remarquable, avec l'incomparable Michèle Morgan. Il m'a permis de prêcher sur une parole de l'apôtre saint Paul, qui met toutes les choses au point : « Nous aussi, nous sommes des hommes de la même nature que vous. » Actes 14/15. Le pasteur est un homme comme les autres, qui, pour rester chrétien, digne de sa vocation, a sans cesse besoin de la grâce de Dieu.

Dans ce film, le pasteur est lamentable. Mais la communauté n'est guère plus brillante. On assiste au culte sans joie, on chan-

des cantiques sans conviction, on écoute la Parole de Dieu sans cette tension qui produit les miracles. Le pasteur est monopolisé par les riches. Il évolue dans les salons où l'on fume, boit et danse, tandis qu'une vieille femme pauvre meurt dans sa mesure sans qu'il l'ait jamais visitée. Le pasteur des riches ! Faut-il s'étonner qu'il sombre lorsque le frère esquif de sa petite foi vient heurter le rocher de l'amour-passion... Finalement Eros tue Vénus et Agapé, l'amour conjugal et l'amour-charité. La terre fourmille de tels drames, nos journaux en sont remplis... et on est d'une extrême indulgence !

L'érotisme est une divinité devant laquelle tout doit céder et qui mérite toutes les excuses.

Ceci montre à quel point notre mentalité est viciée. On pense que l'élan physique est une puissance mystérieuse, qui tombe sur l'homme (ou la femme), sans qu'il puisse s'en protéger, un coup de foudre contre lequel il n'y a pas de paratonnerre, une fatalité qu'on ne peut éviter. Dès lors, l'homme n'est plus responsable de ses actes, même s'il est pasteur. Il peut faire souffrir, piétiner ses engagements, il est excusable... « Peuchère, il l'aimait. »

Eh bien non ! non et non !

Il faut cesser d'appeler amour ce qui enferme l'homme ou la femme dans l'égoïsme, dont l'impureté est la forme la plus grossière : l'exploitation. L'amour vrai, c'est juste le contraire : chercher le bonheur de l'autre.

Je répète aux jeunes filles : Ne croyez pas qu'un jeune homme vous aime, s'il n'est pas prêt à vous respecter.

Je dis aux jeunes gens : Ne parlez pas d'amour, si vous n'avez en vue le mariage, qu'aucun divorce ne viendra rompre, aucun adultère souiller.

Je dis aux mariés : Il n'y a qu'un amour, Celui que Dieu renouvelle chaque jour dans l'intimité conjugale, où l'on assume toutes les responsabilités, vis-à-vis du conjoint et à l'égard des enfants. Le reste n'est que ruse de Satan et malédiction !

Il faut réapprendre à épeler le mot amour, toujours synonyme de discipline, pureté, fidélité, foi.

*
**

Ce qui est grave, dans cette *Symphonie pastorale*, c'est que c'est une cacophonie. Tout se passe comme si le pasteur n'avait pas de conscience, comme si Dieu n'existait pas, ne parlait pas ! A aucun moment il n'y a le moindre sursaut, le moindre signe de repentance, de lutte intérieure. Pauvre Gide ! Je crains qu'il n'ait tracé dans ce livre sa misérable expérience. Ecrivain de talent, il aurait pu montrer aux hommes la beauté de la vie qui s'élève parce que accrochée à un idéal, à Jésus-Christ, le Dieu de sa jeunesse³. Quel malheur

pour lui et pour ses lecteurs qu'il ait préféré la route large, mène à la perdition.

Quant à *La Symphonie pastorale*, il se peut qu'il ne doive à sa seule imagination viciée cette pauvre histoire. Il a pu connaître un mauvais pasteur. Saint Paul disait : « Nous sommes hommes de la même nature que vous. » Mais ces mots n'étaient pas excusés à faiblesse, à égarement, car il ajoutait : « Vous avez tant une bonne nouvelle, nous vous exhortons à renoncer à ces choses vaines, pour vous tourner vers le Dieu vivant. » Actes 14/15.

La bonne nouvelle, c'est qu'il y a, pour le chrétien, pas de laïque, et même romancier, en dépit de toutes les tentations, la possibilité d'une symphonie.

La bonne nouvelle, c'est, qu'en Jésus-Christ, notre vie personnelle peut être une harmonie : notre cœur, notre âme, notre corps, notre pensée, chantant la gloire de Dieu.

La bonne nouvelle, c'est que notre foyer peut être un accord de concert : mari, femme, enfants, retrouvant ensemble la joie du premier paradis.

La bonne nouvelle, c'est que l'Eglise peut être une vraie communauté : des frères et des sœurs en la foi, s'aimant, se soutenant, priant les uns pour les autres.

La bonne nouvelle, c'est que même les vieux tricheurs, par la repentance et un cœur nouveau, peuvent mêler leur voix à ce chant divin.

BONNE CHANCE.

C'est en l'an 56. Le grand apôtre saint Paul est sur le chemin de retour de son troisième voyage missionnaire. Il se trouve à Troie, belle ville, à 24 km. de l'ancienne Troie. Six ans plus tôt, il y avait fondé une Eglise. C'est dans ce port qu'il avait entendu l'appel du Macédonien pour évangéliser l'Europe (Actes 16/9).

Paul préside une mission de réveil d'une semaine ! Il y a des réunions chaque soir. Il nous est permis d'assister à la dernière le dimanche. Elle dure toute la nuit (Actes 20/6-12).

Cela prouve les capacités de l'orateur. Mais aussi l'endurance de l'auditoire. Nous n'avons plus une telle réceptivité. Un sermon de vingt minutes nous suffit. L'Evangile n'est plus une nouveauté, la bonne nouvelle. Il est à côté de notre vie, et non notre vie, le Dieu dont nous sommes affamés.

Dans les périodes de réveil, comme celui de la Drôme, les réunions duraient des heures. Dans nos camps d'évangélisation, les jeunes méditent ensemble la Parole et prient sans voir passer le temps. J'ai vu ce même fait parmi les Gitans convertis.

Toutefois, il y a un danger : au lieu de réveiller, on peut endormir les gens. Ce fut le cas pour un jeune auditeur, Eutyche, « qui s'endormit pendant le long discours de Paul ». Que pareille mésaventure soit arrivée au plus puissant des évangélistes consolera bien des pasteurs !

*
**

La salle était agréable, l'éclairage excellent, « il y avait beaucoup de lampes ». Il est très important, lorsqu'on parle de Jésus-Christ, « la lumière du monde », que toutes choses soient sous le signe de la propreté, de la clarté, du bon goût, avec des fleurs !

Pourquoi Eutyche s'assit-il sur une fenêtre ?

Etant bien élevé, a-t-il cédé sa place à une vieille dame ? Etait-il un original qui voulait se faire remarquer ? Dans cette pièce, chauffée sans doute par un poêle et surchauffée par une atmosphère particulière, avait-il besoin d'air frais ?

Je crois plutôt que cet adolescent, comme beaucoup de jeunes, était là, en équilibre, entre l'Eglise et le monde. Il se sentait attiré par le message de l'Evangile ; mais il voulait continuer à voir ce qui se passait dans la rue, les jeunes filles qui défilaient sur le trottoir. Il voulait « tenir pied à tout », comme on dit. Mais cela ne peut durer. Eutyche s'endormit et il tomba dans la rue.

*
**

Les adultes ne sont guère sur la fenêtre. Les uns sont dans le monde, participant à sa folie. Les autres sont dans l'Eglise, terriblement installés, ne prenant aucun risque. Ils sont comme dévirilisés. On voudrait les voir parfois se pencher à la fenêtre dangereusement pour tendre une corde à ceux qui se perdent ; mieux, descendre dans la rue pour venir à leur secours, comme Jésus le demande :

« Je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. » *Jean 17/15.*

« Vous serez mes témoins. » *Actes 1/8.*

Il y a une présence du chrétien au milieu des hommes et de leurs tribulations, qui est indispensable.

*
**

Il tomba du troisième étage !

Quand les païens voient quelqu'un qui tombe, ils se réjouissent de constater que le péché, dont ils sont esclaves, triomphe et écrase les autres comme eux-mêmes. Un ivrogne rencontre avec plaisir un

autre ivrogne, un noceur un autre noceur. Trop heureux de confondre avec son sosie ! A la caserne, on ne tolère pas qu'un garçon veuille rester pur. Tous conspirent pour l'entraîner.

Jeunes, n'attendez pas du monde des gestes de pitié, de secours. Les blessés, on les achève. Il n'y a que le Christ qui relève. Et ce sont ceux qui sont remplis de son amour !

Saint Paul descend dans la rue et ramène ce garçon à la vie. Les miracles de ce genre sont toujours possibles. Je suis au bénéfice de l'un d'eux.

Mais autant vaut-il ne pas tenter Dieu, car, pour un sauvé, d'autres sont perdus définitivement.

Faisons en sorte que les jeunes en équilibre tombent dans l'Eglise. De ce côté on ne se fait pas mal, le Crucifié a ouvert ses bras pour nous recevoir.

Il faut être d'un côté ou de l'autre : dedans et vivant : dehors mort ou mourant. Il faut se décider.

*
**

Je présidais une mission pour jeunes et je posais la question :
— Comprends-tu que c'est une grande responsabilité de porter le nom de chrétien ? Peux-tu l'accepter ?

Plusieurs ne savaient ce qu'être chrétien signifie. Je donnais une définition : Pouvoir affirmer que Jésus-Christ tient la « première place dans ma vie.

Nous n'oserions dire « toute la place », car c'est le long chemin de la sanctification, déjà le Royaume ; mais au moins la première place !

Sur une centaine de jeunes, une dizaine purent dire « oui ». Pour les autres, quelque chose d'autre tenait la première place. Une enquête par écrit permit de savoir quoi : le travail, le cinéma, le sport, la danse, le flirt...

Au bout de trois jours passés ensemble, dans une belle transpiration, une recherche sérieuse, Bible en mains, une prière fervente, les uns pour les autres, presque tous vinrent à la Table Sainte attester que Jésus-Christ avait pris la première place.

Dans mes dernières missions, j'ai vu des centaines de jeunes décider pareillement.

Certes, ce n'est pas sans une hésitation honnête :

— Est-ce que je tiendrai ?

« J'ai peur de dire oui, Seigneur...

Où m'emmèneras-tu ?

J'ai peur de tirer la paille la plus longue,

J'ai peur de signer au bas de la feuille blanche.

J'ai peur du oui qui réclame d'autres oui... 4. »

J'ai eu cette réaction, lorsque, âgé de 20 ans, je fus mis devant ce choix. Le pasteur me dit : « Jésus tiendra à votre place, il l'a promis. »

« Nul ne vous ravira de ma main. » *Jean 10/28.*

Jésus, le oui de Dieu à des hommes qui toujours disent non !
Mystère de sa grâce, de sa miséricorde.

Jésus, le oui à Dieu. Pour nous, il a toujours dit oui :

— Oui, je consens à aller habiter la terre des hommes. Ce fut Noël.

— Oui, je consens à vivre au milieu du péché. Ce fut l'Incarnation.

— Oui, je consens à souffrir pour eux. Ce fut la Croix.

Mettons notre petit oui en communion avec ce grand oui.

Eutyché signifie en grec : Bonne Chance.

Il fut ramené vivant. La joie de vivre après avoir été mort !

LA JOIE.

Ce n'est pas la joie du monde, car le monde sera toujours sans joie, en dépit de tous ses plaisirs, qui sont autant de façons de se distraire, d'oublier le tragique de la destinée humaine.

« Hélas, aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
Comme au sombre océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but, au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau ⁵. »

La joie du chrétien, c'est celle dont parle Jésus :

« Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. » *Jean 15/11.*

Deux joies se rencontrent, la nôtre qui est imparfaite, la sienne qui est parfaite.

Remarquez, jeunes, que Jésus ne veut pas vous ravir votre joie humaine. Le diable vous la ravira toujours, en dépit de toutes ses promesses. Certains chrétiens aussi, car ils font de la religion une morale ennuyeuse, une longue file d'interdictions. Leur figure d'enterrement ne donne guère envie de devenir chrétien, ils sont des figures sèches, ratatinées.

La vie chrétienne est une dilatation, un épanouissement, une explosion. La joie de Dieu rejoint la joie des hommes. C'est ce qu'ont chanté les anges à Noël :

« Une bonne nouvelle qui sera pour tout le peuple le s
d'une grande joie. » Luc 2/10.

Gardez vos petites joies humaines. Ne vous les laissez enl
par personne.

**

Ayant été malade longuement, je suis devenu, il y a dix
aumônier d'une maison de santé dans le Midi. Ce bel établisse
se trouve en bordure du boulevard où, au mois d'octobre, se
la foire aux manèges.

Je traversais cette avenue lorsque j'ai vu des infirmières pa
siennes se divertir, les unes sur les autos tamponnantes, les au
sur les avions. Un peu gênées par la présence du nouvel aumôn
elles se sont demandé avec inquiétude :

« Que dira-t-il demain, au culte matinal ? »

Effectivement, je n'ai pas éludé le problème.

« Jeunes filles, penchées du matin au soir sur des malades,
vieillards, des enfants agonisants, vous avez bien le droit de la
exploser vos vingt ans, dans quelques distractions. Qui oserait v
les ôter ?

« Le Christ est allé aux noces de Cana participer à la li
générale. Votre aumônier aime jouer à la pétanque et vous le ve
parfois sur le boulevard au milieu des hommes, dans une an
tion profane.

« Sachons écarter les plaisirs malsains, tout ce qui abîme n
âme et celle des autres. Mais gardons nos petites joies, elles
des fleurs au long de nos chemins raboteux. Le Christ ne veut
diminuer l'être, il veut l'épanouir. C'est pourquoi il vous prop
Sa joie. »

Mais la joie du chrétien, comme celle de son maître, en qui
prend sa source, est toujours un combat, une lutte, une tension,
vant la belle image du poète hindou Tagore :

Une corde de violon est posée sur une table. Elle ne subit auc
contrainte. Nous pouvons penser qu'elle est libre. Mais cette ch
muette est-elle libre ? Placez-la sur un violon. Elle est liée. Elle
duit, lorsqu'on la touche, des sons sourds. Mais tendez-la de
en plus, en tournant la clef. Qu'elle soit alors frappée par l'arc
Maintenant, elle est libre, elle chante. « Jésus étendit sa vie su
croix et la frappa de son amour. Dieu, le chant ⁶. »

Jeunes ! Acceptez d'être liés à Jésus-Christ pour avoir sa jo
que votre vie chante.

La joie de la conversion ! Avoir dit oui au Seigneur. Le c
n'est plus partagé. On n'est plus en équilibre instable et danger

La joie de la sanctification ! Ce oui initial se renouvelle cha
jour dans un acte de consécration, pour mieux aimer nos frères.

« Je me sanctifie moi-même pour eux », disait Jésus.
(Jean 17/19).

Lui, le pur, voulait l'être davantage pour mieux gagner les âmes. Nous, ses disciples, recevant une vie nouvelle, nous verrons Dieu et nous le ferons voir.

La joie du témoignage ! Inscrite d'abord sur nos visages. Un Hindou disait d'un de ses compatriotes qu'il avait « un visage de Nouveau Testament. Keshab, quoique n'étant pas chrétien de fait, avait regardé Christ jusqu'à ce qu'il eût pris quelque chose de sa joie. Qu'est-ce au juste un visage de Nouveau Testament ? C'est un visage dont les traits sont devenus de la lumière, un visage où l'affliction a appris à sourire à travers les larmes et où, en dépit de tout, demeure une expression victorieuse »⁶.

Chrétiens âgés, vous n'avez pas le droit d'avoir des figures tristes, fermées, patibulaires. C'est faire offense au Seigneur.

*
**

Jeunes de nos Eglises, ne soyez pas des endives, de ces salades pâles et tendres qu'on a fait blanchir dans les caves. Si votre Eglise est un caveau aux portes trop closes, ouvrez-les pour l'aventure du témoignage, qui vous redonnera joues roses, yeux brillants, allure altière, courage invincible.

C'est cette triple joie, venue du Christ, que nos équipes d'évangélisation apportent le long des routes de France depuis vingt ans : Compagnons de l'Espoir, Compagnons de l'Espérance, Gais Vagabonds, Routiers du Christ, Feu de Joye, Balladins, etc. J'ai relaté cette magnifique histoire en d'autres pages⁷.

Au cours d'une tournée, j'allais inviter M. le Curé à notre soirée.

« Ah ! c'est vous qui traînez ces jeunes sur les routes, il doit s'en passer de belles ! »

Comme je lui expliquais qu'il ne se passait rien d'autre qu'une bonne camaraderie, franche et transparente, il me répondit :

« C'est impossible ! Moi, je ne peux laisser filles et garçons ensemble, une heure, sans qu'il y ait des catastrophes. »

Pauvre curé ! Il n'avait pas l'air de savoir que, lorsque le Seigneur est présent et qu'il faut être Son témoin, cette présence et cet engagement suffisent pour garder, dans la joie des cœurs purs, qui voient Dieu et le montrent.

Ces équipes défilent dans les rues, afin d'alerter la population et de la canaliser vers la salle ou la place où se tiendra la réunion. Jeunes filles en tête. Car elles sont jolies. D'une beauté naturelle qui impressionne. Aussi, le soir, des dizaines, des centaines de jeunes gens, viennent... pour les voir. Tant mieux ! Le diable sait si bien utiliser le visage des jeunes filles, pourquoi le Seigneur ne s'en servirait-il pas ? Et il s'en sert merveilleusement. De leurs voix aussi.

Les blousons noirs sont venus chahuter. Soudain ils se ta
Ils sont saisis, comme les autres... On a si peu l'habitude de
une jeunesse chrétienne, respirant la santé et la joie, qui ose
avec un courage paisible, que le Christ est vivant et qu'il va
peine de tout miser sur Lui.

Et parfois, comme toute belle histoire, ça finit par un ma
d'équipiers. On s'aperçoit avec émerveillement que Dieu avait
préparé, comme pour Isaac et Rébecca.

Ainsi, continue la chaîne du témoignage, la chaîne du sa
travers nous, nos foyers, nos enfants.

Voulons-nous en être un maillon ?

Dieu a besoin de nous ! L'Eglise a besoin de forts.

LES FORTS.

« Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts
Et que la parole de Dieu demeure en vous,
Et que vous avez vaincu le malin. » *1 Jean 2/14*

L'apôtre écrit à l'une des Eglises d'Asie Mineure, fondée
Paul ou par lui-même.

Le Christianisme naissant a fait du chemin dans les cœurs.
le vieux monde païen, lui, résiste farouchement.

Etre chrétien, c'est accepter d'être d'une petite minorité mépr

Etre chrétien, c'est accepter de se singulariser en ne partici
pas aux fêtes d'une Vénus obscène ou d'un Jupiter lubrique.

Etre chrétien, c'est accepter de souffrir et parfois de mourir
le Seigneur Jésus.

Le vieil apôtre centenaire peut se réjouir. Il y a dans l'Eglise
chrétiens, des forts.

En ce temps-là, les forts, d'après le jugement populaire, é
les athlètes qui remportaient des succès sur les stades, en partici
au cours des fameux Jeux olympiques.

Le Christianisme fait surgir une nouvelle catégorie de champ
Les purs, qui remportent des victoires morales et sont cap
d'aimer le prochain, qui chassent Satan de leur cœur et le
chassent dans le monde, partout où il fait œuvre de corruption
de mort.

Cette force, ils la doivent à la Parole de Dieu. Non pas
parole écrite, car le Nouveau Testament n'existait pas encore.
la Parole vivante et créatrice qu'est le Saint-Esprit, l'Esprit
Christ ressuscité, ce Jésus que l'apôtre Jean a vu de ses yeux, tou
de ses mains, et qui maintenant vit dans le cœur de ces jeune
accomplit des miracles de transformation, de pureté, de cou
de dévouement, d'amour.

Quels sont les pasteurs qui peuvent ainsi se réjouir ? Je pense au grand missionnaire François Coillard, qui, à l'âge de 23 ans, en 1857, quittait notre pays pour aller se plonger au cœur de l'Afrique, pour faire connaître le Seigneur à des peuplades sauvages, qui n'en avaient jamais entendu parler.

Il mourait en 1904, après quarante-sept ans d'un ministère inlassable et héroïque. Dans ses derniers jours, il avait la tristesse d'écrire, au sujet de ses Zambésiens :

« Impossible de dormir. Je suis en agonie. Mes jeunes gens, mes élèves ! Pas un ne met le pied ici. Voilà donc ce que j'ai récolté de toutes ces années où j'ai donné toutes mes forces, la meilleure partie de mon temps et de moi-même à cette école qui m'était si chère... J'ai donc travaillé en vain ? Voir chaque jour de mes yeux ces jeunes gens devenus plus païens que les païens, devenus nos ennemis, eux qui étaient nos enfants. Non, c'est trop douloureux, même pour en parler. »

Quand on obéit au Seigneur de l'Eglise et du monde, on ne travaille jamais en vain ! La Mission fondée par Coillard est l'une des plus belles et des plus florissantes. Il a semé avec larmes. Ses successeurs ont moissonné avec chants d'allégresse.

Mais l'on comprend la tristesse du vieux pionnier qui, sur le moment, n'a recueilli qu'ingratitude.

C'est la tristesse de beaucoup de pasteurs, qui pourraient dire avec découragement : « Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes faibles, et que la parole de Dieu ne demeure pas en vous, et que vous n'avez pas vaincu le malin. »

*
**

Mais quand le Réveil passe, tout peut changer. En une soirée, des victoires magnifiques peuvent être remportées. A telle réunion, j'avais cru discerner un raidissement dans l'auditoire. Il me semblait que j'avais perdu la partie. Je bâclais mon appel :

« Il y a une urne à la sortie. Si un jeune veut choisir Christ, qu'il signe la carte et la dépose. »

O miracle ! Il y avait 50 noms... Un autre soir 37. Les jeunes sont disponibles, même pour un engagement à vie, à Son service. A telle réunion dans un village, 14 jeunes se sont levés, ailleurs trois de la même famille. Encore faut-il les appeler et leur dire où cela les conduit, honnêtement.

*
**

Proposons-leur une belle aventure. Ils sont prêts à courir des risques. Or, la plus belle de toutes est une vie chrétienne engagée, pour le salut du monde.

Connaissez-vous le chant : *La ronde de Satan* ? Il nous a servi dans nos tournées d'évangélisation. Un soir, je donnais réunion sur la grand-place d'une petite ville du Massif-Central y avait plus de mille personnes. Après la séance, M. le Maire venu me remercier : « C'est la première fois que j'entends un teur. Je suis communiste et je ne connaissais pas l'Evangile tel les protestants le prêchent. Mais, puisque c'est ça, il faut que population continue à l'entendre. Je vous offre une salle pour culte régulier. » Grâce à ce maire, à de la persévérance, à des séluytes, un temple vient d'être inauguré, quinze ans plus tard, cette localité. A cette occasion, une femme a voulu donner témoignage. Elle a raconté qu'elle avait été saisie par l'Evan ce soir-là, sur la place publique, à travers le chant des jeunes, le sage du pasteur. Celui-ci avait visité son pauvre foyer où régnait la misère, le chômage, le désespoir. Il avait prié pour que son trouvât du travail. Le lendemain on lui offrit une place stable y est depuis ! Il a un joli logement. Les trois enfants sont élevés dignement. Toute la famille est devenue protestante. Elle est cheville ouvrière de cette nouvelle communauté.

Le lendemain de ce même soir mémorable, je faisais une visite de courtoisie à M. l'Archiprêtre. Il me dit : « Hier, les sœurs et nous avons assisté à votre réunion..., le couvent se trouve au fond de la place. Monsieur le Pasteur, c'était magnifique ! Il y a un chant que je voudrais faire chanter à l'église. » Je le lui donnais. Il s'en servit le dimanche suivant :

« Le mal est là et Satan gronde,
Dites amis, avez-vous peur ?
Nous n'avons qu'une peur au monde,
C'est d'offenser notre Seigneur... »

*
**

SEPTIÈME BÉATITUDE

« HEUREUX CEUX QUI PROCURENT LA PAIX,
CAR ILS SERONT APPELES FILS DE DIEU. »

Matthieu 5/9.

L'OLIVIER.

« La colombe revint sur le soir, et voici une feuille d'olivier
arrachée était dans son bec. » *Genèse 8/11.*

Depuis des mois, Noé vogue sur une étendue sans âme. Le formidable cataclysme a tout englouti. Le déluge a noyé sous ses eaux les hommes et leur folle civilisation. Un an de souffrance, de solitude, d'attente.

Mais voici le retour de la colombe, ô Picasso, avec, au bec, le rameau aux feuilles persistantes et même résistantes.

Ainsi l'olivier est l'arbre cité par son nom, en premier, dans la Bible. Il deviendra à jamais le symbole de la paix.

Lorsque Annibal fut vaincu par Scipion, les Carthaginois vinrent implorer la clémence du Romain sur un navire dont le pont était couvert d'oliviers. Les vainqueurs des Olympiades recevaient une couronne faite d'une branche de l'arbre sacré, coupée par un adolescent avec une lame d'or.

Pour moi, l'olivier, c'est toute ma jeunesse. Les escargots, que j'allais ramasser dans les creux de son tronc tourmenté, cachés dans les trous d'ombre ; les cigales imprudentes, qui, au lieu de se poser au haut d'un pin pour chanter leur crésillante ritournelle, en sautillant du ventre, se posaient sur l'arbre, court de pied, en sorte que je les attrapais sans difficulté.

L'olivier, c'est le Midi, qui joue la symphonie du vert tendre, même en hiver. Aussi, quelle tristesse lorsque, en février 1956, la rage d'un froid jamais connu anéantit l'arbre aux feuilles d'argent

qui, sous le mistral, offrait le moutonnement d'une mer d'émeraude pailletée de lumière.

On s'aperçut alors que c'était l'arbre méditerranéen par excellence, indispensable au décor. Nos aïeux l'avaient planté..., il si longtemps que personne ne savait son âge. On le disait plus de centenaire. On s'était tellement habitué à ce vieux compagnon qu'on ne faisait plus attention à lui. Pourtant les anciens l'appelaient « le premier des arbres ». Réminiscence de l'histoire de Noé ou encore de la triade des Juges (9/8). Avant le figuier et la vigne. Cela indique sa valeur inestimable en Palestine. Poussant sur des terrains secs et pierreux, il fournissait par son fruit : nourriture, matières grasses, remède, éclairage, parfum, et un bois dur pour le chauffage et la sculpture.

Pourquoi l'avons-nous méprisé ? Mais il est tenace. La tempête n'a pu avoir raison de sa robustesse. Ses fortes racines ont résisté à la tempête. Il repart du pied, donne de nouvelles tiges. Dans quelques années, nos garrigues auront retrouvé leur parure. Sur les collines, nous reverrons des olives de chez nous. L'Etat a bien voulu consentir une prime pour cette culture « peu rentable ». Pour les pays qui ont trop à manger ! Mais certains paysans l'aiment, ne veulent pas abandonner cet ami de leur enfance, les chrétiens surtout, qui savent qu'il est prédicateur du Dieu vivant.

« D'un arbre séculaire,
Du vieux tronc d'Isaï,
Pendant l'hiver austère,
Un frais rameau jaillit.

.....
Il vient sans apparence,
Des pauvres, il est roi,
Il connaît leur souffrance,
Les guérit par la foi...¹. »

Le Christ, surgi de la postérité d'Isaï (père du roi David) est devenu un homme, il est le Fils de Dieu.

Roi, prophète et sacrificateur, disent nos catéchismes. Or, l'huile était utilisée en Israël : les Rois, les prophètes, les sacrificateurs recevaient l'onction. Quel symbole !

L'Eglise Romaine en a maintenu l'utilisation pour le baptême, la confirmation, l'ordination des prêtres, le sacrement des rois, le trême-onction.

L'huile ne joue aucun rôle dans notre piété protestante. C'est un dommage ! Cet oubli nous rend peu aptes à saisir les réalités spirituelles dont elle est le signe.

*
**

Elle imprègne ! Son caractère pénétrant, envahissant, la trace indélébile qu'elle laisse sur ce qu'elle touche, signifient la consécration définitive. Ainsi Jacob marque avec de l'huile la pierre qui lui a servi d'oreiller à Béthel, lors de la grande visitation (Genèse 28/18).

Il faut que nous aussi soyons marqués à jamais, lorsque le Seigneur nous visite, car aujourd'hui encore il vient, il parle, il appelle. Il veut des décisions irrévocables.

Jésus a porté le nom hébreu de Messie, le nom grec de Christ, ce qui veut dire « L'oint du Seigneur ».

Esaïe avait annoncé le sens de cette vocation :

« L'Eternel m'a oint pour porter de bonnes nouvelles aux
[malheureux,
Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé,
Pour proclamer aux captifs la liberté,
Et aux prisonniers la délivrance...
Pour consoler tous les affligés,
Pour leur donner un diadème au lieu de cendres,
Une huile de joie au lieu du deuil. » *Esaïe 61/1-3.*

Commençant son ministère à la synagogue de Nazareth, Jésus s'est approprié cette prophétie et a pu dire à ses compatriotes :

« Aujourd'hui cette parole de l'Ecriture que vous venez d'entendre est accomplie. » *Luc 4/16-21.*

LE PRESSEUR A HUILE.

Mais pour devenir huile de joie, nourrissante, adoucissante, guérissante, Jésus a dû subir Gethsémané, ce qui veut dire « pressoir à huile ». Lui, le fruit généreux de l'Amour de Dieu, a été écrasé sous la meule de notre péché.

C'est l'agonie du Jardin des oliviers, au soir du Jeudi-Saint :

« Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi. »
Matthieu 26/39.

Et il suait des gouttes de sang.

Près de Jérusalem, des oliviers, deux fois millénaires, précieusement conservés, sont les témoins encore debout de cette nuit atroce.

Si le Christ a dû passer par là pour devenir huile de joie, Lui, l'olive douce, combien plus nous, olives amères, devons passer au pressoir de la conversion, de la sanctification, pour devenir des chrétiens utilisables pour le Royaume qui vient, des jardiniers du paradis encore en friche.

C'est une plaisanterie classique dans le Midi, lorsqu'un étranger voit pour la première fois un olivier chargé de fruits, de l'inviter

à en goûter. Il mord à belles dents. Aussitôt, il prend un air révolté et crache. Tellement l'olive est amère, exécrable (verte ou mûre). Il faut un traitement pour que cette amertume sorte.

Ainsi en va-t-il de l'homme inconverti. Quelle méthode l'homme emploiera-t-il pour lui enlever sa méchanceté, pour lui ôter son cœur de pierre, pour en faire un artisan de paix ?

*
**

Devra-t-il le châtier ? Le prophète Elie est pour cette méthode de force. Dans la quatrième Béatitude, nous l'avons vu se dresser en face d'Achab, l'assassin de Naboth. Le conflit entre les deux hommes avait éclaté le jour où le roi, sous l'influence de sa femme Jézabel, avait installé en Israël les divinités étrangères, Baal, Astarté, entraînant le peuple dans les égarements idolâtres et immoraux (1 Rois 16/30-34).

Elie surgit alors comme un pantin de sa boîte. Cet inconnu, qui se présente sans doute dans le silence, se présente au palais au nom du Roi du Ciel, ce que Jeanne d'Arc fit vingt siècles plus tard, avec la même audace.

« L'Eternel est vivant, le Dieu d'Israël dont je suis le serviteur ! Il n'y aura ces années-ci, ni rosée, ni pluie, si je ne fais à ma parole. » 1 Rois 17/1.

Un fou ! dut penser le roi abasourdi... au point de le laisser repartir sans lui faire du mal.

Nous le penserions aussi ! Ces propos nous paraîtraient saugrenus, prétentieux et inexacts si l'apôtre Jacques ne confirmait la chose.

Elie commande aux éléments ! Il devient le maître de l'Événement ! Comment cela peut-il se faire ?

Je l'ignore. L'Ancien Testament foisonne de faits aussi extraordinaires. Mais ce récit n'est pas là pour alimenter notre curiosité. Il vient nous avertir que si la bonté de Dieu cessait un instant envers les injustes que nous sommes tous, la terre deviendrait vite désert où nous mourrions de faim, de soif, de froid. C'est ce que Roger Breuil appelle « le silence de Dieu »².

Que se passerait-il si Dieu arrêtait soudain le rythme des saisons, la pluie et le soleil. S'il faisait le blocus de la terre ?

Avons-nous songé quelquefois à ces choses toutes simples ? Même si nous sommes abusés par notre fol orgueil, qui nous porte à croire que tout est l'œuvre de nos mains et de notre intelligence, ou désabusés en voyant le gaspillage honteux que nous faisons de tant de richesses, il faut reconnaître avec le sage que :

« Si l'homme mange et boit et jouit du bien-être au milieu de tout son travail, c'est là un don de Dieu. »

Ecclésiaste 3/13.

Il y a temps pour tout, même pour compter les bienfaits de Dieu, dans un moment d'honnêteté. Car nous sommes capables de L'accuser quand une catastrophe s'abat sur nous ou sur nos biens !

*
**

Je ne prétends pas résoudre l'énigme d'Elie. Jésus parle de la grande famine qui eut lieu sur toute la terre en ce temps. « Le ciel fut fermé trois ans et demi. » Luc 4/25. Jésus ne dit pas qui le ferma. L'apôtre est plus loquace (Jacques 5/16-17). Un pasteur du siècle dernier trouve ce châtement bien mérité et estime que seules de telles mesures de punition directe peuvent amener les hommes à la repentance. Il écrit : « Un chirurgien coupe une jambe, quelquefois les deux, à un malheureux atteint de la gangrène, afin qu'il ne meure pas... Je me rappelle un ami qui fut saisi chez moi d'un horrible spasme au cœur. Il nous dit d'une voix entrecoupée : " Je meurs si vous ne m'appliquez pas un fer rouge sur la poitrine. " Nous mîmes la pelle au feu et ce fut avec empressement, je dirais presque avec soulagement, que nous l'appliquâmes sur sa chair et que nous vîmes fumer celle-ci sous l'action de la pelle rougie à blanc, comme fait chez un maréchal la corne d'un cheval, auquel on applique ses fers. Nous étions consolés, nous avions sauvé la vie de notre ami ! Eh bien, je me figure que tel était Elie lorsqu'il priaait son Dieu qu'il ne plût point ³. »

*
**

Ce pasteur suisse avait toutes les qualités pour faire passer sur son auditoire le frisson de la peur ! J'ignore si, aujourd'hui, l'un de mes collègues emploierait de tels arguments. Quant à moi, je pense surtout à la souffrance de Dieu, telle que nous la connaissons sur la face de Christ.

Dieu souffre de voir que les hommes refusent de reconnaître sa bonté, sa providence.

Dieu souffre de voir que ses bienfaits sont pervertis au point que les hommes se chargent d'apporter le malheur par leur intelligence dévoyée, utilisée de façon diabolique.

Dieu souffre de toutes nos accusations car, suivant l'extraordinaire révélation faite à Elie, Il n'est ni dans l'ouragan, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu..., toutes choses qui détruisent ! Il est dans le murmure doux et léger (1 Rois 19/9-13). C'est Lui qui se dresse dans la tempête pour l'apaiser (Matthieu 8/26).

Lui qui, en Gethsémané, au lieu d'écraser l'homme rebelle, laisse écraser dans le pressoir d'agonie ; Lui qui, à Golgotha, s'assoit à notre place le silence de Dieu.

LE SILENCE DE DIEU.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné. »

Matthieu 27/46

Le soleil lui-même s'obscurcit et la terre sombre dans les ténébreuses. Dieu se tait.

Cette parole de la neuvième heure nous trouble, car elle nous étonne sur les lèvres de Jésus.

Ce n'est pas la prière de l'incrédule blasphémateur, ni celle du petit croyant à l'eau de rose, qui se rappelle que Dieu existe que vient la panne sèche, celle qu'on ne peut réparer soi-même.

C'est la prière du croyant qui a connu une longue intimité avec Dieu et qui peut dire : « Mon Dieu ! ».

C'est bien ce rapport qui existait entre Jésus et Dieu ! A l'âge de 12 ans, au temple, lorsqu'il s'occupe déjà des affaires de son Père, à l'âge de 30 ans au désert lorsqu'il repousse les sollicitations de Satan, et tout au long de son ministère de prédication, de guérisons, de miracles.

Lorsque la croix profile à l'horizon sa silhouette sinistre, Jésus peut dire à ses disciples :

« L'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez persécutés, chacun de son côté, et où vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. »

Jean 16/32

Pourtant, un moment, à la croix, Il n'est pas là. Du moins, Jésus n'a pas le sentiment de sa présence. Il touche en cet instant le fond de l'enfer, car l'enfer, c'est la séparation d'avec Dieu. « Cette pression de chute verticale dans le vide, cet anéantissement sans espoir, cet écroulement sans rien à quoi se raccrocher, cette affreuse sans la promesse d'une aurore ¹. »

Etre abandonné d'un étranger est pensable, mais de son Père. Cela est un vrai problème. C'est la solitude de l'homme sans Dieu. Et il n'est pas étonnant que Jésus ait voulu la connaître pour mieux nous aider. C'est la solitude du chrétien à certaines heures.

J'ai vu des croyants vaciller dans l'épreuve et dire qu'ils ne sentaient plus la présence de Dieu.

« L'homme est un apprenti,
La douleur est son maître,
Et nul ne se connaît,
Avant d'avoir souffert. »

Mais, pour Jésus, il y a plus ! C'est la solitude de l'agneau de Dieu qui a pris sur lui le péché du monde. Il s'est chargé de nos iniquités comme le bouc émissaire dont parle l'Ancien Testament, qui, une fois l'an, chargé de toutes les transgressions des enfants d'Israël, était chassé au désert (Lévitique 16/22).

« L'Eternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous. »

Esaïe 53/6.

« Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait devenir péché pour nous. » (2 Corinthiens 5/21).

« Il est devenu malédiction pour nous. » (Galates 3/13).

La Croix a capté la malédiction comme la pointe du paratonnerre, en captant l'électricité atmosphérique, l'empêche de frapper et de détruire.

« Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ? »,

disait un psaume du XVII^e siècle.

Péguy essaie de comprendre ce retournement de situation. « J'ai les bras liés pour l'Eternité, dit Dieu. Cette aventure par laquelle mon Fils m'a lié les bras. Pour éternellement liant les bras de ma justice. Pour éternellement déliant les bras de ma miséricorde. Et, contre ma justice, inventant une justice même. Une justice d'amour. Une justice d'espérance ». »

Les théologiens modernes préfèrent parler de bras droit de Dieu qui serait miséricorde, de bras gauche qui serait justice. Qu'il nous suffise de savoir que le péché nous sépare de Dieu. Non que Dieu se retire. C'est nous qui nous écartons de lui. Le silence s'établit, c'est la mort.

Sur la Croix Jésus a perdu le sentiment de la présence de Son Père. Pourtant Dieu était là, si nous en croyons saint Paul :

« Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même. » 2 Corinthiens 5/19.

*
**

Jésus a pu dire avant d'expirer :

« Tout est accompli. » Jean 19/30.

Oui, tout est fait pour notre salut. Dieu ne se taira plus. Jésus a subi tout le silence de Dieu, pour que nous n'ayons plus à le subir. Désormais le Ciel est ouvert.

On parle beaucoup en ce moment de « ciel ouvert », qui permettrait aux avions de surveiller tous les pays pour éviter une attaque-surprise. Car nous vivons sous le signe de la guerre, de la

méfiance, de la haine, du ciel fermé, celui qui est sur nos têtes, nuages radio-actifs, celui qui est dans nos cœurs, rideaux tissés la méchanceté.

Mais le ciel de Dieu est ouvert. Par l'Incarnation Jésus, d'en-haut, l'a ouvert ; par l'Ascension Jésus, venu d'en-bas, rouvert. La Croix est l'échelle mystique qui unit l'univers du ciel et celui des hommes. Le Royaume et son annexe. Car la Croix n'est pas seulement plantée dans la terre, le ciel est accroché à la croix, dans une union indissoluble.

Dieu ne fait plus silence. Jésus-Christ est sa parole vivante, adressée à chacun de nous, de façon incisive, décisive :

« Je suis avec vous tous les jours. » Matthieu 28/20.

Il est là, même si nous ne sentons pas sa présence. Le grand prédicateur écossais Robertson raconte qu'il vit un jour un cerf-volant bien haut dans les airs. Il eut la curiosité de savoir qui tenait la corde. Il marcha à travers la campagne et tomba sur un enfant. S'aperçut qu'il était aveugle. Surpris, Robertson lui demanda : « Comment peux-tu trouver du plaisir à jouer au cerf-volant si que tu ne le vois pas ? »

L'enfant répondit : « Je ne le vois pas, mais il me tire ! »

Etre tirés hors de notre aveuglement, de notre indifférence, de nos récriminations, pour nous élever, devenir disciples du Seigneur.

Ayant reçu la paix de Dieu par le pardon du Calvaire, pour l'apporter aux autres.

L'HOMME DE DIEU.

« Heureux ceux qui procurent la paix. »

Il faut remarquer que cette paix n'est pas la coexistence pacifique avec le mal, qui est en nous et autour de nous.

Soldats de Dieu, armés de l'épée de l'Esprit, pourchassons les ennemis et ses suppôts.

Voyez Elie ! Il a le courage d'aller trouver le roi Achab et lui annoncer les châtements de Dieu (1 Rois 17/1).

Ah ! si l'Eglise était aujourd'hui cette voix !

Les grands cesseraient de disposer de la vie et de l'âme des hommes, à leur fantaisie. Ils nous appellent des « disponibles » ; ils nous utilisent pour la guerre et toutes sortes de besognes infinies, alors que notre vocation chrétienne est d'être disponibles pour Jésus et le service de la vie.

Cesser de collaborer avec les œuvres de néant serait aujourd'hui un silence des chrétiens aussi efficace que le blocus d'Elie, pendant plus de trois ans.

Mais, comme pour lui, cela entraînerait pour nous des vicissitudes.

Devant la colère du roi, il doit se cacher ! Lui, dont on a dit : « Elie est un héros dominateur et fantastique. Pareil au cyclone du désert qui allume les mirages et culbute les montagnes de sable »⁶, nous le voyons errer comme une âme en peine, découragé et affamé.

Il est des moments où l'Eglise fidèle se terre, se cache dans les catacombes comme les premiers chrétiens, fuit au désert comme les huguenots, ou souffre dans les camps comme l'Eglise confessante en Allemagne du temps d'Hitler. Mais le Seigneur ne l'abandonne pas.

Dieu a ordonné aux corbeaux de nourrir le prophète ! Les uns penseront qu'Elie allait arracher un lambeau de chair aux corneilles pillardes qui ramenaient un peu de pitance à leurs petits au nid ; d'autres verront l'oiseau carnassier partager fraternellement dans une intimité à la saint François d'Assise. Peu importe, le fait est là.

« C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez. » *Matthieu 6/25-27.*

Le prophète survit grâce au Seigneur, le Maître de toutes choses, y compris des oiseaux... moins rapaces que les hommes ! Pourquoi les grands oiseaux modernes, les avions, ne cesseraient-ils pas d'être des bombardiers, semeurs de terreur, pour devenir de pacifiques paquebots de l'espace, portant dans leurs flancs la nourriture et les médicaments dont les peuples affamés ont besoin ?



Elie subsiste grâce à l'entraide des corbeaux, à l'eau du torrent mystérieux, et finalement à l'hospitalité d'une veuve, pauvre et païenne (1 Rois 17/2-24). Pendant des mois, il va vivre aux crochets de cette femme !

L'attitude d'Elie paraît scandaleuse, lorsqu'il lui réclame son dernier croûton ; le pain de la dernière chance pour cette veuve et son enfant. Comme dans les camps de concentration, lorsque les internés entendaient au loin le canon de l'armée libératrice. Tenir encore un jour ! Dans une pareille situation, gagner quelques heures, c'est gagner la vie.

La femme va tout donner ! Jésus ne manque pas de fustiger ses compatriotes par cet exemple (Luc 4/24-26).

Les païens devancent parfois les chrétiens pour la générosité ! Ces dernières années, j'ai beaucoup fréquenté les Gitans, pour faire connaître Jésus-Christ à ces frères que nous avons trop longtemps méprisés. Souvent, j'ai été ému aux larmes par leurs gestes spontanés. Dans telle importante rencontre, ils n'hésitaient pas à inviter

aux repas les « gadgés » que nous sommes, les riches, alors que pitance était rare et la marmaille nombreuse. Ils partageaient volontiers leur nécessaire, tout ce qu'ils avaient pour vivre ce jour-là.

Une autre fois, le canal de Suez étant bloqué, l'essence était rare. Je fis un culte à un groupe de Tziganes. A la fin, les femmes m'offrirent des paniers en osier, tandis que les hommes allaient chercher dans leurs vieilles autos poussives les quelques litres de carburant qui s'y trouvaient, afin que je puisse continuer mon ministère. Mes paroissiens, bien achalandés, avec tracteurs et belles voitures n'avaient pas eu une telle idée, elle ne les avait pas effleurés ! Nous avons perdu le sens de ces petites délicatesses envers le serviteur de Dieu. C'est que peut-être nous ne jugeons plus sa présence indispensable, pensable, vitale. Certaines discussions synodales, certaines pratiques paroissiales, font sentir douloureusement ces choses à beaucoup de pasteurs, humiliés de savoir que leur maigre traitement est arraché presque de force, à l'avarice des uns, à l'indifférence des autres, comme un lambeau de chair au bec des corbeaux.

Où est l'élan joyeux et généreux pour que l'Eglise vive ?

Elie, lui, ne fait pas de complexe : « Sers-moi d'abord. » « Si le prophète mourait, plus rien ne demeurerait. Si l'Eglise disparaissait, tout serait emporté avec elle... Le monde a tué l'Eglise, depuis un siècle. Il a été chiche pour elle. Aujourd'hui, il perd tout. En abandonnant la foi au Dieu du ciel, il a retrouvé celle aux dieux de la terre. Ceux-ci la pillent impitoyablement ? »

Dans un petit village du Midi, on avait la kermesse paroissiale au mois de juillet. Il fallait boucler la cible ! Quelques dames courageuses — toujours les mêmes — avaient tout préparé. Soudain, monte à l'horizon le fameux nuage blanc tristement connu, qui surgit toujours au même endroit. C'est un orage de grêle. En quelques minutes, les belles grappes jonchent le sol, les sarments sont hachés. La récolte est perdue, celle de l'année suivante compromise. Le pasteur se demande si les gens vont venir manger les gâteaux, assurer l'avenir matériel de l'Eglise, alors que le leur vient d'être bousculé, que les villages voisins ont été épargnés, que Dieu paraît injuste... Ils viennent ! Et le résultat financier est meilleur que les années précédentes !

Cher petit village, ce jour-là, j'ai compris que tu tenais encore à ton temple, dont la cloche rythme ta vie depuis des siècles, baptêmes, mariages, ensevelissements, cultes ; que tu désirais encore que le pasteur ouvre dimanche après dimanche la Parole de Dieu et distribue le pain de vie.

**

Remarquons, qu'à l'usage, la veuve de Sarepta ne fit pas un marché de dupe. Avec Dieu, on reçoit toujours au centuple. Jésus

l'a promis à ceux qui quitteraient tout pour le suivre (Matthieu 19/29).

Mais la veuve n'a fait aucun calcul. Elan d'un cœur généreux, acte de foi ? Elle ouvre sa maison à l'inconnu, sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Elle installe l'Eglise chez elle.

« Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Matthieu 18/20, Philémon 1/2.

Du même coup, elle y installe le miracle. Le Dieu d'Elie se révèle comme celui qui donne le pain quotidien. La farine du pot et l'huile de la jarre ne manquèrent jamais.

Demandez-moi comment ce miracle se renouvella jour après jour, comment les Israélites furent nourris pendant quarante ans de la manne au désert, comment Jésus multiplia sept pains pour rassasier 5.000 hommes et leurs familles ? Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. Car l'important n'est pas le comment mais le pourquoi !

Parce que Dieu veut que nous vivions pour être le sel de la terre et la lumière du monde, ce qui empêche la pourriture totale et les ténèbres de la mort.

Il veut que la femme païenne se convertisse et le glorifie dans cette région. Il veut que l'enfant de cette femme ressuscite !

Elie a fait reculer Achab, il a fait reculer les nuages. Dans un combat pathétique, il va faire reculer la mort, ramener l'enfant à la vie, le rendre à sa mère qui s'écrie :

« Je reconnais maintenant que tu es un homme de Dieu et que la parole de l'Eternel dans ta bouche est vérité. »

1 Rois 17/24.

*
**

Notre Eglise a une très belle cérémonie pour la consécration de ses pasteurs. C'est le moment où elle reconnaît valable le ministère d'un nouveau serviteur. Mais celui-ci est déjà consacré par Dieu, par un appel auquel il a répondu. Certains même le sont « dès le sein maternel » par l'intercession des parents (1 Samuel 1/28).

Pourtant, il y a une autre consécration émouvante. Celle du peuple, lorsqu'une voix, serait-ce celle d'une femme païenne, reconnaît notre vocation.

Je pense à un pasteur qui présidait une séance un peu houleuse de son conseil presbytéral. Soudain une paroissienne nerveuse lui dit : « Ce qui vous sauve, c'est votre baratin. »

C'était vrai en partie, ce pasteur ayant de la facilité de parole, comme beaucoup de méridionaux, laïques compris !

Quelque temps après, par des chemins de repentance, le Révint sur cette paroisse. La conseillère comprit que, au-delà l'homme à la parole facile, il y avait l'homme de Dieu qui désire la gloire de son Maître. Dès lors, elle lui apporta toute son aide dans une collaboration pacifique et confiante.

Certains pasteurs attendent très longtemps cette consécration parfois toute leur vie. Quel drame ! Mais quelle joie quand, après une conversion, une guérison qui coïncide avec sa prière fervente, un divorce évité, une réconciliation de frères ennemis, une prédication percutante, on lui dit qu'il a été un instrument dont Dieu a bien voulu se servir.

Dans la boîte à questions, j'ai trouvé ce simple mot : « A travers vos paroles, c'est le Christ qui avance », signé : « Un catholique ». Il n'en faut pas plus pour reprendre courage, pour désirer humblement faire un peu mieux une tâche difficile, ingrate. Nous, les ministres de la Parole, de la Parole vivante, sans cesse menacés d'être faire une parole morte, du vent, du « baratin ». Un prêtre écrit :

« J'ai pris la parole Seigneur et je suis inquiet,
J'ai peur de parler car c'est grave ;
C'est grave de déranger les autres,
De les faire sortir de chez eux,
De les immobiliser sur le pas de leur porte.
C'est grave de les retenir de longues minutes
Mains tendues, cœur tendu, quêteant une lumière,
Ou bien une part de courage pour vivre et pour agir.
Si j'allais, Seigneur, les renvoyer les mains vides !⁸. »

*
**

Ce n'est pas facile d'être l'homme de Dieu. Il faut être attaché à l'Homme-Dieu, à Jésus-Christ.

« Lui, parce qu'il demeure éternellement, possède le sacerdoce qui n'est pas transmissible. » *Hébreux 7/24*.

On peut même dire que Lui seul a été l'homme de Dieu et qu'aucune personne n'a droit à ce titre. Dans l'Eglise, il ne peut y avoir de clergé, ni prêtre, ni succession apostolique, mais seulement des témoins. Parfois les païens ont beaucoup à nous apprendre, comme la veuve de Sarepta et son huile d'hospitalité, ou le bon Samaritain et son huile de guérison.

LE BON SAMARITAIN.

Jésus a refusé d'épouser les discordes de son peuple. L'une était séculaire... à l'égard des Samaritains.

Israël portait cette écharde dans sa chair. La Samarie, enclave peuplée d'étrangers, coupait son territoire national en deux, la Galilée au Nord, la Judée au Sud. L'hostilité était si grande que les Juifs s'obligeaient à un long détour pour aller de l'une de ces provinces à l'autre. On ne voulait pas traverser le territoire ennemi, comme aujourd'hui les bateaux israéliens ne peuvent passer par Suez ! Répétition de la méchanceté et de la bêtise du nationalisme.

La Samarie ! C'était le rappel d'une page cuisante de l'histoire d'Israël. Les Samaritains étaient les descendants de colons babyloniens implantés sept siècles plus tôt, lors de la grande déportation du peuple juif. Revenu de l'exil, celui-ci n'avait pu pardonner aux occupants involontaires.

Sur le plan religieux, les Samaritains avaient fini par accepter la loi mosaïque, le Pentateuque était leur Bible. Eux aussi attendaient le Messie.

Mais ils avaient construit un temple à Garizim, qui faisait quelque peu concurrence à celui de Jérusalem.

Ainsi, on peut dire qu'existait un double conflit : de race et de religion.

On ne se fréquentait pas. Bien plus, on se méprisait solidement.

*
**

« Heureux ceux qui procurent la paix. »

A deux reprises, nous voyons Jésus traverser la Samarie.

« Il le fallait », nous dit l'Évangile (*Jean 4/4*).

C'était le plus court chemin ! Jésus aime aller droit au but. Il veut renverser les barrières que les hommes et les nations dressent stupidement entre eux.

La première fois, près du puits de Sychar, par le truchement d'une femme de mauvaise vie (qu'il transforme), il apporte la bonne nouvelle du salut à tout un village samaritain, montrant par là l'universalité de son message (*Jean 4/1-42*).

La deuxième fois, lors de son dernier voyage à Jérusalem, alors qu'il marche vers la Croix, il s'arrête dans une bourgade pour y passer la nuit. On refuse de le recevoir. Ses disciples, outrés, veulent qu'il fasse tomber le feu du ciel pour punir ces étrangers discourtois. Jésus de répondre : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. » *Luc 9/51-56*.

Ainsi, tout le peuple d'Israël était intoxiqué, aveuglé par la haine. Il ne pouvait y avoir que de bons Juifs et de mauvais Samaritains, suivant une classification facile, que nous aimons, pour justifier nos sentiments vils, nos rancunes tenaces.

Un jour que Jésus reproche à ses compatriotes leur orgueil raciste, ceux-ci lui disent : « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as un démon. » (Jean 8/48).

**

Alors, Jésus raconte la parabole du bon Samaritain (Luc 10/237).

Pour un Juif, ne pas mépriser un Samaritain, c'est grave, une sorte de rupture de solidarité.

Donner en exemple un Samaritain, c'est une provocation.

Ce jour-là, Jésus a fait de la politique, il a percé l'abcès nationaliste. Il a montré que la vraie religion est universaliste. Elle nous oblige à découvrir en tout homme qui souffre un prochain.

« Qui est mon prochain ? »

Nous dirions volontiers, avec le docteur de la Loi : C'est celui qui est proche de moi par les liens du sang, de la religion, des affinités de langue et de race. Envers celui-ci je sens ma responsabilité.

« Les païens n'agissent-ils pas de même ? » (Matthieu 5/47) répondrait Jésus.

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho... »

Un homme ! Qui était-il ? Que faisait-il ? Pourquoi était-il là ? Quelle était sa classe sociale ? Ses opinions politiques ? Sa race ? Sa religion ?

Nous n'en savons rien.

Un homme ! C'est tout ce qui nous est dit et cela suffit.

Notre prochain, c'est celui dont nous nous approchons, par lequel nous avons besoin de secours.

Inutile de lui demander sa carte d'identité, de savoir si ses papiers sont en règle, de regarder s'il est bien ou mal habillé, si son nez est droit ou courbe, de s'informer s'il est protestant ou catholique, communiste ou de droite, français ou algérien.

Un homme ! Simplement ! Il semble stupide de devoir rappeler ces choses après vingt siècles de Christianisme.

**

Un homme ! La terre est devenue si petite, que cet homme, c'est toute l'humanité tout entière, toute proche. Je la vois à la télévision dans toutes ses détresses, ses guerres, ses millions d'affamés, de réfugiés, d'orphelins.

Un homme « descendait ». C'est l'humanité qui descend, s'enfonçant toujours plus dans l'absurde et la méchanceté, dans le mal.

le malheur. Toutes les monstruosités, commises ces dernières années, montrent que le vernis de notre civilisation est très superficiel, saute au premier coup d'ongle, et qu'il ne reste plus que le primitif avec ses passions et sa bestialité.

Une fois de plus, je dirai que nous ne pouvons plus nous faire d'illusions sur ce que nous appelons le progrès et miser sur l'homme naturel, son intelligence et son bon vouloir.

Nous devons être, certes, des progressistes, qui veulent changer les structures du monde pour plus de justice sociale. Mais nous devons être, d'abord, des chrétiens, qui vont au cœur du problème, c'est-à-dire au cœur de l'homme. C'est là que se joue le drame.

L'homme est devenu un géant de puissance mécanique, mais il est resté un nain moral et spirituel.

L'humanité descend parce que chacun de nous descend. Ce sont nos petits égoïsmes, nos petites haines, nos petites lâchetés; qui, en se multipliant, rendent possible les grandes catastrophes.

A la débâcle de 1940, un jeune Français avait le courage de dire : « Ma participation à la défaite, elle s'appelle Emilienne. » Sa maîtresse !

La veulerie d'une nation qui s'abandonne n'est que le résultat de la veulerie de nos vies personnelles.

*
**

Un homme descendait ! Lorsqu'on descend, il y a toujours des brigands pour nous assaillir, prêts à nous laisser sur le carreau, à demi-morts. Des passions qui font de nous des esclaves, pauvres loques sans idéal, ligotées par l'argent, le plaisir, l'alcool, le vice. Ou simplement, comme pour beaucoup de chrétiens respectables, ligotés par l'orgueil, la peur du qu'en-dira-t-on, la lâcheté. Ou encore, malheur des temps, ligotés par le nationalisme, le racisme, la violence. Qui va venir à notre secours ?

La parabole le dit de façon scandaleuse ! Un curé qui passait par là le vit et ne s'arrêta pas. Un pasteur fit de même. Mais un Nord-Africain musulman, ému de compassion, prit soin de lui... (Aux U.S.A., ce serait un communiste, ou un noir !).

Voilà le genre de comparaison choquante que Jésus utilisait. Ses auditeurs grincèrent des dents ! La religion officielle prise à partie. Les représentants de Dieu, lévites et sacrificateurs, dénoncés publiquement comme des hypocrites, au cœur rempli de dureté et de poltronnerie !

Cette parabole nous dit en termes implacables qu'être chrétien exige plus qu'un bon crédo et des allures pieuses, mais un engagement dangereux en faveur du prochain.

Passer outre ! Laisser mourir, c'est presque aussi grave que donner la mort. La loi française punit maintenant ceux qui, en d'accident, ne portent pas secours aux personnes en péril !

**

Bien sûr, il ne faut pas en conclure qu'il suffit d'être athée, pratiquant, pour être un bon Samaritain. Quelques-uns prendraient volontiers ce prétexte pour se donner une bonne conscience laïque. Minute, papillon ! Le Samaritain est un homme religieux. De plus, je constate que, si les croyants sont souvent des gens décevants, incroyants ne le sont pas moins. D'ailleurs, où puiseraient-ils la générosité, leur amour du prochain ? La nature humaine est désagréablement mauvaise, pervertie. L'homme naturel ne vaut rien, peut s'en faut.

**

Qui est le bon Samaritain ? C'est Jésus !

Quand l'humanité est gisante, tout homme lié par le péché c'est le cas aujourd'hui, comme alors, —, que peuvent faire les sacrificateurs ou les lévites, les curés ou les pasteurs, les croyants ou les athées, sinon passer outre, dans leur impuissance et leur lâcheté, puisqu'ils sont eux-mêmes victimes du brigand, Satan, l'ennemi de Dieu.

Mais Jésus est venu le long de nos routes. Il s'arrête, il porte secours aux blessés que nous sommes tous.

Cet étranger, le Fils unique de Dieu, descendu du ciel, par amour, voyant l'humanité étendue, agonisante, « fut ému de compassion ». C'est là toute l'explication de son incarnation, comme de son ministère (Matthieu 9/36).

Par compassion, il s'est approché, il est devenu le prochain de chacun de nous. Il a fait disparaître la distance entre sa divinité et notre humanité, entre sa sainteté et notre péché.

Il s'est penché sur les blessures du corps et a versé sur elles l'huile adoucissante de ses miracles, de sa guérison. Il s'est penché sur les blessures de l'âme et a versé sur elles le baume cicatrisant du vin, de sa grâce qui pardonne et sanctifie, de son sacrifice rédempteur, rappelé à la Sainte-Cène.

Mais l'étranger ne fait que passer. Il ne peut s'arrêter longtemps. C'est pourquoi il amène le blessé à l'hôtellerie pour qu'on le soigne et le guérisse.

Jésus n'est resté que trente-trois années sur terre. Avant de partir, il a payé deux deniers : l'incarnation et la crucifixion, afin que jusqu'à son retour, tous les éclopés, les malheureux, les pécheurs soient soignés et guéris dans la bonne hôtellerie qu'est l'Eglise. O

grandiose mission de remplacer sur la terre le Seigneur, de faire ses gestes, d'avoir son amour, de dire ses paroles, jusqu'au moment où il reviendra. Car il reviendra !

*
**

Voulons-nous que l'Eglise soit la bonne hôtellerie ? Elle l'a été à travers les siècles, ouvrant des léproseries, des hôpitaux, des écoles, des stations missionnaires, où l'on soigne le corps, l'esprit et l'âme. Je sais bien que l'Etat laïque s'est largement substitué à elle, aujourd'hui, pour faire passer ces institutions du plan de la charité au plan de la solidarité. Il faut s'en réjouir. C'est une victoire de l'Esprit. Mais il y a tant à faire ! Et à bien faire !

D'ailleurs, l'image de l'Eglise, bonne hôtellerie, est impropre, même si le séjour est gratuit.

Le prophète Ezéchiel nous suggère une image plus virile pour situer la place de l'Eglise et du chrétien dans le monde.

LE TORRENT.

Six siècles avant notre ère, le peuple d'Israël vaincu est emmené en captivité en Babylonie, tandis que les Samaritains s'installent en Palestine. Le temple de Jérusalem est détruit. Parmi les exilés, un homme se lève, Ezéchiel. Il va être le père spirituel de ses compatriotes et ranimer leur courage par des visions fulgurantes. Dans l'une d'elles, il voit la ville de Jérusalem restaurée et son temple reconstruit. De l'autel sort un filet d'eau, qui se transforme en torrent, puis devient un fleuve qui apporte la vie le long de ses rives, et même dans la Mer Morte (Ezéchiel 47/1-12) !

Nous, gens du Midi, sommes bien placés pour saisir l'image du torrent, insignifiant en été, pouvant soudain, à la suite d'orages, se transformer en monstre dévorant. Nous avons vu dans nos Cévennes, nos « gardons » s'enfler démesurément et descendre vers la plaine à la vitesse d'un cheval au galop, emportant tout sur leur passage, ponts et maisons, hommes et bêtes. Désolation et mort ! Mais pourquoi avons-nous si sottement déboisé nos montagnes, avec une apteté criminelle ?

*
**

Or, qui oserait traverser un torrent en crue ? Ezéchiel va commettre cette imprudence. Il a de l'eau à la cheville, puis à la ceinture, enfin au cou ! Il serait emporté par le courant si un personnage mystérieux ne le saisissait et ne le ramenait sain et sauf.

Ainsi en est-il de la vie. Des torrents entraînent l'humanité dans

leurs flots tumultueux : alcoolisme, impureté, guerres, etc. Tous nous sommes charriés vers la Mer Morte, comme des brins de paille.

Oh ! je sais bien que, lorsqu'on est jeune, on est optimiste : « Je sais nager, je m'en sortirai toujours, même si les autres coulent. Mais les illusions ne durent pas.

Dès l'enfance, on a de l'eau aux chevilles, on pressent que le péché existe.

A l'adolescence, on a de l'eau jusqu'aux genoux, la marche devient plus difficile, le sol moins sûr, les cailloux blessent les pieds.

Adulte, on a de l'eau jusqu'à la ceinture, on est déjà soulevé, entraîné. On croit encore forcer le destin, le dominer. On lutte. Mais bien vite on a de l'eau jusqu'au cou, ce sont les difficultés de toutes sortes, la lutte sans merci pour le pain quotidien, les tentations, la maladie, le deuil, les injustices, la panique. On s'essouff, on perd pied, on boit le bouillon. C'est l'asphyxie, la mort... pour tous.

Qui oserait dire le contraire ?

A moins que l'homme mystérieux qu'a entrevu Ezéchiel, Jésus-Christ, ne vienne nous saisir la main et nous ramener vivants sur la rive.

Lui aussi a été ballotté par tous les torrents terrestres, emporté, anéanti :

« Il a souffert sous Ponce-Pilate,

Il a été crucifié ; Il est mort ;

Il a été enseveli ; Il est descendu aux enfers.

Le troisième jour, il est ressuscité des morts ! »

Voilà pourquoi il peut nous secourir. Il est le seul à avoir traversé victorieusement le torrent de la mort. De même qu'il a traversé victorieusement les torrents de l'impureté, de la violence, de l'égoïsme, de l'incrédulité, du péché.

Nous pouvons lui faire confiance. Non seulement il nous sauvera, mais il nous fait devenir des sauveteurs, qui ramènent leurs frères à la vie.

*
**

Connaissez-vous la légende de saint Christophe ? C'est peu probable. Même si votre auto porte son emblème. Je l'ai entendu raconter en Grande-Bretagne.

C'était aux temps lointains où l'Angleterre n'était pas encore christianisée. Il y avait un géant qui s'appelait Christophe. Il décidait de n'employer ses forces herculéennes qu'au service d'un plus fort que lui. Il choisit le métier des armes et changea souvent de capitaines, chacun étant vaincu un jour ou l'autre. Finalement, il s'aperçut que tous obéissaient au même maître : Satan ! Alors il sui-

ce dernier. Ils arrivèrent ensemble au carrefour d'une route où se dressait une croix. En la voyant, Satan eut un mouvement de recul. Christophe s'écria : « Il a peur. C'est donc qu'il y a quelqu'un d'encore plus fort. » Il abandonna Satan et voulut savoir ce que signifiait la croix. Mais personne ne put le lui dire.

Un soir, il arriva près d'un torrent. Là vivait un vieil ermite chrétien, qui lui raconta la vie de Jésus et sa mort au Calvaire. Christophe se donna à ce Seigneur et le servit en aidant les gens à traverser le torrent.

Les années passèrent et, dans son cœur, il y avait une grande nostalgie. Il disait au vieil ermite : « Je voudrais tellement voir Jésus. »

Une nuit, il y eut une terrible crue. Christophe entendit un appel venant de l'autre rive. Péniblement il traversa et trouva un bel enfant aux boucles blondes qui était en perdition. Il le chargea sur ses épaules et, s'appuyant sur son bâton, essaya de revenir, — c'est ce que l'on voit sur le médaillon —, mais les flots étaient devenus plus impétueux. Ils lui montaient jusqu'au menton. Et l'enfant paraissait lourd, toujours plus lourd.

Christophe allait sombrer, lorsqu'une petite main se posa sur sa grande main. Une force extraordinaire l'envahit. Il franchit le torrent et déposa l'enfant sur la rive. Celui-ci lui sourit et dit : « Je suis le Seigneur Jésus. Je t'ai paru si lourd, parce que je porte tous les péchés des hommes. Tu désirais me voir ! Sache que je me cache toujours derrière le plus petit de tes frères en péril. C'est là que tu dois continuer à me chercher. » Et l'enfant disparut.

Christophe servit le Seigneur avec une telle fidélité qu'il mourut martyr et est devenu saint Christophe. Je doute que sa protection soit très efficace pour les automobilistes. Un peu de prudence, de sagesse et d'amour chrétien seraient plus utiles que le médaillon porte-bonheur. Mais l'histoire de Christophe est intéressante. Elle nous dit qu'aussi longtemps que Jésus n'est pas notre Maître, c'est Satan qui nous conduit. Car il n'y a pas de liberté véritable sur terre. On est esclave de l'un ou de l'autre. Elle nous montre que, devenu chrétien, nous avons à aider nos frères à accéder à la terre ferme, au roc inébranlable des choses qui demeurent : la foi, l'espérance et l'amour.

*
**

Dans la vision d'Ezéchiel, le torrent sort du temple. Pour en sortir, encore faut-il y être entré ! Je souhaite que nous tous retrouvions ce chemin, qui conduit à la Maison de Dieu, et que là notre vie, souvent torrent dévastateur, s'unisse à celle de Jésus, la Source d'eau vive qui jaillit jusqu'en vie éternelle (Jean 4/14, 7/37-39).

Ainsi, dimanche après dimanche, semaine après semaine, notre unie à celle du Christ, apportera partout la paix et la joie.

On ne doit pas sortir du temple comme on y est entré, sinon c'est une malédiction. Chaque dimanche doit marquer un miracle, démarrer une semaine embrayée sur la victoire de Pâques.

Ezéchiel avait vu juste ! Le temple de Jérusalem fut reconstruit magnifiquement, après quarante-six ans de travaux. Cinq siècles plus tard, Jésus dut prendre un fouet pour chasser les trafiquants des choses saintes, qui avaient transformé la maison de Son Père en une caverne de voleurs (Jean 2/13-22). Mais le jour de la première Pentecôte, l'apôtre Pierre, dans la puissance du Saint-Esprit, se dresse sur la place de Jérusalem, devant ce même temple. Trois mille personnes se convertissent. Alors se réalise la merveille prophétisée par Ezéchiel. Le torrent de vie qu'est l'Eglise commence à couler jusque dans la Mer Morte, jusqu'aux extrémités de la terre, faisant pousser le long de ses rives les fruits de l'Esprit, qu'énumère saint Paul :

« L'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. » *Galates 5/22.*

**

Nous n'avons pas le droit d'être des chrétiens à quatre roues comme des protestants qui viennent au temple trois fois dans leur vie :

La première sur les quatre roues du landeau pour notre baptême, la deuxième sur les quatre roues de l'auto pour notre mariage, la troisième sur les quatre roues du corbillard pour notre enterrement.

Nous en avons « soupe » de ces protestants-là ! Et le Seigneur aussi ! Il veut de vrais chrétiens.

« Quand tu seras converti, affermis tes frères », dit Jésus à Pierre (*Luc 22/32*).

Il faut un réveil, une nouvelle Pentecôte sur l'Eglise. L'Apôtre Pierre a pris des clochards de la zone parisienne, des déchus d'humanité et, l'Esprit de Dieu aidant, il en a fait des hommes retrouvant dignité et amour, bâtissant des maisons pour les autres. C'est l'épopée des nouveaux pèlerins d'Emmaüs !

Les Pentecôtistes ont contacté les Gitans, ces feux-follets de la rapine, de la paresse et de la crasse ; et ils en ont fait des évangélistes intrépides. Tirons-nous quelque chose de valable de ces protestants de vieille souche, de nos baptisés, de nos catéchumènes ?

Nous ne leur demandons pas de se convertir pour être sauvés. Cette espèce de salut individuel devenant, une fois de plus, la forme d'égoïsme. Nous leur demandons d'accepter Jésus-Christ pour

changer de maître, pour cesser de servir Satan, pour aider le seul vrai Seigneur à sauver le monde, à lui apporter un peu de paix et de joie. C'est l'heure du Réveil pour l'Eglise et des fruits à la Gloire de Dieu.

« Il te relèvera du sein de tes ruines,
La vigne et l'olivier couvriront tes collines,
Tout sera rétabli comme en tes plus beaux jours,
Les murs de tes cités, tes remparts et tes tours ⁹. »

L'HUILE DE JOIE.

Le Seigneur veut nous donner :

« Une huile de joie, au lieu de deuil. » *Esaïe 61/3.*

Nous avons vu la veuve de Sarepta partager avec Elie l'huile inépuisable de la cruche, miracle de l'hospitalité, de l'amour fraternel, de la justice sociale capable aujourd'hui encore de nourrir les multitudes affamées, pour peu que nous redevenions chrétiens, fidèles à l'esprit des Béatitudes.

Nous avons vu le Bon Samaritain verser l'huile guérissante sur les plaies du malheureux assommé. Aujourd'hui, on le poursuivrait peut-être pour exercice illégal de la médecine ! L'onction d'huile pour les malades, recommandée par Jésus et l'Eglise Primitive, apparaîtrait comme un acte de charlatanisme de la part d'un homme sans diplôme.

Certes, l'Eglise Romaine a maintenu l'onction d'huile. Mais, hélas, elle en a fait un geste rituel, l'extrême-onction, un signe de mort, alors que c'est un signe de vie, de guérison ! L'attente du miracle ! Dieu capable de guérir les corps et aussi l'âme, par la confession des péchés et une vie nouvelle. L'homme sauvé dans sa totalité (Marc 6/13, Jacques 5/14).

Mais la parabole du Bon Samaritain réclame plus que des gestes individuels de courageuse charité. C'est l'Eglise qui doit être encore aujourd'hui l'inspiratrice des œuvres de miséricorde nécessaires pour secourir tous les blessés de la route humaine.

« La tête entière est malade
Et tout le cœur est souffrant.
De la plante des pieds jusqu'à la tête,
Rien n'est en bon état,
Ce ne sont que des blessures, contusions et plaies vives,
Qui n'ont été ni pansées, ni bandées,
Ni adoucies par l'huile. » *Esaïe 1/6.*

Le prophète parle de l'état de sa nation. Notre humanité va aussi mal. Même la tête est malade. Les chefs des nations ont besoin

d'une Eglise fidèle qui leur rappelle comment conduire les peuples vers la paix : « Heureux les doux... Heureux les miséricordieux... » Henri Bergson affirme : « Parler de paix ? Tout est dans le Sermon sur la montagne, et, hors de là, je ne vois rien. » Personne n'a le droit de jeter de l'huile sur le feu pour étendre l'incendie, cela anéantirait la terre ! L'huile est, au contraire, le sacrement de la réconciliation. En notre siècle mécanisé, dans les rouages, elle sert à servir les éléments en friction contre l'usure et la fatigue. Elle empêche les grincements... Entre nations, aussi bien que dans les foyers, nous avons besoin de cette huile adoucissante du pain de la patience, de l'amour.

*
**

Une autre qualité de l'huile, c'est d'éclairer. « Brûler, c'est dire saint Bernard, brûler en éclairant, voilà qui est parfait. »

J'aime entrer dans les églises catholiques pour prier, le silence et la pénombre m'aident au recueillement. La petite lumière qui brille jour et nuit est bien sympathique. Dommage qu'elle soit alimentée par le courant électrique. Avant, c'était une mèche trempant dans l'huile. Cela supposait une grande fidélité pour la maintenir. Sur ce point, le Catholicisme a su préserver une tradition millénaire, remonter plus loin que les vestales de Rome, jusqu'aux temps bibliques.

« L'Eternel parla à Moïse et dit : Ordonne aux enfants d'Israël de t'apporter pour le chandelier de l'huile pressée d'olives concassées, afin d'entretenir les lampes continuellement. » (*Lévitique 24/2*).

Trois siècles plus tard, un enfant se trouve dans le temple.

« La lampe de Dieu n'était pas éteinte. » (*1 Samuel 3*).

Nous connaissons le tableau du peintre anglais Reynolds. Le petit Samuel, à genoux, ouvrant ses yeux candides vers Celui qu'il ne connaît pas encore. C'est le moment de l'appel de Dieu et de la réponse personnelle :

« Parle Seigneur, ton serviteur écoute. »

Consacré à Dieu, dès sa naissance, par ses parents, il avait été amené au temple tout jeune pour y être éduqué par le sacrifice d'Héli.

Parents, par le baptême, nous avons offert nos enfants à Dieu. Nous avons promis de leur donner une instruction religieuse, de leur confier à l'Eglise. Tenons-nous nos engagements ?

Pour cela, il faut que la lampe de Dieu soit allumée dans les foyers.

« On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier et elle éclaire tous ceux de la maison. » *Matthieu 5/15*.

La lampe de l'amour conjugal, du bon exemple, de la concorde.
La Bible ouverte, lue et méditée en famille.

« Ta Parole est une lampe à mes pieds. »

Psaume 119/105.

Et puis le temple ! Car les parents chrétiens se rendent compte que seuls ils ne peuvent suffire à la redoutable responsabilité de faire de leurs enfants des hommes. Ils ont besoin de l'Eglise où la lampe de Dieu doit briller d'un éclat particulier. Jésus a dit de Jean-Baptiste :

« Jean était la lampe qui brûle et qui luit et vous n'avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière. » *Jean 5/35.*

Une heure ! C'est la durée d'un culte. Qui ose affirmer qu'il n'a pas le temps une fois par semaine ?

Cette heure est indispensable. C'est pourquoi nos cartes de décision soulignent cette nécessité :

« Jésus-Christ a dit : Je suis la lumière du monde.

J'accepte qu'Il soit la lumière de ma vie.

Je me réjouis de participer au culte... »

Ce n'est pas une corvée. Allons au lieu de la joie.

« L'Eternel est ma lumière et mon Salut...

Je demande à l'Eternel une chose, que je désire ardemment :

Je voudrais habiter toute ma vie dans la maison de
[l'Eternel]

Pour contempler la magnificence de l'Eternel,
Et pour admirer son temple. » *Psaume 27/4.*

Allons-y. Amenons nos enfants. Le pasteur nous attend. Mais n'oublions pas que l'homme de Dieu est un homme, parfois un pauvre homme. Même Elie le Tischbite, même Jean-Baptiste, ne sont que de petites lumières. Jésus est la grande lumière. C'est devant Lui qu'il faut prendre position quand Il appelle. Le sacrificeur Héli était un homme de Dieu, aimant sincèrement son ministère. Il apprit à Samuel tous les gestes de la piété et du service sacerdotal. Mais il manquait de discernement spirituel. Il croyait Anne saoule alors qu'elle était en prière. Il fut lent à comprendre que Dieu voulait parler directement à Samuel et faire de lui autre chose qu'un fonctionnaire du temple, mais un prophète.

Il manqua d'autorité envers ses deux fils qui devinrent des che-napans.

Pourtant eux aussi avaient été élevés dans le sanctuaire où brillait la lumière de Dieu, mais ils préférèrent les ténèbres, le vol, l'adultère.

Au bout de ce mauvais chemin, il y eut pour eux la mort violente entraînant celle de leur père, le même jour !

Ils avaient refusé de se convertir !

Jésus nous avertit :

« L'œil est la lampe du corps.

Si ton œil est en bon état, tout ton corps sera éclairé. Si ton œil est en mauvais état, tout ton corps sera les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténébreuse, combien grandes seront ces ténèbres. Nul ne peut avoir deux maîtres. » *Matthieu 6/23.*

Il faut choisir, se décider !

Un soir, Samuel est appelé par son nom. Il répond « présente ». Il devient le Réformateur d'Israël, le vainqueur des Philistins, le fondateur de l'Ecole des prophètes, le sacreur du Roi David.

*
**

TIENS TA LAMPE ALLUMÉE.

Se décider ! C'est tout juste temps. Le Seigneur va revenir comme l'atteste la parabole des dix vierges (*Matthieu 25/1-13*).

Au départ, toutes ont leur lampe allumée ! Ainsi Dieu nous a donné à tous, la vie, une âme pour croire, une conscience pour sentir, un cœur pour aimer, une volonté pour choisir. Mais sur le chemin faisant, que de lampes s'éteignent faute d'huile, de foi, de voyance, de soins, de persévérance... Les vierges folles finissent par errer dans la nuit, sans lumière, pour finalement heurter en vain à une porte fermée.

C'est le cas pour des millions d'êtres qui marchent dans les ténèbres du péché et de l'incrédulité. Ils n'attendent personne. Ils attendent le Seigneur, qu'ils croient mort. Ni le prochain, qu'ils ignorent, ni Dieu, qu'ils méprisent. Ils se sont enfermés en eux-mêmes comme dans un sépulcre. C'est le pire de tout !

L'Eglise peut-elle les réveiller, elle qui s'est endormie ?

Pendant trois siècles, après la Pentecôte, elle a su rester vivante et vigilante. « L'Eglise, épouse du Christ, ne s'est pas retirée à l'écart dans une contemplation romantique de sa félicité future. C'est au milieu du monde, et prenant sa part de ses peines, de ses douleurs, de ses responsabilités, qu'elle a été le témoin de l'unique espérance ».

Elle n'a pas accepté les partis avantageux qui se présentaient devant elle ; elle n'a surtout pas voulu être la maîtresse de César. En refusant de tous les quolibets au sujet de son fiancé, qui la faisait si

temps attendre, et qui devait être mort ou avoir disparu sans plus se soucier d'elle, elle a gardé la foi. Lorsque les railleries faciles ne l'ont pas ébranlée, le monde, que son témoignage dérangeait trop, a voulu l'intimider par la violence et lui faire brutalement rompre ses vœux ; elle a gardé la foi. C'est ainsi que l'Eglise s'est préparée, non dans le rêve, mais dans la lutte ¹⁰. »

Hélas, après Constantin, pendant des siècles, l'Eglise a été semblable aux vierges folles. Elle a fait du Christianisme une morale de tout repos, pour les bien-pensants.

Aujourd'hui, elle se ressaisit. Elle se réveille. Elle croit que le Seigneur est en marche dans la nuit des hommes. Elle entend ses pas. Il approche. Il s'agit, avec la lampe de notre foi encore allumée, de le reconnaître..., de le suivre vers la salle du festin, le Royaume de Dieu et sa justice..., d'inviter le long de la route tous ceux que nous rencontrons : Levez-vous, venez avec nous vers la lumière, vers la joie définitive. Car le Père retrouve ses fils (Luc 14/15-24).

« Heureux ceux qui procurent la paix

Car ils seront appelés, fils de Dieu. »

« Heureux ceux qui sont appelés au festin des noces de l'agneau. » *Apocalypse 19/1-10.*

« Tout l'Evangile de Jésus-Christ retentit dans cet appel, et nous savons, par l'inoubliable parabole du festin que, touché par l'appel qui résonne à travers les siècles, un long cortège de pauvres, d'affligés, d'affamés, de vagabonds et de mendiants, recueillis sur les places publiques, le long des haies épineuses et sur les longues routes qui ne mènent nulle part, s'achemine vers la salle royale ¹⁰. »

*
**

Le film *Il est minuit, Docteur Schweitzer* se termine par une image qui en dit long sur l'absurdité et les injustices de la guerre. C'est en 1917, le grand docteur est à Lambaréné. On va l'arrêter comme ennemi. On s'est aperçu qu'il est de nationalité allemande... parce que Alsacien ? Effectivement, on l'enfermera avec sa femme dans un camp à Garaison, dans les Pyrénées, puis à Saint-Rémy-de-Provence. Incroyable, mais vrai ! Lorsque le gouverneur vient l'arrêter, en pleine nuit, Schweitzer lui dit :

« Ce n'est pas moi que vous arrêtez, c'est la lèpre, la maladie du sommeil, la malaria que vous libérez. La douleur surtout ! Et c'est un despote plus terrible que la mort ¹¹. »

Alors, montrant la lampe-tempête qui, depuis trois ans, sur la berge de l'Ogoué, indique aux noirs en détresse le chemin de l'hôpital, il dit au gouverneur :

« C'est à vous qu'il appartient de souffler cette lampe. »

Sur ce geste officiel se termine le film !

Ainsi, sur la terre où règnent encore tant de ténèbres, il y a
qui éteignent la lampe de l'espérance et rendent la nuit plus op

Il y a ceux qui, s'unissant à Jésus, « la lumière du monde »
viennent des artisans de paix, petites lueurs annonçant l'Aube
Grand Jour.

*
**

« Le Seigneur reviendra. Le Seigneur reviendra.
Il l'a promis. Il reviendra la nuit qu'on ne l'attend
Tiens ta lampe allumée. Tiens ta lampe allumée.
Ton âme claire. Qu'il y ait de la lumière pour ses pas...

HUITIÈME BÉATITUDE

« HEUREUX CEUX QUI SONT PERSECUTES
[POUR LA JUSTICE,
CAR LE ROYAUME DES CIEUX EST A EUX. »

Matthieu 5/10.

LA VIGNE.

On est étonné qu'elle vienne à la dernière place, parmi les trois grands (Juges 9/12). Alors que, dans la Bible, elle sert de point d'appui à un message spirituel dynamique, en des images simples, faciles, pour nous viticulteurs. Paraboles familières qui révèlent le plan de Dieu pour le salut du monde, et tout d'abord le choix d'Israël, vigne chantée par Esaïe, appelée à donner des grappes merveilleuses !

« Fruit clair, pareil aux fruits du firmament,
Pareil à l'œil où pleure la lumière,
Pareil au corps aimé devant l'amant,
De pourpre noire ou d'or incendiaire,
Salut, fruit noble entre tous fruits de terre,
Fait pour souffrir la cuve et le ferment,
Pour rendre au sang son rouge et son tourment,
Pour nourrir l'âme et sacrer le moment,
Fruit clair... »¹.

Il me semble la voir cette vigne (Esaïe 5/1-7). Sur un coteau fertile, bien exposée au soleil. Au « cagnard », pour que le vin ait du degré, du bouquet, qu'il soit un nectar. Le plant en a été sélectionné. Le propriétaire a creusé une citerne pour l'arroser. Il la soigne avec amour, la soufre, la sulfate. Aussi, lorsque les raisins apparaissent..., trente, quarante par pied, quelle promesse ! Le cœur du vigneron bat de joie, se gonfle d'espérance.

Hélas, la sécheresse en quelques semaines, le mildiou en quelques jours, la gelée en quelques heures, la grêle en quelques minutes, viennent parfois tout anéantir.

Mais la déception du vigneron serait plus grande encore si, après avoir vendangé une belle récolte, elle donnait un vin âpre, imbuvable. C'est qu'il aurait été trompé par le cépage. Il n'y aurait rien à faire que de l'arracher.

*
**

Tel est le drame relaté par le prophète :

« La vigne, c'est la maison d'Israël. » *Esaïe 5/7.*

Deux mille ans d'histoire sont racontés en quelques lignes, l'Ancien Testament résumé. Après le déluge, Dieu s'est choisi un peuple qui doit être son témoin parmi les nations. Il lui donne tous ses soins avec tendresse. Il l'installe dans la Terre Promise où « coulerait le lait et le miel ». Il l'entoure d'une haie, d'une protection contre ses ennemis. Il remue le sol, travaille les consciences. Il bâtit une tabernacle, c'est le ministère de Moïse et des prophètes. Le premier dresse, le Décalogue, un sommet moral qui ne sera jamais dépassé. Les seconds, sentinelles vigilantes, avertissent le peuple des dangers qui le menacent, et tournent son regard vers l'Avenir, d'où surgira le Messie, resplendissant de pureté comme l'Hermon, éblouissant de lumière comme le soleil dans son midi.

La citerne, c'est l'image de la grâce de Dieu, de son pardon pour tous les assoiffés pourront boire. C'est plus qu'une citerne où l'on puisait que Dieu donne à Israël, trou profond dans lequel il faut creuser péniblement. Jésus-Christ, c'est la source d'eau vive, jaillissant en vie éternelle. Par Lui, on reçoit tout gratuitement. C'est le « don de Dieu ». Le don parfait, le Fils unique (Jean 4/10-14).

Dieu a tout fait pour sa vigne :

« Il espéra qu'elle produirait de bons raisins,
Mais elle en a produit de mauvais. »

Il serait facile de citer ces mauvais fruits. Ce peuple, qui devait porter témoignage au Dieu vivant, se laissa entraîner à l'idolâtrie, à l'impureté, à la violence. Lui, qui devait être la lumière des nations et donner à tous la révélation du Dieu de Justice et d'Amour, se ferma dans un nationalisme méprisant. Il devint orgueilleux, égoïste. Il voulut garder le trésor de la foi pour lui seul. Il perdit sa vocation universaliste. Lui, qui devait écouter les prophètes, les persécuta et les tua.

Lui, qui devait préparer le berceau du Christ... Il le laissa naître dans une étable et mourir sur une croix !

« Point de place pour lui... » *Luc 2/7.*

*
**

Pourtant, Dieu avait espéré de bons fruits ! C'est dit par Esaïe et répété par Jésus dans la parabole des vignerons (Luc 20/9-19), qui contient « l'ébauche d'un récit de Noël vu ou vécu, non par les hommes, mais par Dieu lui-même »².

« Peut-être, quand ils le verront, le respecteront-ils ? »

Peut-être ? C'est le doute, mais aussi l'espérance. Dieu jette son dernier atout. Un atout-maître, qui devrait enlever la partie... Car Il est là, le Christ, la Parole divine faite chair, dont l'apôtre Jean a pu dire :

« Elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité. Et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique, venu du Père. » *Jean 1/14.*

Peut-être ? C'est la patience de Dieu mais aussi son impatience. Il pense que nous nous déciderons enfin à Le reconnaître pour notre Seigneur.

« Il use de patience envers nous, ne voulant pas qu'aucun péricule, mais voulant que tous arrivent à la repentance. »
2 Pierre 3/9.

Peut-être ? C'est le dernier sursis en face de notre liberté. Celui qui commande aux étoiles, obtiendra-t-il l'obéissance de la créature vivante qui a une raison, une conscience et un cœur ?

Hélas, lorsque Jésus raconte cette parabole, il sait déjà ce qui va lui arriver. Dans les yeux des pharisiens, il a lu des pensées de meurtre ! Alors, il n'hésite pas à développer le film qu'il voit en négatif dans ces regards chargés de haine. Il parle du crime qu'Israël va consommer, sonnante ainsi sa condamnation, son rejet.

« Ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent.
Maintenant, que leur fera le maître de la vigne ?
Il viendra, fera périr ces vignerons et il donnera la vigne à d'autres. » *Luc 20/15-16.*

L'antisémitisme serait-il donc le jugement de Dieu sur son peuple infidèle ? Le problème est trop grave pour n'en rien dire.

L'ANTISEMITISME.

Il n'est pas mort avec Hitler ! Récemment, la floraison de croix gammées et de slogans anti-juifs, sur les murs de nos villes... et ailleurs, nous a montré que le virus nazi a fait son chemin clandestinement jusqu'aux extrémités de la terre. Sous une forme virulente ou légère, il se trouve dans le cœur de millions d'hommes.

Que reproche-t-on à ce peuple ?

Un homme me l'a dit dernièrement : « Ils ont tué le Christ. »

Fait curieux, ce sont souvent les incrédules ou les indifférents qui jettent cette accusation. Mais bon nombre de chrétiens n'y sont pas étrangers. Dans son roman : *Le dernier des justes*, Arthur Schwartz-Bart le leur reproche avec virulence : « La barbarie chrétienne avait posé sa griffe sur le judaïsme allemand ³. »

Schwartz-Bart oublie que beaucoup de chrétiens ont péri dans les camps de concentration, comme leurs frères juifs. Assimiler le Christianisme au nazisme est, quand même, outrancier. Les généralisations sont toujours mensongères : Tous les juifs sont mauvais, disent les uns, tous les chrétiens sont mauvais, répondent les autres.

Mais je comprends l'amertume des rescapés de ce peuple martyrisé, surtout à l'égard de certains chrétiens.

Erna explique à Golda leur comportement : « J'ai été dans les églises, j'ai lu leurs évangiles. Sais-tu qui était le Christ ? Un simple juif, comme ton père, une sorte de Hasside..., un bon juif, un modeste, un pieux, un bonhomme, un doux. Les chrétiens disent qu'ils l'aiment ; mais, moi, je pense qu'ils le détestent sans le savoir ; alors, ils prennent la croix par l'autre bout, et ils en font une épée, et ils nous frappent avec elle. Tu comprends, Golda, s'écria-t-il soudain, étrangement excité, ils prennent la croix et ils la retournent... ³. »

*
**

Qui a tué le Christ ? A cette question-clef, la réponse générale ne se fait pas attendre : les juifs !

Voilà donc le crime d'Israël ! Donc, il n'est pas étonnant qu'on châtime exemplaire le poursuive, depuis dix-neuf siècles.

En 70 de notre ère, Titus et ses légions ont rasé Jérusalem, dispersé ce peuple aux quatre coins du monde. De siècle en siècle, les persécutions l'ont submergé comme une marée sans cesse renouvelée. Hitler a trouvé en lui sa victime de prédilection. S'il n'avait fait disparaître qu'un tiers, c'est qu'il n'a pas eu le temps de mieux. Les Arabes se chargeraient du reste. Et l'humanité croit à tout assez facilement : Tant mieux !

Car les antisémites affirment que Dieu est antisémite de même que qu'Israël a crucifié son Fils ! La malédiction qui pèse sur lui n'est autre que l'on ne se moque pas impunément du Créateur !

Tel est le verdict de l'Histoire, pensent certains, habiles à interpréter à leur façon.

Tel est le verdict de Dieu, disent les autres, habiles à détacher quelques textes bibliques de tout le contexte évangélique.

Les uns et les autres rejoignent Hitler qui, en liquidant six millions de juifs, affirmait servir Dieu et l'Humanité.

*
**

Qui a tué le Christ ? Cette question nous est posée à tous, chrétiens, théologiens, aryens. Faisons bien attention ! Si nous répondons : Les Juifs, alors, nous sommes du côté d'Hitler, et nous participons à son comportement : pogroms, camps, fours crématoires, chambres à gaz. Toutes ces abominations ne furent possibles que parce que la chrétienté, en accusant le peuple juif de la mort du Christ, a offert le bouillon de culture au microbe de l'antisémitisme. Parce que la chrétienté a laissé s'accréditer l'idée que Dieu se venge de l'offense faite à son Fils.

Voilà notre crime, à nous, petits chrétiens et parfois grands théologiens. Nous avons réussi à mettre Dieu du côté des assassins.

Ainsi, nous parvenons à avoir la conscience tranquille, aussi bien en ce qui concerne la mort du Christ, puisque ce sont les Juifs qui l'ont tué et pas nous, qu'en ce qui concerne l'extermination des Juifs. Nous trouvons une excuse facile à notre lâcheté, à notre silence complice.

J'ai senti ces choses avec honte en visitant le ghetto de Varsovie et le camp de Buchenwald !

*
**

Qui a tué le Christ ? C'est à Charles Péguy que je laisse le soin de répondre :

« Ce ne sont pas les Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, mais nos péchés à tous. Et les Juifs, qui n'ont été que l'instrument, participent comme les autres, à la fontaine du Salut. »

Pour être véridique, disons que le Vendredi-Saint il y avait plus que les juifs comme « instrument ». Pilate, le procureur romain, a eu beau se laver les mains, il a trempé dans cette affaire, de même que les soldats. Oscar Cullmann nous le rappelle : « A l'époque du Nouveau Testament, la Croix n'est pas encore un symbole religieux, c'est le signe romain de la mort la plus ignominieuse, c'est un gibet... Jésus a été condamné à la mort par pendaison comme rebelle à l'Etat romain, dans une province relevant de cet Etat. En d'autres termes, c'est comme zélote qu'il a été crucifié... Jésus a été juridiquement condamné par les Romains, non par les Juifs⁴. »

Saint Paul nous dit quels sont les grands responsables :

« Aucun des chefs de ce monde n'a connu la sagesse de Dieu, car s'ils l'eussent connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de Gloire. » *I Corinthiens 2/8.*

Ils ont voulu écarter de leur route ce gêneur. Jésus sera toujours gênant pour les nationalistes et les racistes de tous les temps !

Dans la pièce *Procès à Jésus*, après un long débat, mené de

façon originale, l'Accusateur tire la conclusion : « Sa mort pas imputable à quelqu'un, mais à tous, directement ou indirectement. Aux juges, à nous Juifs, mais aussi aux Romains, et à vous... » L'Accusateur tend son doigt vers le public du théâtre. L'auteur, Diégo Fabbri, se révèle écrivain de grand talent, aussi évangéliste de marque ⁶. »

Oui ! Comment osons-nous faire porter au seul peuple d'Israël la responsabilité de ce crime ? Comment osons-nous dire que deux mille ans Dieu le punit ? N'avons-nous pas lu la parabole de l'enfant prodigue pour connaître les vrais sentiments du ciel à l'égard des fils coupables que nous sommes tous ?

Qui a tué le Christ ? C'est mon péché ! Oui, le criminel, moi, car la méchanceté, l'égoïsme, l'orgueil, qui ont mené le peuple en croix, je les trouve là, dans mon cœur.

*
**

Lorsqu'on a fait cette découverte, qui conduit à la repentance, on ne peut plus être hostile aux Juifs. On les aime, même s'ils ne sont pas tous aimables. Car, quel est le peuple qui n'a pas eu de rois, de royaumes, de prêtres, de philosophes, de poètes, de savants, d'usuriers et ses pharisiens ? Je m'étonne plutôt qu'Israël, traversé depuis vingt siècles, spolié, déshonoré, puisse présenter encore des personnalités magnifiques..., savants, artistes, philosophes, et aussi de braves gens, vivant honnêtement et simplement. Capable aussi, après une si longue dispersion, de reconstituer, à force de courage, une nation et de faire refleurir un désert.

Pour avoir brassé des Juifs, pendant trois ans, dans la clandestinité, afin d'en sauver quelques-uns de la barbarie nazie, je me rend compte de quoi je parle. Avec Péguy, je dirai en pensant à plusieurs : les Juifs ont des qualités : ils ont de la sagesse, de la fidélité, d'un dévouement, d'une solidité, d'une mystique, d'une piété dans l'amitié, inébranlable.

Ainsi, au lieu d'accuser les Juifs et de faire des plaisanteries sur leur compte, consentons à un examen de conscience.

Si Dieu nous demandait : « Qui, depuis deux millénaires, a trahi mon peuple ? », la chrétienté devrait baisser la tête. Elle ne l'a pas fait, elle a laissé faire les bourreaux, parfois elle a prêté la voix, et même elle a encouragé, à ces crimes. Encore aujourd'hui, elle n'a pas une attitude et une théologie toujours rassurantes. Pourtant, elle devrait savoir que, avec Emile Zola qui a bataillé courageusement dans l'affaire Dreyfus, que « l'antisémitisme, dans les pays où il a une réelle importance, n'est jamais que l'arme d'un parti politique ou le résultat d'une situation grave » ⁶.

Ne permettons pas qu'Israël devienne à nouveau le bouc émissaire et une manœuvre de diversion.

*
**

Pensons au contraire, avec gratitude, à tout ce que nous, chrétiens, devons à ce peuple : La croyance au Dieu unique, donc universel ; la Bible, fondement de notre religion ; le Décalogue, fondement de notre morale ; le Christ, fondement de notre salut.

Le Christianisme et l'Islam, qu'ils le veuillent ou non, sont les branches sorties du vieux tronc d'Isaï ! Arbre miraculeux, surgi de la terre palestinienne, « sol voué aux révélations »⁷.

Israël, en nous donnant le Christ, a tout donné à l'Eglise. En retour, que lui a donné l'Eglise ? Trop souvent, l'anathème ! Elle a manqué d'amour, de cet amour simple et humain qui permet de découvrir l'amour divin. Si les Juifs n'ont pas trouvé en Jésus le Messie annoncé par leurs prophètes, c'est que nous n'avons pas su le leur montrer, à travers notre exemple et notre charité.

Mais, grâce à Dieu, en dépit de nos infidélités, beaucoup de Juifs sont en marche vers la Terre promise, la Cité qui a de solides fondements, le Royaume de Dieu que saluait déjà Abraham (Hébreux 11/8-16).

Je pense à vous quatre, mes camarades juifs de la Résistance, qui avez travaillé dans la clandestinité pour sauver des vies humaines et assurer la libération de la France. Vous êtes morts, fusillés par les Allemands à Saint-Flour, peu avant la Libération. Vous étiez ardemment sionistes. Vous vouliez retrouver la terre de vos pères, les patriarches. Vous m'avez fait comprendre votre idéal. Vous regardiez plus loin que la Palestine..., vers une patrie meilleure, où la justice habitera.

Je pense à vous, frères et sœurs israélites, reçus comme prosélytes dans notre Eglise de Rodez, ayant découvert en Jésus le Messie.

Deux marraines de mes filles sont israélites ! Nous avons marqué ainsi l'amitié qui s'est créée en des jours difficiles, mais aussi la fraternité en Christ, l'unité indissoluble qui existe entre le peuple juif et le peuple chrétien.

**

Le Premier ministre d'Israël, M. Ben-Gourion, a appris le grec afin « de pouvoir lire les Evangiles et les Actes dans le texte original »⁸.

Nous souhaitons qu'Israël lise la Bible tout entière et découvre enfin en Jésus Son Sauveur. Car Jésus seul est le premier et le dernier des justes. Il n'y en a jamais eu d'autre et il n'en viendra jamais un autre. A quoi bon attendre un nouveau Messie ?

Puisse Israël entendre l'appel passionné d'un de ses meilleurs fils, l'apôtre saint Paul (Romains 9/1-5).

Ce peuple, depuis Abraham jusqu'à la sinistre nuit du calvaire, a consenti à être le champ de bataille entre Dieu et le péché du

monde. Il a tout sacrifié pour assumer cette vocation sublime et terrible. De lui on pourrait dire :

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice...

Hélas, le Royaume n'a pas été à lui ! Arrivé au terme de son enfantement spirituel, il n'a pas voulu reconnaître en Jésus le Messie annoncé. Il l'a rejeté. Le drame d'Israël, c'est l'incrédulité. Dès lors, il a perdu sa vocation. Il a cessé d'être le champion de Dieu. Il a été frappé de stérilité religieuse.

Mais, nous dit l'apôtre Paul, dans trois chapitres essentiels de l'Épître aux Romains (9 à 11), Dieu ne peut oublier qu'Israël s'est sacrifié pour le salut du monde. De même qu'il retrouve son patrimoine temporel, il retrouvera son patrimoine spirituel. Il se convertira :

« Tout Israël sera sauvé. » *Romains 11/26.*

Les prosélytes juifs, que j'ai eu la joie de recevoir dans l'Eglise en devenant chrétiens, ne brisaient pas la solidarité avec les frères de race. Au contraire, ils renouaient le fil de la foi, qui rattache le Dieu d'Abraham au Dieu de Jésus-Christ, ils revenaient sur le chemin où ont marché les patriarches et les prophètes, vers la victoire qu'ils ont saluée de loin, et dont Nathanaël a dit un jour : « Je me suis agenouillé devant le Christ :

« Tu es le Fils de Dieu. Tu es le roi d'Israël. »

Jean 1/43-51

LA MISSION DE L'EGLISE.

Israël a été rejeté à cause de son incrédulité envers le Messie. Lui le peuple élu, le plant sélectionné, la vigne choisie. C'est l'Eglise qui est la nouvelle vigne de Dieu. Mais elle peut être arrachée de son tour, si elle ne porte pas de bons fruits ! La mission de l'Eglise, c'est d'être missionnaire, sinon elle est démissionnaire. Il nous faut entendre ce solennel avertissement. Il nous concerne tous. L'Eglise vaut ce que valent les chrétiens.

Une fois encore, Dieu tente de sauver l'humanité.

Une fois encore le Père Céleste, donnant l'Eglise au monde, dit : Peut-être ?

Temps de patience et d'espérance de Dieu !

Temps de décision pour nous. Qu'allons-nous faire de notre liberté ?

Continuer à obéir à Satan, pour faire échec au Roi ? Devenir les témoins du Christ pour faire avancer Son Royaume ?

A nous d'en décider, en pleine connaissance de cause, car nous sommes éclairés, donc responsables.

C'est un appel individuel à la conversion !

C'est un appel collectif au réveil !

*
**

L'Eglise est le nouveau plant de Dieu ! Son histoire, commencée le jour de la Pentecôte, s'étend, elle aussi, sur près de deux mille ans, pendant lesquels on peut relever les soins de Dieu, Son amour, Sa patience.

Il a tout donné à l'Eglise : Sa Parole, Son Fils, Son Saint-Esprit.

Il a espéré qu'elle porterait de bons fruits, qu'elle s'imposerait au monde par son courage, sa justice, son unité. Surtout, qu'elle obéirait au commandement suprême : être et rester missionnaire.

« Allez, faites de toutes les nations des disciples. »

Matthieu 28/19.

« Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » *Actes 1/8.*

Voilà l'espérance de Dieu ! Trahi par Israël, va-t-Il l'être par l'Eglise ?

*
**

Dès le premier jour, l'Eglise est animée d'un zèle ardent. Elle ne peut garder pour soi le trésor reçu. Elle ressemble à un feu qui avance et embrase tout. Malgré les persécutions, les membres de cette communauté proclament :

« Nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu. » *Actes 4/20.*

Philippe monte dans le char du ministre éthiopien pour lui annoncer la Bonne Nouvelle. Pierre apporte le salut à un officier romain, Corneille. La nouvelle paroisse d'Antioche délègue deux de ses meilleurs pasteurs pour le travail au loin. Ainsi commencent les grandes randonnées de saint Paul, qui atteint, en deux décades, l'Asie Mineure et une partie de l'Europe méridionale.

Nous avons entendu dire souvent : « Que vont faire les missionnaires au Zambèze, ou à Tahiti ? N'y a-t-il pas une œuvre d'évangélisation à accomplir en France ? »

Si les premiers chrétiens avaient raisonné ainsi, jamais la Gaule n'aurait été visitée.

Déjà, en 177, notre pays avait ses martyrs : Pothin, Blandine !

En trois ou quatre siècles, grâce à des efforts obstinés, des

dévouements obscurs, des souffrances sans nom de hérauts connus ou ignorés, les extrémités du monde méditerranéen étaient atteintes. L'Eglise n'avait pas été infidèle à sa vocation, la vigne avait produit de bons fruits.

**

Hélas, il n'en fut pas ainsi pendant les siècles qui suivirent. L'Eglise, devenue puissante et riche, se mondanisa. Comme Israël, elle se forgea des idoles, relâcha sa discipline morale, se figea dans l'égoïsme des parvenus.

Après l'absorption politique des barbares par le Saint-Empire, toute préoccupation missionnaire cessa.

Seuls des chrétiens exceptionnels, comme François d'Assise, Raymond Lulle, au XIII^e siècle en Afrique, François Xavier au XVI^e siècle en Asie, tentèrent de gagner les païens à Jésus-Christ. Mais l'Eglise restait indifférente.

Comme pour Israël, le châtement vint. La vigne fut en partie donnée à d'autres. Ce fut la Réformation.

Depuis, le Catholicisme s'est ressaisi et réveillé, en maints endroits. Nous en bénissons Dieu. Comme le Protestantisme, il est mis à faire œuvre missionnaire.

Mais l'un et l'autre bien lentement, s'il est vrai que la fonction est essentielle et peut-être unique de l'Eglise, c'est d'être missionnaire.

**

Le Protestantisme a quelques excuses à faire valoir. Il fut implanté en Europe au milieu des persécutions. Les premières puissances colonisatrices, en contact avec les païens, étaient catholiques : Portugal, Espagne... Mais, disons-le honnêtement, il y avait une sorte d'aveuglement spirituel. Bien que la parole de Dieu fut remise en honneur, le devoir missionnaire de l'Eglise ne s'impliquait que lentement, devant surmonter préjugés et réticences. Comme une lenteur pour dénoncer la traite des noirs... et aujourd'hui le colonialisme et la bombe atomique !

Aussi, rendons témoignage aux courageux et aux lucides qui voulurent vivre l'Evangile en le donnant aux autres.

Le pasteur anglais William Carey, en 1791, dans un Synode, demanda si l'ordre de Jésus de prêcher l'Evangile à toutes les nations ne s'adressait pas à nouveau à la chrétienté. Le président de la séance, indigné, le fit taire : « Assieds-toi, lui cria-t-il, s'il plaît au Seigneur de convertir les païens, il le fera sans ton secours et sans le mien. »

Cependant, l'année suivante, le 2 octobre 1792, Carey avec d'autres pasteurs, fondait la première Société missionnaire. Le n

vement était lancé et n'allait plus s'arrêter. La vigne était restée longtemps sans donner du fruit. Dieu avait eu patience.

Un Chinois demandait un jour à Hudson Taylor depuis combien de temps l'Angleterre possédait la précieuse bonne nouvelle que la Chine recevait enfin en cette seconde moitié du siècle dernier. Le célèbre missionnaire dut avouer que sa patrie était chrétienne depuis des siècles. Le Chinois s'écria : « Comment ! Et vous venez seulement aujourd'hui ? Mon père a cherché pendant vingt ans la vérité qui sauve et il est mort sans l'avoir trouvée. Pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt ? »

*
**

Nos Eglises Réformées de France, après trois siècles de persécutions, n'ont eu une existence légale qu'à partir de 1789 et une vie normale que vers 1815. Or, dès 1822, elles ont fondé la Société des Missions évangéliques de Paris qui a fait une œuvre magnifique. Il importe de ne pas nous relâcher, même si la forme du service outre-mer change et exige beaucoup d'humilité.

Au loin comme au près, notre Eglise doit rester un corps vivant, donc qui respire. Les poumons de l'Eglise sont l'Evangélisation et la Mission. Dans le bassin minier de Décazeville, j'avais des paroissiens atteints de silicose, la maladie des gueules noires qui travaillent au rocher. Ils avalent des poussières qui cimentent leurs poumons, lesquels ne peuvent plus se dilater : C'est une lente asphyxie. L'Eglise connaît une maladie identique lorsqu'elle se mure dans un salut égoïste. Elle finit par mourir d'inanition.

L'Eglise n'existe qu'en fonction de sa vocation de témoignage. Elle n'a pas le droit d'enfermer le Christ !

Le Catholicisme a enfermé le Christ dans une hostie... Je conteste qu'un homme, serait-il prêtre, puisse disposer pareillement du Fils de Dieu et le réduire à la portion congrue. Bien que je croie de toute ma foi que le Christ est pleinement présent à la Sainte-Cène, comme l'écrit un de mes amis catholiques :

« Heureux est-il qui goûte au vin promis,
Au vin du sang, et vivant sait le baume,
La tête mise au sein du seul ami,
Car il boira le vin dans le Royaume,
Avec l'Ami, boira dans le Royaume,
Boira l'Ami, le boira dans la paume,
Heureux est-il ! »¹.

La Réforme a enfermé le Christ dans la Bible ! Certes, je crois qu'il est présent dans toute l'Ecriture et qu'il vaut la peine de chercher dans le Nouveau Testament et aussi dans l'Ancien, sa figure humaine et son visage divin. Mais je crois que le Seigneur du ciel

et de la terre déborde largement le Livre Saint dans la liberté du Saint-Esprit.

Le Protestantisme aujourd'hui enferme souvent le Christ dans le temple ! Certes, il y est et il faut venir l'y chercher. Je me réjouis du renouveau liturgique et de tout ce qui nous conduit à l'adoration du Seigneur le dimanche dans le Sanctuaire. Mais le Seigneur a trop aimé le monde pour rester sagement et prudemment entre quatre murs. Il a voulu aller au long des routes du monde où les hommes souffrent, désespèrent, périssent, faute de Le rencontrer. C'est sur ces chemins que l'Eglise doit accompagner Son Seigneur.

*
**

Voulons-nous être une Eglise vivante ? Mais, l'Eglise c'est la vie, c'est la vie de tous, c'est la vie de chacun de nous !

Voulons-nous porter du fruit ? Pour cela, il faut être un sarment attaché au cep, Jésus-Christ.

LE CEP.

Il y a trois quarts de siècle, nos grands-pères connurent la misère. Ils durent arracher leurs vignes atteintes d'un mal nouveau, qui attaquait les racines, le phylloxéra. Raoul Stéphan raconte cette catastrophe méridionale en termes émouvants dans le roman *Bécagrun*.

Il fallut trouver des porte-greffes nouveaux, les plants américains, capables de résister à cette maladie.

Pareillement, le péché attaque l'homme à ses racines, le rend incrédule et méchant.

Rien à attendre de bon de l'homme naturel, du « païen », comme l'appelle saint Paul.

Rien à attendre de bon de l'homme simplement moral ou religieux, comme le pharisien.

Rien à attendre de bon du catholique ou du protestant même qui a une théologie correcte et des habitudes de piété.

Il faut avoir été greffé sur Christ pour porter de bons fruits. C'est Jésus qui le dit :

« Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron.

...Je suis le Cep, vous êtes les sarments...

Sans moi, vous ne pouvez rien faire... » Jean 15/1-8.

Par ces paroles, Jésus établit d'une part sa dépendance à l'égard de Dieu, d'autre part les relations qui doivent exister entre lui et ses disciples.

*
**

Le Cep ! Combien de douloureuses mutilations ne doit-il pas subir pour qu'il y ait une récolte ! Planté depuis un an ou deux, alors qu'il prend de la force, le vigneron, d'un seul coup de sécateur le sectionne ; puis, avec une lame acérée, il le fend : c'est le greffage. Le cep pleure, sa sève coule, son sang se répand. Guéri, une marque indélébile reste sur son tronc.

Et puis, hiver après hiver, le vigneron, impitoyablement l'émonde, lui coupe ses bras au ras du corps, lui laissant seulement quatre ou cinq moignons, par lesquels il pourra extérioriser au printemps sa vie renaissante. Chaque fois, le cep pleure et saigne. Regardez-le de près, vous verrez des cicatrices témoignant de ses souffrances. Vous comprendrez pourquoi Jésus a dit : « Je suis le vrai cep. »

Il a accepté toutes les mutilations pour que, de son corps meurtri, surgisse la vie, notre vie, comme Esaïe l'a si bien annoncé (Esaïe 53/1-5).

*
**

Tandis que le cep est humble, se dérochant aux regards, accomplissant avec modestie sa fonction essentielle de transporteur de vie, les sarments sont arrogants, s'agrippant partout pour mieux se montrer, étalant leurs vertes frondaisons. Mais parfois, derrière ces belles apparences, il n'y a aucun fruit.

Jésus nous avertit ! La patience de Dieu a des limites. Il ne permettra plus longtemps que nous soyons des chrétiens stériles. Et même si nous portons quelques fruits soyons humbles, car c'est Lui qui produit en nous « le vouloir et le faire ». Il est la sève vivifiante, par Son Saint-Esprit.

Etre témoin, c'est être attaché à Lui.

*
**

Etre témoin, c'est aussi suivre le même chemin que Lui, accepter de souffrir. Témoin et martyr, c'est le même mot, dans la langue du Nouveau Testament. C'est parce qu'ils ont voulu être témoins de Dieu, que les prophètes ont été persécutés et que les disciples de Jésus le seront.

Le Maître nous en a avertis.

(Matthieu 5/10-12, Jean 15/18-20).

« La justice de Christ est si révolutionnaire et si contraire à la manière de vivre des hommes qu'elle produit l'inimitié », a écrit Billy Graham ⁹.

Pourtant, c'est moins la qualité de vie des chrétiens, hélas pécheurs ! que leur courage à confesser le Seigneur, qui excite la colère :

« Vous serez haïs de tous, à cause de mon nom. »

Matthieu 10/2

Vraiment, on ne peut servir deux maîtres ! Les dieux du monde sont tellement totalitaires, que le conflit devient inévitable dès que l'on veut obéir au Seigneur Jésus. Les chrétiens finissent par être engagés sur une route de sacrifice.

Il ne leur est pas interdit d'essayer de protéger leur vie ! Mais il ne faut pas faire la partie trop belle à l'adversaire.

« Quand on vous persécutera dans une ville, dit Jésus, fuyez dans une autre. » Matthieu 10/23.

Il n'a pas hésité, à plusieurs reprises, à déjouer les traquenets de ses ennemis, qui voulaient l'arrêter.

Ses apôtres pareillement ! Les chefs camisards usaient du camouflage des fausses identités. Le pasteur Paul Rabaut signait tout sous le nom de Théophile, Pastourel, Forbin : le prédicant Pierre Corte faisait appeler Carrière ; Antoine Court se nommait Deling. Nous avons joué semblablement à cache-cache avec la Gestapo.

Au milieu des loups, Jésus nous conseille d'être « prudents comme les serpents », puisque la vocation chrétienne nous commande d'être « simples comme des colombes », sans défense comme des agneaux (Matthieu 10/16).

Mais il est des heures où il ne faut plus reculer ; ce serait lâcheté et trahison envers le Seigneur. Cela peut nous conduire dans de grandes tribulations, devant les tribunaux et les rois « pour servir de témoignage » (Matthieu 10/18).

Cela nous est peut-être arrivé. Cela nous arrivera sûrement encore. Mais nous allons aussi loin que l'Evangile l'exige.

Cela est arrivé à des millions d'hommes et de femmes pendant les 2.000 ans, par fidélité au Seigneur.

Ne l'oublions jamais, pour y puiser exemple et courage.

Saint Paul a beaucoup à nous apprendre, car il a été persécuté et persécuté.

LE PERSECUTEUR PERSECUTE.

« L'apôtre Paul ne m'est pas sympathique », me disait une paroissienne. Ce jugement, formulé par une femme, ne m'a pas étonné, car l'apôtre a eu à l'égard de ce sexe quelques paroles dures, peut-être injustes.

Quoi qu'il en soit, quels qu'aient été les travers de caractère de saint Paul, il faut reconnaître que jamais la terre n'a été foulée

un témoin plus courageux, plus entreprenant, plus formidable. Ce géant de la Foi a fait, à lui seul, pour le rayonnement de l'Evangile, plus que tous les apôtres réunis, plus qu'une armée d'évangélistes et de missionnaires n'est capable de faire aujourd'hui.

Et quelle humilité ! Ce lutteur, qui a son corps cousu de cicatrices de blessures reçues dans la guerre pour Dieu, ne cesse de dire qu'il n'est rien et doit tout à la force de Christ qui se manifeste dans sa faiblesse.

Il ne cache pas ses lourds antécédents. Pharisien, zélé jusqu'au meurtre, il a assisté avec délectation à l'assassinat du premier martyr chrétien, Etienne. Il a l'âme d'un violent. Il a poursuivi les chrétiens de ville en ville, mettant en prison hommes et femmes, ravageant l'Eglise de Dieu (Philippiens 3/6, Actes 7/60, 1 Timothée 1/13, Actes 22/4, 26/11, Galates 1/13).

Mais le Ressuscité de Pâques arrête le tortionnaire sur le chemin de Damas, le jette dans la poussière de la repentance, le relève, lui ouvre les yeux, en fait un témoin et finalement un martyr qui, sous Néron, dans les arènes de Rome, confessera sa foi au Seigneur Jésus, au prix du sang.

*
**

Mourir est relativement facile. Souffrir, jour après jour, par fidélité au Seigneur est plus difficile.

« Souvent en danger de mort, cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups moins un, trois fois, j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage... »

2 Corinthiens 11/24-26.

Le bilan de tant de tribulations a impressionné le Père Caca-gnac :

**« Les Grecs m'ont bastonné,
Les Juifs m'ont lapidé
Et au fond de la mer il faisait froid... »**

Il vaudrait la peine de saisir sur le vif l'une de ses arrestations et le comportement de cet homme prodigieux. Un jour, à Philippi, il guérit une servante qui, en devinant, procurait un grand profit à ses maîtres (Actes 16/16-40). Cette jeune fille, ayant compris l'Evangile, ne veut plus dire la bonne aventure... Comme les gitans aujourd'hui, lorsqu'ils se convertissent !

Paul et Silas, chargés de coups, sont jetés en prison, les fers aux pieds. Ils chantent !

Au milieu de la nuit se produit un tremblement de terre et les portes s'ouvrent... Ils n'en profitent pas pour s'évader. Ils ne veulent pas que le geôlier soit puni. Celui-ci, saisi par un tel amour, se

convertit aussitôt et fait baptiser toute sa famille. La question baptême, des enfants ou des adultes, par aspersion ou par immersion, qui depuis dix-neuf siècles alimente bien des discussions et querelles, est traitée ici de façon pratique, expéditive et sympathique. Paul se faisait tout à tous ! C'est le signe de l'évangéliste de marque.

Il faut remarquer aussi l'attitude du géôlier. Avant sa conversion il considérait Paul et Silas comme des prisonniers, des numéros matricules, sans visage et sans intérêt. Dès qu'il devient chrétien, ce sont des frères. Il les reçoit dans son logement, leur donne à manger, panse leurs plaies... Il n'y eût pas songé avant ! Ce qui montre à quel point certains métiers déshumanisent.

Converti, il enfreint tous les règlements de la prison ! Peu importe, il est devenu chrétien, il est prêt à souffrir, lui aussi, pour sa foi.

Il n'en aura pas l'occasion cette fois car, au petit matin, les Autorités font relâcher Paul et Silas, ayant découvert qu'ils n'étaient pas coupables, mais victimes d'une cabale.

Paul exige des excuses, dévoilant qu'il est citoyen romain, ce qu'on n'avait pas le droit de l'arrêter. Les Autorités se mettent à trembler devant les suites possibles de cet impair !

Pauvres autorités, si fortes en apparence, et si faibles en réalité, rouages d'une mécanique facilement détraquée.



Il y a, dans *Le Testament Espagnol*, une page où Koestler raconte comment, arrêté par les fascistes, les gardiens de la prison sont prêts à lui donner une « flagelacion », équivalent du « passage à tabac » en France ou du « premier frottement » en Allemagne. Chaque nation a une expression particulière pour parler de ce sport non homologué, où un homme sert de ballon dans le jeu on tape !

Koestler constate amèrement que cette coutume illégale existe partout impunément, car les gens distingués en sont généralement à l'abri. La preuve ? quand on sut qu'il était journaliste anglais, la flagelacion fut décommandée. « D'où le respect et la sympathie pour tous les bourgeois des pays d'Europe pour la police, tandis que tous les pauvres diables, eussent-ils la conscience la plus pure, craignent les uniformes comme la peste. ¹⁰ »

On commence par des gifles, on finit par la torture, en passant par le lavage de cerveau et l'action psychologique. Autant de façons de cracher au visage du Christ. Car, lui aussi, on l'a passé à tabac avant de le crucifier. Le mépris et la méchanceté des hommes sont allés jusque-là, envers le Fils de Dieu !

C'est pourquoi, saint Paul ne s'étonne guère d'être maltraité, il s'en remet à son Seigneur qui a connu ce chemin-là.

Certains des rares rescapés des camps de concentration nazis ont attesté que, quand on les a dépouillés de leurs vêtements, battus, humiliés, ils ont senti soudain la présence du Christ. « Ils ont compris pourquoi Jésus avait voulu être outragé et flagellé. Ils se sont appuyés sur cet amour humble, silencieux et fidèle qui les attendait depuis des siècles. ¹¹ »

*
**

L'écriteau du Calvaire fut rédigé en trois langues : hébreu, latin et grec. Saint Paul, israélite par le sang, romain par l'état civil, hellène par la langue, affronta les trois grandes civilisations méditerranéennes, et il fut persécuté par toutes. L'être par les païens est douloureux, mais par les gens religieux de sa nation est plus cruel encore. Mais Paul ne pouvait trop s'en étonner, puisque lui-même avait été un fanatique persécuteur, pour motif religieux. Ce qui est la pire aberration. Un tel aveuglement sectaire est vraiment monstrueux.

LES ADVERSAIRES.

L'apôtre, à Antioche de Pisidie, prêche depuis quelques sabbats avec grand succès :

« La Parole du Seigneur se répandait dans tout le pays. Mais les Juifs excitèrent les femmes dévotes de distinction et les principaux de la ville. Ils provoquèrent une persécution contre Paul et Barnabbas et ils les chassèrent de leur territoire. » *Actes 13/50.*

Ainsi, trois catégories, assez inattendues, s'opposent à l'Evangile.

*
**

Les Juifs, parce que Paul prêche une religion universaliste. Il affirme que tous les hommes sont au bénéfice du salut qui est en Jésus-Christ, qu'il n'y a plus à faire de distinction entre Juifs et païens, que tous sont frères, ayant un même père et un même Sauveur.

C'était un langage nouveau, qui les froissait dans leur amour-propre de fils d'Abraham, persuadés que Dieu n'avait de soins, de promesses, de bénédictions que pour eux, peuple d'Israël, race élue. En entendant les paroles de Paul ils devaient faire une tête... semblable à celle des nobles en 1789, lors de l'abolition des privilèges, à celle d'un gros magnat de l'industrie apprenant aujourd'hui qu'à l'avenir les bénéfices de l'usine seront répartis entre tous les membres du personnel !

Les Juifs s'étaient approprié Dieu, comme d'autres s'approprièrent la terre ou l'industrie. Et voilà que saint Paul vient dire que Dieu ne leur appartient pas et que par Jésus-Christ, son salut est pour tous, que des temps nouveaux ont sonné et qu'il faut se mettre à l'œuvre.

C'est un langage qu'ils ne voulurent ni entendre, ni laisser entendre... L'Evangile trouve encore sur sa route des gens de pareille mentalité. L'Eglise romaine et les sectes, lorsqu'elles déclament « hors de moi, pas de salut ». Les Eglises protestantes lorsqu'elles se rassasient du pardon, de la joie qu'apporte Jésus-Christ... sans évangéliser. Tout pour moi, rien pour les autres. Mais ces Eglises n'en profitent pas longtemps. Elles meurent. J'allais dire d'indigestion. Au fait, c'est cela.



La seconde catégorie des adversaires de l'Evangile : « Les femmes dévotes, de distinction ». Quel humour ! Celles-là encore ne sont pas une race en voie d'extinction, si j'en crois l'exclamation d'un jeune curé, qui me disait : « Si vous saviez quelle calamité les bigotes constituent ; elles paralysent toute la vie paroissiale, tout le mouvement en avant. » Chez nous, le mal est peut-être moins grave. Toutefois, au cas où ces dames existeraient, il vaudrait la peine de leur brosser leur visage, afin que, se reconnaissant, elles décidassent de changer. Habituellement, elles sont très pratiquantes, ce qui n'est pas très bien. Mais voilà, elles le sont même trop, elles deviennent encombrantes. Elles sont comme incrustées au sanctuaire, c'est évident. On doute pour cela qu'on les appelle « punaises de sacristie ». Si elles étaient là pour alimenter leur âme affamée des biens célestes, on leur pardonnerait. Mais, elles sont les propriétaires du lieu, elles commandent, dirigent, donnent le ton. Elles n'admettent pas que quelque chose se fasse ou se dise hors de leur présence ou de leur approbation. A cette attitude dictatoriale, s'ajoute généralement une grande ignorance des vraies valeurs spirituelles. Saint Paul, qui ne se souciait pas des formes, qui prêchait sur les places publiques au lieu de bien que dans les Synagogues, qui ne craignait pas les réunions tumultueuses, qui n'avait pas une voix onctueuse, ne dut pas plaire à ces dames, de même que son message qui terrassait les faux dieux, déboulait les idoles, ridiculisait les superstitions, faisait s'effondre les piétés de façade.

Lorsque l'Armée du Salut parut en France, avec ses méthodes inédites, beaucoup d'Eglises s'insurgèrent contre ce tintamarre, l'Evangile proclamé dans les rues aux vagabonds. La dignité du Protestantisme en souffrait et il fallait réagir ! On pourrait donner des exemples plus récents au sujet de pasteurs qui se singularisaient en allant au milieu du peuple !

Enfin, saint Paul eût contre lui « les principaux de la ville ». Des hommes importants, qui n'admettent l'existence de l'Eglise que dans la mesure où elle défend leurs privilèges, leurs intérêts, l'ordre établi en leur faveur. Ils ne sont pas rares ceux qui identifient religion et coffre-fort. A Antioche de Pisidie, ces notables, ces messieurs pensèrent que si, à la prédication de l'Apôtre, une nouvelle communauté religieuse surgissait, celle dont ils étaient les membres influents perdrait de sa puissance. Leur prestige, leur autorité en souffriraient. Peut-être aussi trouvèrent-ils dans le Message évangélique des ferments révolutionnaires dangereux, risquant de faire craquer les cadres traditionnels, rendant inévitables des réformes sociales qui apporteraient un choc douloureux à leurs bénéfices. C'est ainsi qu'à Ephèse, Paul eût contre lui tous les orfèvres, qui craignaient que Jésus-Christ ne supplantât la déesse Diane et qu'on n'achetât plus les petits temples porte-bonheur qu'ils fabriquaient et vendaient fort cher.

Nous touchons-là un problème actuel et crucial. Il n'y a pas de pire ennemi de l'Evangile que l'Eglise qui se fait protectrice des grands et des puissants, au détriment des petits et des faibles. Or, depuis le IV^e siècle de notre ère, jusqu'à aujourd'hui, l'Eglise a trop souvent suivi cette route facile et dorée, en se mettant du côté du plus fort, en faisant une politique opportuniste. C'est contre cela que s'est dressée la Réforme du XVI^e siècle qui, en retrouvant la Bible, en la remettant en valeur, a voulu faire redécouvrir à l'humanité que l'Evangile est le salut pour tous en Jésus-Christ, sans intermédiaire et sans argent, qu'Il est source de justice, de réformes sociales amenant les hommes à partager en frères les richesses de Dieu.

L'annonce d'un tel Evangile entraînera sans doute des persécutions. Mais quelle douleur lorsqu'elles viennent de ceux qui se disent chrétiens. C'est le péché contre le Saint-Esprit, qui ne sera jamais pardonné, car c'est la négation du Christ et de ses Commandements :

« Aimez-vous les uns les autres...

A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

Jean 13/34.

LES HERETIQUES.

Or, aussi incroyable et inadmissible que cela puisse paraître, que de sang versé, entre chrétiens ! Dans ses admirables appels pour la Semaine de prière pour l'unité, le Père Couturier osait écrire, avec un beau courage : « Pour ce qui est de la France, catholiques et protestants reconnaissent qu'ils ont beaucoup à se pardonner mutel-

lement. Les catholiques français notamment doivent savoir que les protestants ne peuvent oublier des faits comme la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes. Le rôle prépondérant qu'y jouèrent les mœurs et les passions politiques d'une époque révolue ne les empêche pas d'en éprouver, devant le Christ crucifié, un sentiment de regret douloureux. Et, en harmonie parfaite avec l'esprit de notre Mère, la Sainte Eglise, ils trouvent une grande paix à exprimer ce regret.¹² »

« Vous qui étiez jadis éloignés, vous êtes rapprochés par le sang de Christ. Il a renversé le mur de séparation, l'inimitié... par la Croix. » *Ephésiens 2/16.*

Mais, ce n'est pas toujours vrai. Après un bon entretien fraternel, un prêtre me disait :

— Malgré toute la sympathie que je pourrais avoir pour vous et vos paroissiens, je suis obligé de vous considérer comme des hérétiques.

— Non, dis-je, des schismatiques, des dissidents, des frères séparés. Mais pas des « hérétiques », le mot est trop dur et trop injuste.

— Hélas ! — et il me sembla discerner une pointe de tristesse — vous êtes des hérétiques, la doctrine de l'Eglise vous considère comme tels.



Certes, des catholiques nous témoignent une fraternité profondément émouvante, des ecclésiastiques font preuve de tolérance et recherchent même des rencontres bienfaisantes ; mais la Hiérarchie ne peut que nous juger d'après sa doctrine officielle : nous sommes des hérétiques. Plusieurs papes et conciles l'ont dit sans ménagement¹³. Et des faits dramatiques viennent encore le prouver.

La situation des protestants au Mexique, en Argentine et, tout près de chez nous, en Espagne, où ils continuent à être persécutés dans leurs biens, leur dignité, leurs lieux de culte et même leurs enfants. C'est inacceptable ! Comment le Vatican peut-il s'insurger alors contre les persécutions des athées ?

Et que nous reproche-t-on ?

Serait-ce par hasard de trop aimer Jésus-Christ, de l'adorer exclusivement ?

Car si je devais exprimer la foi protestante authentique, en une formule simple, je n'hésiterais pas à choisir ce verset :

« Ayant les regards sur Jésus, le Chef... » *Hébreux 12/2.*

C'est parce qu'ils avaient les regards sur Jésus que pendant trois siècles, les protestants ont souffert la persécution, l'exil, la prison, le martyre, afin de rester fidèles à leur Seigneur.

Déjà le réformateur de la Bohême, Jean Huss, brûlé vif en 1415, lorsqu'on mit le feu à son bûcher, s'écria : « Jésus, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi. »

Et en France, que d'exemples... Un seul suffira : le pasteur Mathieu Majal, dit Dusubas, mort à 26 ans sur le bûcher, en l'Esplanade de Montpellier, le 1^{er} février 1746, disait : « Je me glorifie de souffrir pour le nom de Christ. »

Tel fut le crime d'hérésie de ces milliers de « fous de Dieu »¹⁴, condamnés à mort, aux galères ou à la prison : Avoir les regards sur Jésus seul !

Ce n'est pas pour ressasser une haine, indigne d'un chrétien, que dix ou quinze mille protestants assistent, chaque année, à l'Assemblée du Musée du Désert. C'est pour saluer, avec respect, la mémoire de la grande nuée de témoins-martyrs et chercher la source où ils puisèrent fidélité inébranlable et courage héroïque.



Si nous avons les regards sur Jésus, si nous lui appartenons vraiment, si notre Eglise ne cherche que sa gloire, notre petit troupeau sera un levain spirituel dans le peuple de France, une lumière où beaucoup viendront s'éclairer. Le catholicisme lui-même sera au bénéfice de ce témoignage humble et ferme. Si, en son sein, il y a un retour à la Bible, un renouveau réjouissant, nous y sommes pour une part. Et lui-même peut nous donner des richesses que nous avons perdues ou ignorées.

Si nos regards convergent vers le même Seigneur, si nous grimpons la même montagne du Royaume, nous finirons par nous rencontrer.

Il existe une charmante tradition sur la fondation du temple bâti par Salomon à Jérusalem.

Le terrain sur lequel il fut construit appartenait à deux frères. L'aîné marié avait des enfants, l'autre était célibataire. Ils travaillaient ensemble et avaient semé du blé. Vint la moisson. Ils firent deux tas identiques, à chaque bout du champ.

Durant la nuit, l'aîné dit à sa femme : « Mon frère est délicat de santé. Il a besoin de soins. Je vais apporter quelques-unes de mes gerbes à son tas. »

Au même moment le cadet pensait : « Mon frère est chargé en famille. Je vais lui apporter une partie de ma meule. »

Ils se rencontrèrent au milieu du champ, les bras chargés de gerbes... C'est sur ce sol sanctifié, que fut érigé le magnifique sanctuaire.



Puissent tous ceux qui se disent chrétiens, manifester un tel élan de générosité et préparer le Grand Jour, d'où descendra d'auprès de Dieu, la ville Sainte, la nouvelle Jérusalem : « Il n'y aura plus d'anathème », plus de division entre chrétiens. Tous seront réunis autour du Trône de Dieu et de l'Agneau (Apocalypse 21/2, 22/2). Avec priorité d'honneur et de gloire, à ceux qui auront souffert « à cause du témoignage de Jésus et à cause de la Parole de Dieu » (Apocalypse 20/4).

Nous ne saurions spéculer sur ces choses cachées, sur l'ineffable du Royaume qui vient. Mais, au milieu des tribulations, nous voulons saluer avec Jérémie la branche d'amandier, symbole de totale espérance.

LA BRANCHE D'AMANDIER.

Il me semble voir Jérémie. Jeune et solide paysan, aux épaules carrées, aux bras musclés, aux mains calleuses.

Un jour qu'il est dans son champ et manie la pioche sur la terre caillouteuse de Palestine, Dieu l'interpelle (Jérémie 1/4-12) :

« Que vois-tu Jérémie ?

Je répondis : Je vois une branche d'amandier. »

Fils de prêtre, élevé dans un milieu de traditionnelle et ardente piété, Jérémie a appris depuis sa plus tendre enfance à écouter Dieu. Tel est le bénéfice d'une éducation religieuse. Mais un jour, il y a l'appel personnel ! Ce qui est acceptation tacite devient réponse et vocation.

*
**

— Que vois-tu ?

Il regarde le paysage familial. C'est l'hiver, la nature est encore au repos, comme morte. Les oiseaux se taisent, la brise est glacée. Mais voici un arbre qui sonne le réveil, donne le signal du renouveau, annonce le printemps, la victoire de la vie : l'amandier en fleurs.

Le jeune campagnard sait lire cet alphabet de la création, les mots de l'éternel vocabulaire de la vie végétale, dont Jésus fera plus tard des paraboles. L'amandier, en hébreu, s'appelle « le veilleur ». Cette branche fleurie, symbole de la vigilance de Dieu, devient pour Jérémie un signé sur lequel il engagera toute son existence.

Pareillement, Dieu nous demande de voir la branche d'amandier qui annonce le réveil et le triomphe de la vie en toutes choses !

Quel serait mon courage de prédicateur de l'Evangile, si je

n'avais la certitude que Dieu peut faire des miracles, que sa Parole et son Esprit peuvent changer des cœurs, saisir des vies, susciter des témoins !

**

Car la branche d'amandier est aussi signal d'activité. C'est l'arbre qui, le premier, sans craindre les repréailles de l'hiver, marque l'élan du renouveau en donnant sa floraison.

Lorsque j'étais pasteur en Aveyron, chaque année, au mois de février, il m'était précieux de quitter ce plateau, aux routes enneigées, balayées par un vent glacial, pour prendre quelques jours de repos dans mon Gard natal, revoir mes parents, les lieux de ma jeunesse, et l'arbre prodigieux qui, au milieu du désert de la nature morte, porte sur ses branches les jolis papillons blancs ou roses, symphonie de couleurs tendres, annonçant le printemps avec ses fleurs et l'été avec ses fruits.

L'amandier se donne le premier, sans se demander ce que vont faire les autres, ni si c'est trop tôt !

Est-il jamais trop tôt pour faire un pas vers la vie ? La vie, c'est Jésus-Christ !

Est-il jamais trop tôt pour se donner à Lui ?

Un jour, un officier américain mit ses troupes sur un rang et leur tint ce langage : « J'ai besoin d'un commando. Ce sera très dangereux. Il y a péril de mort. Aussi je ne veux forcer personne ! Je vais tourner le dos. Les volontaires feront un pas en avant. »

Lorsqu'il regarda à nouveau sa troupe, tous étaient sur le même rang. Il leur dit avec tristesse : « Je pensais que quelques-uns voudraient aller avec moi. Personne n'a bougé. Je suis très déçu. »

Un soldat leva timidement la main : « Nous sommes tous sur le même rang, parce que tous nous avons fait un pas en avant. »

S'il pouvait en être ainsi de l'Eglise. Tous des volontaires pour le combat de Dieu, le commando des Témoins ! Là aussi, il y a des risques à courir. N'oublions pas que témoin veut dire martyr !

**

L'amandier, c'est l'arbre qui fait le premier pas, au cœur de l'adversité.

De même, Jérémie s'engage alors que c'est l'hiver en Israël. Le beau temple de Jérusalem est presque désaffecté, le peuple païnisé. Le prophète se dresse et annonce les châtements qui viennent punir l'incrédulité et le péché. Il se fait évangéliste, c'est-à-dire qu'il

cherche des paraboles, des symboles, des images pour faire entendre son appel. Il va jusqu'à faire de l'art dramatique sur les places publiques. Un jour, il brise un beau vase devant ses compatriotes... Ainsi le peuple rebelle va être brisé, vaincu, livré aux envahisseurs, éparpillé, mené en déportation.

Une autre fois, il se promène avec une superbe ceinture de lin, semblable à celle du grand prêtre. Mais il a pris soin de la mettre dans un trou de muraille pour qu'elle pourrisse... Les gens saisissent l'allusion. Leur religion est souillée, tombe en lambeaux. Ses plus hauts dignitaires ne sont que des hypocrites, sépulcres blanchis aux belles apparences, mais remplis d'ossements desséchés.

Il se promène encore avec deux paniers de figes. Il explique : Une partie d'Israël va être écrasée sur place comme ces fruits trop mûrs qui s'écrabouillent en tombant, « s'exclafissent ». L'autre partie va être emmenée en exil et exploitée.

Enfin, il déambule dans les rues avec un joug de bœuf sur ses épaules. Les gens disent : Cette fois, notre pauvre Jérémie déménage, il est complètement fou !

Il répond : Le joug de l'esclavage est à la porte. Personne ne veut le croire. En 597, Nébukadnetzar, roi de Babylone, écrase Israël, les uns sont déportés, les autres vassalisés.

En ces jours mauvais, Jérémie prêche la non-violence. Ses compatriotes l'accusent d'être un traître. On le brutalise, le met en prison, ensuite dans un citerne. Finalement on le tue à coups de pierres.

*
**

**« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice
Car le Royaume des Cieux est à eux. »**

Jérémie a salué de loin ce Royaume, comme tant de prophètes de l'Ancienne Alliance. Il a été fidèle jusqu'à la mort. Il n'est pas facile d'être serviteur de Dieu sur cette terre de péché, au milieu des hommes endurcis. Je comprends qu'on hésite à s'engager sur cette voie difficile, le chemin étroit du sacrifice journalier et parfois du sacrifice suprême. Engagé, quelquefois on voudrait reculer, retrouver sa liberté. Mais le Dieu qui nous a choisi ne nous lâche plus.

**« Si je dis : je ne ferai plus mention de lui,
Je ne parlerai plus en son nom,
Il y a dans mon cœur comme un feu dévorant,
Qui est renfermé dans mes os,
Je m'efforce de le contenir et je ne le puis. »**

Jérémie 20/9.

Jérémie nous aide à comprendre que le seul chemin de la vie c'est celui du témoignage fidèle, qui passe par les tribulations. Mais au bout, quelle récompense ! Car la branche d'amandier en fleurs, signe de vigilance : Dieu veille sur Sa parole pour l'exécuter ; signal d'activité : se donner le premier et ne pas craindre l'adversité, est aussi signe d'espérance : le Royaume approche, l'été de Dieu vient. Jérémie a salué cette victoire totale en termes émouvants. En 586 le temple est détruit, c'est la désolation et l'exil... Pourtant le prophète annonce le rétablissement d'Israël, la venue de temps nouveaux et d'hommes nouveaux, hommes au cœur changé, avec lesquels Dieu fera une nouvelle Alliance (Jérémie 31/31-34).

Première et deuxième venue du Christ, qui semblent se confondre pour le prophète, comme deux chaînes de montagnes à l'horizon, qui paraissent sur le même plan et pourtant sont séparées par une certaine distance.

Un jour, Jésus demande à Ses disciples :

« Qui dit-on que je suis, moi le fils de l'homme ?

Ils lui répondirent: Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie... » Matthieu 16/14.

Quelle référence ! Ces hommes ont tellement aimé le Christ par avance, désiré sa venue, qu'ils se sont imprégnés de son image, ont accédé à sa ressemblance, sont devenus presque ses sosies.

Quelle récompense ! Mais à quel prix ? Jérémie est mort lapidé ; Jean-Baptiste a été décapité à la hache. Ils ont communie par le sang avec leur Seigneur crucifié, amorçant par leur sacrifice suprême ce que d'autres achèveront, selon la parole mystérieuse de saint Paul, qui éclaire la huitième Béatitude.

« Je me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous. Et ce qui manque aux souffrances de Christ, je l'achève en ma chair, pour Son corps, qui est l'Eglise. »

Colossiens 1/24.

Ainsi, par la branche d'amandier, signe, signal, signet, Jérémie a su voir le Royaume de Dieu qui vient et lutter pour sa venue.

Nous, qui avons l'Evangile, qui savons que Dieu veille sur sa parole pour l'exécuter puisqu'il nous a envoyé le Christ, le Messie annoncé, douterions-nous que, Sa Parole, Il l'exécutera jusqu'au bout, par la victoire totale et définitive de Son Fils, le Seigneur ? Serions-nous aveugles au point de ne pas savoir distinguer le signe des temps ?

LE SIGNE DES TEMPS.

« Le Seigneur lui-même vous donnera un signe.
Voici, la jeune fille deviendra enceinte,
Elle enfantera un fils,
Et elle lui donnera le nom d'Emmanuel. » *Esaïe 7/14.*

Emmanuel signifie « Dieu avec nous ». Qu'allons-nous faire de Jésus-Christ, à nouveau le mépriser et le crucifier ? Ou bien comprendre qu'Il est la résurrection et la vie, l'amandier en fleurs au milieu de l'hiver des hommes.

« Une génération méchante et adultère demande un sig , il ne lui sera donné d'autre miracle que celui de Jonas... Car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le ventre de la terre. ...Car il y a ici plus que Jonas. »

Matthieu 16/1-4, 12/38-41.

Telle est la réponse de Jésus aux pharisiens... et à nous !

C'est de l'humour sarcastique ! Comment, le coup du poisson vous gêne ? C'est un poisson d'avril, une plaisanterie un peu grosse à avaler ? Ce petit miracle contrarie votre raison ? Eh bien, vous allez voir un signe, un miracle d'une autre dimension, qui bousculera tous vos plans démoniaques : ce Messie que vous rejetez et qui va être pendu au bois par vos soins, dans trois jours, il sera le Ressuscité de Pâques, le vainqueur de la mort, le Seigneur de l'Eglise, en attendant d'être le Seigneur du monde.

*
**

Nous sommes au cœur du seul vrai problème. La Résurrection de Jésus est l'événement sur lequel se fonde toute notre espérance. Saint Paul écrit :

« Si Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. »
(1 Corinthiens 15/14).

Tout est vain, car Satan et la mort ont eu le dernier mot.

Mais Christ est vraiment ressuscité. Nous avons un Seigneur vivant. « L'ombre de la Croix plane au-dessus du Sermon sur la montagne et devient explicite dans la huitième Béatitude qui parle de la Croix de quiconque suivra le Christ. Mais en Jésus ce combat est mené jusqu'à la victoire totale de Dieu sur toutes les puissances du monde. Et, le lieu de cette victoire, c'est la Résurrection ¹⁵. »

*
**

Le miracle de Jonas marqua la coupure de sa vie. Un homme rebelle, fuyant loin de la face de l'Eternel, devint un homme obéissant à son Dieu, un témoin qui alla à Ninive et fut l'instrument de salut pour toute une ville.

De même, la résurrection de Jésus marque la coupure entre le monde ancien et le monde nouveau, la terre du péché et le Royaume de Dieu.

La Croix a été le point de chute le plus bas. L'humanité ne peut descendre davantage. Là, elle a donné la mesure de sa bassesse. Mais, là, Dieu a donné la mesure de son amour, par Son pardon, et de sa puissance, par la résurrection de Son Fils bien-aimé.

Depuis, nous sommes dans le temps de l'Eglise ; pour les chrétiens, c'est la dernière côte à monter. Nous sommes près du sommet, près du Royaume. Lorsqu'on voit de loin le Mont Blanc, il se détache dans sa superbe majesté. Mais, lorsqu'on en fait l'ascension, on ne voit plus sa cime. Plus on monte, moins on la voit. Jusqu'au moment où on la découvre toute proche. On est vainqueur, en pleine lumière.

Edouard Thurneysen dit que le chrétien, qui veut vivre le Sermon sur la montagne, se trouve dans une situation identique à l'alpiniste : « Il lui semblera se trouver devant une paroi de rocher, n'offrant aucune prise. Son chemin ne va pas plus loin. Et voici que quelqu'un lui dit : " Là-haut, à mille mètres, le chemin continue. " Cette vie de l'homme nouveau n'a été vécue qu'une seule fois, par Jésus-Christ. Et, s'il s'agit qu'elle devienne notre vie, ce ne peut être que par Jésus-Christ. C'est dire, une fois de plus, que l'on ne peut traiter correctement du Sermon sur la montagne que dans le sens christologique ¹⁵. »

Christ au centre de tout. Au centre de notre vie, il nous aide à nous élever. Au centre du ciel où il règne. Et bientôt au centre de la terre, où il descendra pour en prendre possession.

Bien sûr, les chrétiens sont encore dans une situation difficile, inconfortable, dangereuse. Ce n'est ni le Royaume de Satan, puisque Jésus peut agir aujourd'hui sur la terre, ni le Royaume de Dieu, puisque Jésus n'est pas encore le seul maître. Ne nous étonnons pas d'être comme en équilibre entre le pessimisme, à cause du péché et de la mort, et l'optimisme, à cause de Jésus et de la vie, entre la tristesse et la joie.

Sachons voir la branche d'amandier. « Dieu veille sur sa parole pour l'exécuter. » Il a promis la venue de Son Fils et la chose s'est produite. Il a promis le retour de Son Fils et la chose se produira ! En attendant, montons, en dressant au milieu des hommes les signes prophétiques qui annoncent cette victoire, selon les Béati-

tudes, c'est-à-dire en étant des simples en esprit, des doux, des assoiffés de justice, des miséricordieux, des purs, des artisans de paix et, s'il le faut, des persécutés.

*
**

Non ! Nous ne sommes pas à la fin du monde, comme quelques-uns le disent. Nous sommes au commencement d'un monde nouveau, à l'aube du Royaume :

« Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ?

Voici, je vous le dis, levez les yeux et regardez les champs, qui déjà blanchissent pour la moisson. Celui qui moissonne reçoit un salaire et amasse des fruits pour la vie éternelle, afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble. » *Jean 4/35-36.*

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES PROTESTANTES

LES GEANTS DE LA FOI : 4,80 NF

(1^{re} à 4^e Béatitude - 104 pages)

LES ARBRES DE VIE : 4,95 NF

(5^e à 8^e Béatitude - 112 pages)

NOTRE PERE ou

LA PRIÈRE RÉVOLUTIONNAIRE : 5,40 NF

(Commentaire d'Actualité - 176 pages)

CHEZ L'AUTEUR (même prix franco) :

**PASTEUR EXBRAYAT, C.V. 108, Montpellier
C.C.P. 560-78 Montpellier**

BIBLIOGRAPHIE

CINQUIEME BEATITUDE

1) Henri Eberhard : « C'était quatre heures du soir », p. 121 - 2) Michel Quoist : « Prières », p. 192 - 3) Wilfred Monod : « Prière et Silence », p. 92 - 4) Louis Rouzic : « Le Purgatoire » - 5) Charles Dombre : « Les Sept paroles de la Croix », p. 59 - 6) Jean Massin : « Le Rire et la Croix », p. 105 - 7) Louis Evelyn : « C'est toi, cet homme », p. 18, 157, 69 - 8) Karl Barth : « Aux Captifs la liberté », p. 41 - 9) Tommy Fallot : « Qu'est-ce que l'Eglise ? », p. 140, 169 - 10) Marie-Claire Pichaud, disque : « O mon peuple que j'aime ».

SIXIEME BEATITUDE

1) Marcel Pagnol : « Marius », p. 227 - 2) Daniel Parker : « Puissance et responsabilité du film » - 3) André Gide : « Si le Grain ne meurt » - 4) Michel Quoist : « Prières », p. 148 - 5) Victor Hugo : « Les Pauvres gens » - 6) Stanley Jones : « Jésus-Christ et la Souffrance », p. 104 - 7) Idebert Exbrayat : « Voyant la foule ».

SEPTIEME BEATITUDE

1) « Louange et Prière », n° 103 - 2) Roger Breuil : « La puissance d'Elie » - 3) Gaussen : « Elie et Elisée », p. 15 - 4) Charles Dombre : « Les Sept paroles de la Croix » - 5) Charles Péguy : « Le Porche de la deuxième vertu », p. 233 - 6) Alexandre Westphal : « Les Personnages de la Bible », Tome 1, p. 132 - 7) Henri Eberhard : « Pendant l'Orage », p. 72 - 8) Michel Quoist : « Prières », p. 85 - 9) « Louange et Prière », n° 212 - 10) Charles Brutsch : « L'Apocalypse », p. 227, 228 - 11) Gilbert Cesbron : « Il est minuit, docteur Schweitzer », p. 152 - 12) Abbé Duval, disque : « Le Seigneur reviendra ».

HUITIEME BEATITUDE

1) Lanza del Vasto, poème : « La Vigne » - 2) Paul Gounelle : « Aux Sources de la Vie », p. 28 - 3) André Schwartz-Bart : « Le dernier des Justes », p. 153, 298 - 4) Oscar Cullmann : « Dieu et César », p. 28, 29 - 5) Diego Fabbri : « Procès à Jésus », p. 19 - 6) « Témoignages sur Israël », p. 215, 248 - 7) Robert Aron : « Les années obscures de Jésus », p. 35 - 8) « Le Témoin », novembre 59 - 9) Billy Graham : « Le Secret du Bonheur », p. 157 - 10) Koestler : « Le Testament espagnol », p. 134 - 11) Louis Evelyn : « C'est toi, cet homme », p. 41 - 12) Père Couturier : « Semaine de l'Unité chrétienne » - 13) Frantz Leenhart : « Le Protestantisme tel que Rome le voit » - 14) J.-P. Chabrol : « Les fous de Dieu » - 15) Edouard Thurneysen : « Le Sermon sur la Montagne », p. 25, 29.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE 5 - Sermon sur la Montagne Les Béatitudes

- 1 - Voyant la foule, Jésus monta sur la montagne ; et, après qu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui.
- 2 - Puis, ayant ouvert la bouche, il les enseigna et dit :
- 3 - Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des Cieux est à eux !
- 4 - Heureux les affligés, car ils seront consolés !
- 5 - Heureux les doux, car ils hériteront la terre !
- 6 - Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés !
- 7 - Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde !
- 8 - Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !
- 9 - Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu !
- 10 - Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux !

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE 5 - Sermon sur la Montagne Les Béatitudes

- 1 - Voyant la foule, Jésus monta sur la montagne ; et, après qu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui.
- 2 - Puis, ayant ouvert la bouche, il les enseigna et dit :
- 3 - Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des Cieux est à eux !
- 4 - Heureux les affligés, car ils seront consolés !
- 5 - Heureux les doux, car ils hériteront la terre !
- 6 - Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés !
- 7 - Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde !
- 8 - Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !
- 9 - Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu !
- 10 - Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux !